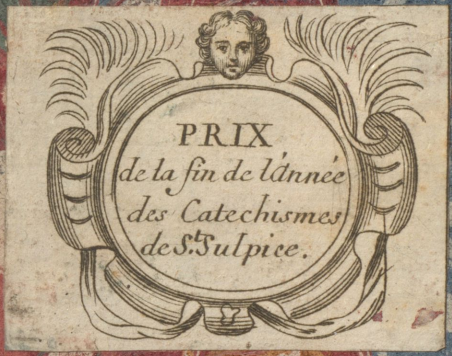

PRIX
de la fin de l'année
des Catechismes
de S.t Sulpice.

ex LIBRIS

Except the Lord build
the house they Labour
in vain that build it

Lawrence Lande

124. Charlevoix

Hum 3-12141

Rell B 233 - other

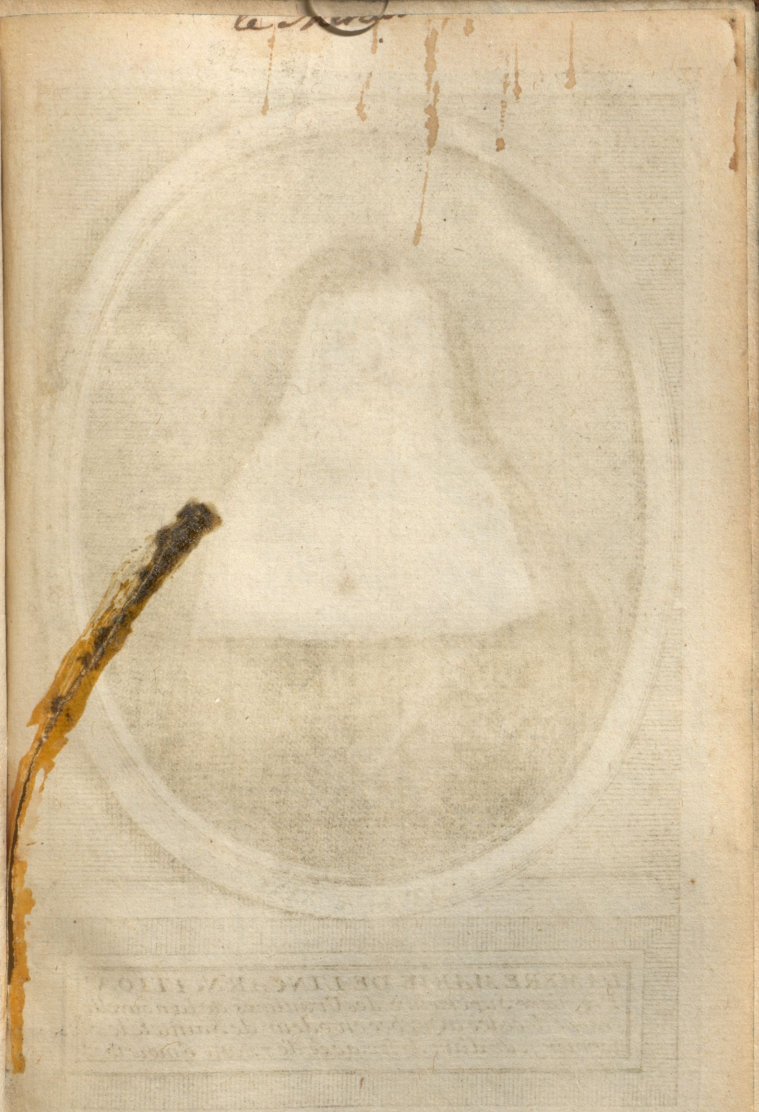
Church 4-918 - other

Fellows 700

Charlevoix (Pierre) -

Port -

Pol - McGill



LA MERE MARIE DE L'INCARNATION
Premiere Superieure des Ursulines de la nouvelle
france decedée a Quebec en odeur de Saintetè le
dernier jour d'avril 1672. agée de 72 ans 6 mois 13 j.s

9.tt

LA VIE
DE LA
MERE MARIE
DE
L'INCARNATION,

Institutrice & premiere Superieure des Ursulines de la Nouvelle France.

Panagel. Petr.

A PARIS,

Chez ANT. CLAUDE BRIASSON, ruë Saint Jacques, près la Fontaine S. Severin, à la Science.

M. DCC. XXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVIS.

On trouve dans la même Boutique :

Retraite de quatre Jours pour les Filles en Communauté, *in*-16.

Motifs de Consolation dans les souffrances, *in*-16.

Et plusieurs autres Livres marquez dans un Catalogue.

A LA REINE
ELIZABETH
D'ESPAGNE.

MADAME,

Une femme forte & telle que le plus sage des Rois sembloit desesperer d'en trouver jamais, ne pouvoit etre l'ouvrage que

de cet amour sacré, qui fort comme la mort, ainsi que le même Salomon (Cant. 8. 6.) *le dit ailleurs, communique à ceux qu'il anime une force à laquelle rien ne resiste.*

*C'est un feu divin, dont une seule étincele fit courir au martyre Therese encore enfant; & * toute l'eau de l'Ocean, bien loin d'éteindre, ne fit qu'allumer davantage celui qui devoroit la Therese que le siecle precedent a donnée à la France, pour parler de Marie de l'Incarnation, comme en ont parlé les plus saints personnages de nos jours. Aussi de quoi ne l'a-t-il pas rendu capable? tout ce que la vie Apostolique a de plus éminent, & qui demande un courage plus ferme: courir au-delà des Mers; aller jusques dans le centre de la Barbarie, chercher des ames pour les gagner à Dieu; n'épargner ni soins ni travaux, s'exposer à tout, prodiguer sa santé & sa vie même pour apprendre à des Sauvages à connoître & à aimer celui qui seul est aimable & digne d'être connu: ce n'est là qu'une partie des effets de cet amour dominant dans une ame*

* Aquæ multæ non potuerunt extinguere caritatem. *Cant.* 8. 7.

dont il s'étoit emparé, & où il a toûjours agi sans obſtacle.

Mais que ne vient-il pas d'operer en vous, MADAME, & puis-je découvrir les reſſorts d'une ſuite ſi merveilleuſe d'actions heroïques, & des plus nobles ſentimens dont un grand cœur ſoit capable, ſans mettre dans la plus grande évidence ceux qui ont produit le prodige que nous voyons éclater à nos yeux? Car enfin ſi le monde chrêtien, depuis que les plus puiſſans Monarques ont cru parer leur Diademe en y plaçant la croix de Jeſus-Chriſt, a toujours eu des têtes couronnées qui ont honoré la Religion, & protegé ſes autels: il n'a encore été donné qu'à nôtre ſiecle, de voir en même-tems renoncer à la ſouveraine puiſſance un jeune Roi & une jeune Reine, qui commençoient à peine à en goûter paiſiblement les douceurs, & qui y avoient attaché tant de gloire. Eh qui a pû procurer à la religion un triomphe ſi digne d'elle, & faire voir dans un ſiecle corrompu quelque choſe de plus grand peut-être, du moins de plus difficile & de plus ſingulier, que ce qui a illuſtré les plus beaux jours de l'Egliſe naiſſante; ſi ce n'eſt le

même amour qui a fait tous les Heros & toutes les Heroines du Christianisme ?

Rien donc, MADAME, ne justifie davantage la liberté que j'ai prise de mettre à la tête de cet Ouvrage votre auguste nom, que de voir combien naturellement ce qu'il contient de plus sublime se raproche par le principe d'où il part, du spectacle que VOTRE MAJESTE' vient de donner à l'Univers étonné. En effet si le monde ne peut rien offrir de plus brillant qu'une Couronne : s'il n'est point de qualité personnelle qu'on y estime, & qu'on y respecte davantage, que de sçavoir manier le Sceptre avec cette dignité, qui distingue les grands Rois ; si l'on n'y connoit point de situation plus flateuse que de faire le bonheur & les delices de cent peuples divers repandus dans l'un & l'autre hemisphere : si rien n'attache plus à une grande fortune, que de la devoir à son merite, autant & plus encore qu'à sa naissance. Il faut que l'amour divin soit le maître absolu du cœur d'une Reine, pour lui faire mépriser tant d'avantages, pour la faire descendre d'un Trône qu'elle occupoit si dignement : pour lui découvrir le faux éclat qui l'environne,

pour lui donner de l'averſion des hommages ſinceres qu'on s'empreſſoit à lui offrir ; pour lui rendre inſipide le langage de la flatterie, le ſeul qu'on parle bien librement à la Cour : afin de l'engager à ne mettre plus ſa gloire qu'à faire regner Dieu dans ſon cœur, à lui renvoyer l'encens dont les Palais des Rois fument bien plus ſouvent que les Temples du Seigneur, & à ne vouloir plus ni parler, ni entendre parler que le langage des Anges.

C'eſt ce langage, MADAME, ſi inconnu à l'homme charnel & animal, qui fait tout le fond du Livre que VOTRE MAJESTE' a bien voulu prendre ſous ſa protection. Auſſi n'ai-je rien eu tant à cœur, que de n'y point mettre du mien. Quel qu'il ſoit cependant, MADAME, je n'aurois jamais oſé vous le preſenter, ſi je n'avois fait reflexion qu'en foulant aux pieds la pourpre & ce qu'elle a de plus brillant, VOTRE MAJESTE', ſans rien perdre de ſa Grandeur, & en la rendant même plus reſpectable, a écarté tout ce qui pouvoit éloigner de ſa perſonne Royale ceux qu'éblouit & intimide l'éclat de la Royauté ; en cela bien plus que ſur

le Trône même, l'image du Roi des Rois & du Seigneur des Seigneurs, qui malgré cette lumiere inacceſſible qu'il habite, ſe communique également aux petits & aux grands, & inſpire à tous une confiance pour l'approcher, qui fait ſentir qu'il eſt le maître des cœurs. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

PIERRE FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

PREFACE.

PREFACE.

REDEVABLE, comme j'ai lieu de le croire, aux merites de la Fondatrice des Urſulines de Canada, de ce que je n'ai pas fini mes jours dans une terre étrangére à la fleur de mon âge : il m'a ſemblé que je ne pouvois rien faire de moins pour honorer ma bienfaitrice, que de la bien faire connoître au public. Ce n'eſt pas qu'elle lui ait été inconnuë juſqu'ici : les éloges qu'en ont fait de très-grands hommes, & ſes propres ouvrages, où l'on admire un goût exquis, une raiſon ſaine, un genie ſublime, & cette onction

divine qui distingue si bien les écrits des Saints, l'ont déja placée au rang des plus illustres femmes. Mais c'est cela même qui faisoit souhaiter une histoire de sa vie, qu'on pût lire, & où l'on pût apprendre par ordre le commencement & les progrès de ce merite éclatant, & de cette éminente sainteté, qui l'ont fait nommer la sainte Therese de nôtre siécle. Il est vrai que ce dessein a déja été executé, & même par un homme qui a passé constamment, & avec justice, pour un homme de merite & pour un Saint. Mais cet Auteur écrivoit l'histoire de sa mere. Il est certain qu'il en a recueilli avec trop de soin, & avec une trop scrupuleuse exactitude, jusqu'aux moindres circonstances. Rien ne lui échape, il s'étend sur tout en de longues digressions; il raproche de son sujet

des choſes qui y ſont étrangeres. Il ne diſtingue point ce qui eſt intereſſant, d'avec ce qui ne l'eſt pas; c'eſt que par un effet de l'amour filial, tout étoit intereſſant pour lui. Le cœur a donc été conſulté ſeul dans ſon ouvrage; & je ne crois pas devoir apprehender que ceux qui l'on vû, trouvent à redire que j'aye travaillé ſur la même matiere.

Mais pluſieurs s'étonneront ſans doute, que l'on ait jamais pû penſer à écrire une vie où il entre ſi peu de ce qu'on cherche en liſant ces ſortes d'ouvrages; car il faut avouer que ces matieres ſpirituelles, & ſur tout les ſublimes voyes de l'eſprit, ne ſont plus guére aujourd'hui de ſaiſon. Le ſeul nom de myſticité effarouche juſqu'à ceux même qui ſe piquent le plus d'une pieté ſolide : mais je deman-

derois volontiers si la source de ces graces purement gratuites dont les ouvrages des Peres, & les historiens des premiers siécles nous fournissent tant d'exemples, est absolument tarie? depuis quand parler d'operations mystiques, de voix interieures, d'effusions divines dans une ame innocente & fidéle, c'est parler dans l'Eglise un langage étranger, pour ne rien dire de plus? & ce qu'il faut donc penser de ces merveilleuses promesses que Dieu fait par un Prophete : *Je répandrai mon esprit sur tous les hommes. Vos fils & vos filles prophetiseront. Vos vieillards auront des songes mysterieux, & vos jeunes gens des visions?* (Joël. 2. 28.) Que si l'on prétend restraindre l'effet de ces paroles à un certain tems, je demande sur quel fondement, & quelles bornes en peut-on assigner à ce tems? de dire que la

promeſſe a été accomplie dans la naiſſance de l'Egliſe, & d'en conclure qu'elle n'a été que pour les premiers Chrêtiens ; c'eſt mal raiſonner, & ſuppoſer ce qu'il faut prouver. Ce que je dis du paſſage de Joël, je le puis dire de celui-ci de ſaint Paul : *N'éteignez point en vous la lumiere de l'eſprit : ne mépriſez point les Propheties : éprouvez tout : gardez ce qui eſt bon.* (8. Theſſal. 5. 15. 20.) Ce que le Docteur des Nations diſoit aux Chrêtiens de ſon tems ; n'eſt-il pas pour tous les ſiécles : & quelle preuve a-t-on que ces avertiſſemens n'étoient point auſſi pour nous ?

C'eſt pour cela que les SS. Peres ſe ſont ſi fort apliquez à faire voir que de leur temps l'Egliſe n'avoit point perdu ce précieux tréſor, dont le diſcernement eſt un des principaux effets de l'aſſiſtance du S. Eſprit ſur

elle? à la verité elle ne juge pas toujours à propos de prononcer ſur ces matieres delicates, dont la deciſion n'eſt pas abſolument néceſſaire: elle n'a pourtant pas laiſſé de permettre de tems en tems qu'on publiât un aſſez grand nombre de viſions ſurnaturelles, & d'autres ſemblables faveurs du ciel; où elle a crû que les fidéles trouveroient davantage dequoi s'édifier, ſe conſoler, & s'animer au ſervice d'un Dieu qui éléve de viles creatures à une union ſi intime avec lui. C'eſt ainſi que le Pape Eugéne III. approuva les revelations de ſainte Hildegarde, du vivant même de la Sainte: que d'autres ſouverains Pontifes & tout un Concile ont donné la même autorité à celles de ſainte Brigite, & que l'Office de l'Egliſe fait mention de quantité de graces de cette nature accordées dans la ſuite des

siécles à un très-grand nombre de Saints.

La discretion des esprits, dont la plenitude a été donnée à l'épouse de J. C. qui fait une partie de son dépôt, & qui reside particulierement dans les chefs du troupeau; ne laisse pas d'être communiquée avec proportion & mesure à tous les fidéles selon leurs besoins, & les occasions où ils se trouvent; car les paroles de saint Paul s'addressent en quelque maniere à tous. Mais elle l'est avec bien plus d'abondance à ceux qui sous la conduite des premiers Pasteurs, sont chargez de la direction des ames: & il n'y a point de doute, que s'ils se comportent avec la sagesse & la circonspection que demande le sacré ministére qui leur est confié, Dieu ne les éclaire extraordinairement. C'a été le sentiment de tous les

Peres, qui ont donné pour régle de connoître qu'on eſt pouſſé & inſpiré par l'eſprit de Dieu, l'approbation des perſonnes ſages & ſpirituelles.

Nous avons encore d'autres régles generales, qui étant fondées ſur le bon ſens, ſont à la portée de tout le monde; & nous ſont données par les Docteurs de l'Egliſe & par tous les maîtres de la vie interieure, pour des moyens ſûrs de nous garantir de la ſeduction. Je ne les rapporterai pas toutes, parce que ce détail me meneroit trop loin, & qu'on les trouve par tout. Je ne parlerai que d'une des principales, qui renferme les principes de toutes les autres. Selon cette régle on peut croire que ce qui ſe paſſe dans une ame eſt une faveur du ciel, ſi dans la conduite de la perſonne qui la reçoit, dans la choſe dont il s'agit, dans la maniere dont elle eſt

arrivée, & dans les effets qu'elle a produits, il n'y a rien qui ne porte à Dieu, rien qui se sente tant soit peu de l'esprit propre, ou qui puisse venir de la suggestion du démon. Car enfin, si dans une vision, dans une révélation, ou dans quelque autre impression semblable, on ne peut rien découvrir que de conforme à la pure doctrine & à la sainteté des mœurs, s'il n'y a aucun lieu de craindre prudemment de la surprise ou de la tromperie: sur quel fondement peut-on prononcer que tout y est frivole. Il se pourroit faire après tout, que ce ne fût qu'un effet de l'imagination; mais du moins ne risque-t-on rien, si l'ame, à qui la chose est arrivée, demeure dans la défiance de soi-même, & dans l'humilité.

Que si ce n'est qu'une operation de l'ennemi du salut pour seduire

& entraîner dans le peché ; un peu d'application & d'experience fera connoître d'abord le venin caché ſous des apparences de pieté. Tout ce qui vient du malin eſprit, dit Richard de ſaint Victor, ſe reconnoît à quelque marque qui n'échappe point à des yeux clairvoyans. Il ſe peut faire, dit ſaint Gregoire Pape, (*Homil.* 1. *in* 1. *Ezech.*) qu'un homme prenne pour parole de Dieu, ce qui vient de ſon propre eſprit : mais il s'en faut bien qu'il ait alors la même certitude, que quand Dieu lui parle veritablement : S. Auguſtin le remarque auſſi de ſa mere. Elle me découvroit, dit ce ſaint Docteur, ce qui s'étoit paſſé en elle ; mais elle ne l'aſſuroit pas de la même maniere que quand vous parliez en effet ; au contraire elle n'en tenoit aucun compte. (*L.* 6. *Conf.*

c. 13.) Auſſi ſaint Gregoire nous apprend que ceux qu'une veritable humilité tient ſur leurs gardes, n'y ſont jamais trompez, ou du moins ne le ſont pas long-tems.

De plus c'eſt une doctrine conſtante parmi les Theologiens, qu'avoir de fauſſes viſions, & ſoutenir opiniâtrément qu'elles ſont de Dieu, cela vient de l'un de ces trois principes, ou d'un commencement de folie, ou du ſuperbe & de préſomption, ou d'une volonté perverſe, & déterminée à tromper. Or il eſt facile d'être en garde contre ces trois ſources d'illuſions. Rien ne s'apperçoit plûtôt qu'une tête foible, la ſuperbe & la préſomption ne ſont jamais ſans un deſir exceſſif de pénétrer dans le ſanctuaire des operations divines qui ſe fait aiſément ſentir, & elles produiſent toûjours, dit ſaint Vincent Ferrier,

(*Tracta. de vitâ ſpirit. c.* 12.) une foi chancelante qu'on remarque d'abord. De ſorte qu'il faudroit être bien ſimple pour être la dupe de ces inſignes fourbes, qui des apparences de la plus haute vertu, & même de la plus ſublime ſpiritualité, ſe font un voile pour cacher des crimes énormes. Effectivement ils ont beau faire, ils ſe trahiſſent eux-mêmes, & ne ſéduiſent que ceux qui veulent bien être ſéduits. Ajoûtons à cela cette excellente régle que nous donne le Sauveur du monde, & qui convient à tous ceux dont nous venons de parler : *Vous les connoîtrez par leurs œuvres.*

Lors donc que l'on nous parle d'une perſonne à qui l'on prétend que Dieu s'eſt communiqué d'une maniere extraordinaire, ſi cette perſonne eſt reconnuë de tous ceux

qui l'ont pratiquée, pour avoir une raiſon ſaine & droite, un eſprit ferme, une imagination reglée, une vertu ſolide & fondée ſur la ſimplicité chrêtienne, ſur l'humilité, & ſur la défiance de ſoi-même; ſi ſa conduite ne ſe dément en rien; ſi juſqu'à la fin elle perſevere dans la pratique exacte de ſes devoirs; ſi dans toutes les occaſions elle fait des œuvres dignes de cet état ſublime où on nous la répreſente; je veux bien convenir qu'il n'y a pas une obligation indiſpenſable d'ajouter foi à ce qu'on nous en dit: mais il ſemble qu'il y ait au moins dequoi fonder un préjugé raiſonnable en faveur de cette perſonne, & qu'on ne peut guére ſe diſpenſer de faire tomber une partie du reſpect qu'on doit aux dons de Dieu, ſur une ame qui a toutes les apparences d'en être ſi ſingulie-

rement ornée. Je pourrois peut-être exiger davantage ; & ſi un grand homme * a bien prouvé la verité de la Religion chrêtienne, en montrant que tout y eſt conforme à la raiſon, & que rien ne lui contredit : n'aurois-je pas quelque droit de prétendre qu'on peut reconnoître l'operation de Dieu dans une ame, lorſque ce qui s'y paſſe eſt parfaitement d'accord avec le bon ſens, avec la foi, avec la raiſon, & avec ſoi-même ?

Je n'en dirai pas davantage ſur cette matiere, parce que je n'ai pas entrepris de faire un Traité. On peut voir ce que les Docteurs & les Theologiens en ont écrit. On reconnoîtra au ſoin qu'ils ont pris de traiter de ces choſes, & à l'exactitude avec laquelle ils les ont examinées, le cas qu'ils en faiſoient.

* *Lactance.*

Je laiſſe à juger à qui on doit plûtôt s'en rapporter, ou à ceux que Dieu a établis les Docteurs & les Paſteurs de ſon Egliſe, & qui ont joint la ſainteté à la ſcience, la pratique à la théorie; ou à ceux qui ne ſuivent point d'autre régle dans leurs jugemens, que leur ſens propre, dans lequel ils abondent; qui rejettent tout ce qu'ils ignorent, & qui n'ignorent ce qu'ils reprouvent, que parce que la pureté de cœur & la ſainteté de vie, ne leur ont point donné la clef de cette ſcience des Saints.

Il eſt cependant certain, & c'eſt la doctrine de tous les SS. Peres & des maîtres de la vie ſpirituelle, que comme il y a diverſes demeures dans la maiſon du Pere de Jeſus-Chriſt, il y a auſſi divers degrez d'honneur & de diſtinction dans le Royaume que le divin Sau-

veur a établi par ſa grace dans les ames qu'il poſſede, & que la plus précieuſe portion de ce troupeau choiſi, ſont les ames qu'il appelle à la vie interieure & myſtique, ſi elles ſont fidéles à une vocation ſi ſublime : qu'elles ſont d'une façon toute particuliere les épouſes du bien-aimé, qui s'unit à elles de la maniere la plus intime ; les admet à une privauté, leur découvre des ſecrets, opere en elles des choſes qui les établiſſent dans un état peu different de celui de la beatitude : mais ſur tout leur donne des connoiſſances experimentales des veritez les plus cachées de la Religion, à la faveur deſquelles il ſemble que tous les doutes ſoient évanouïs, & que l'obſcurité de la foi ſoit diſſipée.

J'ajoute que c'eſt une erreur, qui toute commune qu'elle eſt, n'en eſt pas moins groſſiere que de taxer

cet

cet état d'oiſiveté, & de croire qu'on n'y eſt utile qu'à ſoi : il n'en eſt point où l'on faſſe plus pour Dieu, où on lui procure plus de gloire, qui rempliſſe de plus de merites les tréſors de l'Egliſe, parce qu'il n'en eſt point où l'on aime davantage, où l'on pratique de plus excellentes vertus, où l'on agiſſe par un motif plus grand & plus digne du Dieu que l'on ſert ; il n'y a même que ceux qui y ont paſſé qui ſçachent combien on y ſouffre ; & les ſouffrances y ſont d'autant plus précieuſes, qu'elles ont pour fin & pour principe l'amour le plus pur qui ſe puiſſe trouver dans des creatures mortelles. Ses effets vont quelquefois bien loin ; il maîtriſe l'ame ; il conſume le corps ; il fait un holocauſte entier de ceux qui ſe ſont rendus ſes victimes, & il en a coûté la vie à pluſieurs. Heureuſe

mort qui doit bien moins être regardée comme la ſeparation de deux ſubſtances faites pour demeurer unies, que comme la délivrance de l'ame que les liens du corps empêchoient de s'unir au ſeul bien qu'elle deſire.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, je ne veux point prévenir mes Lecteurs ſur ce qui la regarde, ni ſur les conſequences qu'on doit tirer des principes que je viens d'établir, pour ſe former une idée juſte de ſa perſonne, & de ce qui s'eſt paſſé entre Dieu & elle. Ce ſera elle-même qui ſe peindra au naturel, & ce ſera avec des traits qui feront ſentir d'abord, que bien loin d'être de caractére à ſe flatter, elle fut bien plus portée à faire connoître ſes fautes & ſes foibleſſes, que ſes grandes vertus. On aura tout moyen d'obſerver ſa conduite

dans les differentes situations où elle s'est trouvée : sur quoi l'on verra ce que l'on doit penser des éloges magnifiques que lui ont donnez les personnes de son tems les plus consommées dans la sainteté, & de nos jours, deux sçavans Prélats, qui n'ont pas toûjours été de même avis ; mais qui se sont pourtant accordez à la regarder comme une des plus vives lumieres de son siécle.

Mais ce n'est peut-être pas assez pour justifier le dessein de cet ouvrage, que de faire voir que le Seigneur si liberal de ses dons & de ses faveurs speciales aux tems des Patriarches, & des Prophetes, & dans les premiers siécles du christianisme, n'a point racourci son bras. On pourroit même encore me passer comme vrai tout ce que j'ai dit de la Mere de l'Incarnation,

& cependant n'approuver pas une hiſtoire de la nature de celle-ci. A quoi bon, diront pluſieurs, parler d'une ſcience qui ne peut s'apprendre qu'à l'école du ſaint Eſprit, & donner au public la connoiſſance de choſes qui doivent être ſecretes entre l'ame & celui qui les opere en elle d'une maniere auſſi cachée que merveilleuſe ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas lieu de craindre que la vûë de ces voyes extraordinaires, ne faſſe naître l'envie de quitter la voye commune, qu'on a toûjours regardée comme la plus ſûre, à quantité d'ames foibles, qui n'auront pour la vie myſtique, d'autre vocation qu'un naturel tendre & facile, une imagination vive & ardente, & beaucoup de vanité ? enfin les perſonnes à qui il ſemble qu'on préſente cette hiſtoire comme un modéle domeſtique, ſont

appellées à une vie d'action ; n'eſt-ce point les vouloir tirer de l'eſprit de leur Inſtitut, que de leur mettre devant les yeux une ame toute abîmée dans les plus intimes communications avec Dieu, & dans la plus profonde contemplation ?

A cela je répons premierement; qu'il n'y a nul inconvenient à apprendre aux perſonnes religieuſes, & ſur tout par des exemples ſenſibles, combien le Seigneur eſt bon à ceux qui le ſervent avec un cœur droit & pur : le ſoin qu'il a de temperer par l'onction de ſa grace, ce qu'une vie conſacrée au ſervice du prochain, a de dur & de fatiguant : de leur faire connoître quelle route il faut tenir pour arriver à ce qu'il y a de plus éminent dans la vie interieure & ſurnaturelle, & de leur faire remarquer que ſouvent c'eſt moins manque d'attrait & d'u-

ne vocation particuliere de Dieu, ſi l'on n'y parvient pas : que pour ne s'être pas aſſez étudié à la pureté de cœur, au recueillement, à la ſimplicité, à l'anéantiſſement de tout ſoi-même.

J'avouë en ſecond lieu, qu'il eſt vrai que le ſaint Eſprit eſt le grand maître de la ſcience myſtique ; mais je ſoutiens qu'il ne fait pas tout par lui-même en ceux qui y ſont appellez. Pour peu d'expérience qu'on ait dans la conduite de Dieu ſur les ames, on ſçait que parmi celles qu'il deſtine à poſſeder toutes les richeſſes de ſa grace, il s'en trouve qui après avoir fait des progrès conſiderables, paſſent par des épreuves où elles courent riſque de ſe perdre, ſi elles ne ſont puiſſamment ſecouruës : que d'autres, faute de conſeil, ſont malheureuſement arrêtées au commencement

de la carriere, & font toute leur vie d'inutiles efforts, pour parvenir où elles se sentent fortement attirées : qu'il en est même en assez grand nombre, qui ne connoissent jamais bien cette disposition favorable de la bonté divine à leur égard : que les premieres, pour se conserver ; les secondes, pour s'élever ; les troisiémes, pour se connoître, ont besoin de modéles & de guides. D'ailleurs que toutes celles dont l'Esprit sanctificateur semble s'être plus particulierement reservé la conduite, ne sont jamais entierement soustraites à celle des hommes : qu'il les éclaire, qu'il les attire par des touches secretes ; mais que de tems en tems il se cache, & veut qu'elles doivent quelque chose à l'humble dépendance où il les met d'un directeur : que quand mon travail ne seroit profita-

ble qu'à ceux qui ſe trouvent employez dans la direction, je ne croirois pas avoir perdu mon tems. Car enfin ſi le ſimple fidéle, qui n'eſt comptable à Dieu que de ſa propre perfection, peut ignorer des voyes par où Dieu ne le méne pas : il n'en eſt pas de même de ceux que leur profeſſion engage dans le ſacré miniſtére. Il ne ſuffit pas à un directeur d'en ſçavoir aſſez pour ſe ſanctifier ſoi-même ; l'auguſte caractére dont il eſt revêtu, l'obligeant à être dans la main de Dieu comme ces eſprits adminiſtrateurs dont parle ſaint Paul ; les plus ſublimes connoiſſances ne lui doivent point être étrangeres.

En troiſiéme lieu, je prétens que la plus parfaite contemplation ne nuit point à l'action que Dieu commande : & je n'en veux point d'autres preuves que l'hiſtoire mê-

me que je donne au public. Il eſt ſenſible, il eſt ſans replique ; il paſſe même pour inconteſtable parmi les maîtres de la vie ſpirituelle, que plus une perſonne religieuſe, & par conſequent obligée par état d'être plus unie à Dieu, eſt engagée dans des emplois qui jettent dans la diſſipation ; plus elle doit faire effort pour ſe rendre familieres les pratiques de la vie interieure, & ne rien omettre pour en avoir le goût. Qu'encore que tout ce que nous admirons dans les Saints, ne ſoit pas à imiter ; Dieu pour l'ordinaire, ménage tellement les choſes, que jamais il ne tire ſes élus de l'eſprit de leur état ; & que dans ce qui leur arrive même de plus extraordinaire, il y a toûjours à profiter pour ceux qui courent la même carriere qu'eux. Ainſi ce ſeroit une choſe étrange d'entendre dire

que la Mere de l'Incarnation n'eſt pas un modéle à propoſer aux perſonnes qui ont embraſſé ſon Inſtitut. Qui en a jamais mieux rempli qu'elle les obligations? Qui a plus fait pour le ſervice du prochain, & qui s'eſt plus parfaitement acquité des emplois propres de ſa profeſſion? Ce n'eſt pas que je ne ſois d'avis, & que je ne juge même néceſſaire d'avertir avec ſoin qu'on auroit tort de s'imaginer qu'il faille paſſer par ces voyes ſublimes pour arriver au comble de la perfection religieuſe; car comme à l'égard des corps bien conſtituez, une nourriture peu délicate & quelquefois même groſſiere, fait les bons temperamens: auſſi aſſez ſouvent une conduite du ſaint Eſprit plus rigoureuſe, où il n'entre que des privations, & tout ce qui eſt plus propre à établir une ame dans

l'anéantiſſement, eſt préferable aux plus ſenſibles careſſes de l'époux ; puiſqu'il eſt plus aiſé d'y devenir & de s'y conſerver veritablement humble, & qu'à meſure qu'on creuſe les fondemens d'une plus ſolide humilité, on ſe met en état d'élever plus haut l'édifice de la ſainteté.

Enfin pour ne rien laiſſer ſans réponſe, de tout ce qui peut être objecté contre le ſujet de cet ouvrage ; j'ajoûte que ſi parmi ceux entre les mains de qui il tombera, il ſe rencontre de ces imaginations ardentes & fecondes, ſur leſquelles les choſes extraordinaires puiſſent faire de fâcheuſes impreſſions : aſſurément il n'y a rien à craindre ici pour elles. Tout eſt raiſonnable & ſenſé dans l'expoſition que la ſervante de Dieu y fait de

ſon interieur ; & les avis qu'elle donne à ceux qui ſe trouveront dans les mêmes diſpoſitions où elle s'eſt trouvée, ſeroient plus que ſuffiſans pour prévenir les abus qu'on pourroit faire du détail où elle entre ſur cela. On y trouvera même fort peu de ces termes, contre leſquels on voit mal à propos ſe revolter certaines gens, qui d'ailleurs veulent paſſer pour ſpirituels ; mais qui ne ſont pas aſſez d'attention que tous les arts & toutes les ſciences ayant leur langage particulier, on n'eſt point en droit de diſputer à l'état myſtique la poſſeſſion du ſien confirmé par l'uſage de tant de Saints. Cependant la Mere de l'Incarnation n'a pas jugé à propos d'en uſer beaucoup, & ſes écrits n'en ſeront que plus à la portée de tout le monde.

J'ai donc tout lieu d'eſperer qu'il y aura à profiter dans la lecture de cette hiſtoire, pour tous ceux qui s'y engageront avec un eſprit bien preparé Faſſe le ciel que cette eſperance ne ſoit pas vaine. Que les Miniſtres de l'Evangile s'y confondent à la vûë d'une femme qui a executé ce qu'ils n'ont pas le courage d'entreprendre. Que les foibles comprennent qu'il n'y a rien dont on ne puiſſe venir à bout avec du courage. Que les perſonnes religieuſes ſçachent juſqu'où elles peuvent eſperer de s'élever : mais en même tems, qu'elles ſe ſouviennent & qu'elles n'oublient jamais qu'une des plus eſſentielles diſpoſitions pour recevoir les faveurs de ce chaſte époux des ames eſt de ne les deſirer qu'autant que le demandent les interêts de ſa gloire :

d'éviter ſur tout la curioſité & l'empreſſement ; & de s'abandonner ſans reſerve, mais toûjours avec dépendance d'un ſage directeur, à la conduite de celui qui connoît ſeul ce qui nous convient.

Quant à la forme que je donne à cette hiſtoire, elle eſt aſſez nouvelle ; mais je n'en ai pas été tout à fait le maître. Comme la Mere de l'Incarnation a écrit par ordre de ſes confeſſeurs toutes les graces qu'elle a reçuës du ciel, je crus d'abord ne pouvoir rien faire de mieux, que de donner au public ſes memoires tels qu'ils ſont ſortis de ſa main, ſans en interrompre le fil, & de ſuppléer ce qu'elle ne dit point, par un abbregé des principales actions de ſa vie. Mais n'ayant pas trouvé dans ſes écrits la même ſuite qu'on voit dans ſain-

te Thereſe, parce qu'elle les a faits à diverſes repriſes & pour differentes perſonnes, j'ai reconnu que mon deſſein étoit impraticable, & que je n'y pourrois jamais éviter la confuſion & les redites. Qu'ainſi il falloit travailler à mettre toutes choſes dans l'ordre naturel de l'hiſtoire. D'un autre côté cette grande Religieuſe, de la maniere dont elle s'exprime ſur les operations divines, fait ſi bien ſentir qu'il faut en avoir l'experience pour en bien parler, que j'ai aiſément compris la neceſſité de mettre dans cet ouvrage le moins que je pourrois du mien, & de me borner preſque toûjours aux liaiſons & à l'arrangement. On ne doit donc point être ſurpris de la longueur & de la multitude des citations, qui feront le fond de ce

Livre, & je m'assure même que si l'on a sur cela quelque reproche à me faire, ce sera de ce que je n'ai point encore plus laissé parler une personne qui parle si bien.

LA VIE
DE LA
MERE MARIE
DE L'INCARNATION,

Fondatrice, & premiere Superieure des Vrſulines de la nouvelle France.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Sa naiſſance, ſon enfance & ſes premieres inclinations. Sa charité recompenſée d'une maniere merveilleuſe. Les premieres faveurs que Dieu lui communiqua, & quel en fut l'effet. Elle ſe croit appellée à la Religion. Dieu ne permet pas qu'elle y entre. Elle ſe marie par obéiſſance. Sa conduite & ſes ſouffrances dans ſon mariage. Ses diſpoſitions interieures tout le temps que dure ſon engagement. Effets merveilleux de ſes communions. Ses ſentimens touchant la parole de

Dieu & les ceremonies de l'Egliſe. Elle perd ſon mary, & refuſe de fort bons partis qu'on lui preſente. Dieu l'attache à ſon ſervice d'une maniere miraculeuſe. Elle ſe retire. Ses occupations dans ſa retraite. Elle en ſort par un eſprit de charité. Nouvelle faveur que Dieu lui fait. Dieu la diſpoſe à un état plus parfait.

MARIE GUYARD, ſi célebre ſous le nom de Marie de l'Incarnation, qu'elle reçût en prenant l'habit de Religion, nâquit à Tours le 18. d'Octobre de l'année 1599. Florent Guyard ſon pere, étoit marchand de ſoye, plus recommandable par ſa probité & par ſa droiture, que par les avantages de la fortune. Sa mere, Jeanne Michelet, deſcendoit par les femmes de la maiſon de la Bourdaiziere; mais ne ſe reſſentoit en rien de la grandeur de ſes parens. La premiere enfance de Marie ſe paſſa ſans aucune circonſtance qui merite d'être rapportée. On voit ſeulement par les memoires qu'elles nous a laiſſez, & dont nous ſommes redevables à ſon fils, à qui elle les a addreſſez, & à deux de ſes confeſſeurs, par l'ordre deſquels elle les a écrits; que ſes amuſemens les plus ordinaires à cet âge, & même plu-

ſieurs années après qu'elle eut atteint l'uſage de la raiſon, étoient d'imiter les ceremonies de l'Egliſe, & que ces innocentes recreations, que les peres & les meres, qui ont de la Religion, regardent dans leurs enfans comme d'heureux préjugez, & une diſpoſition naturelle à la pieté; furent pour elle dans la ſuite, un grand ſujet de larmes pendant bien des années. Ce n'eſt pas qu'elle jugeât que ce fuſſent de veritables pechez : mais à la faveur de la lumiere divine, qui fut alors répandue dans ſon eſprit; elle comprit que Dieu exigeoit d'elle une ſi extraordinaire pureté de cœur, que ces imperfections legeres avoient pour quelque tems rendu moins feconde à ſon égard la ſource des faveurs celeſtes, dont ſon ame fut dans la ſuite inondée.

La premiere paſſion qui parut en elle, fut une charité vive, & une très-tendre compaſſion pour les pauvres & pour les malades. Il n'y avoit point de compagnie où elle ſe trouvât plus volontiers, que la leur. Elle les ſervoit, & leur rendoit toutes les aſſiſtances dont elle étoit capable. Rien ne la rebutoit, & elle aſſûre qu'elle mangeoit leurs reſtes ſans

aucun dégoût, & qu'elle se fût mise volontiers à leur place pour les soulager. Tout ce qu'elle trouvoit sous sa main, elle le leur donnoit ; & rien ne lui étoit plus sensible, que quand elle se trouvoit dans l'impossibilité de faire l'aumône. Elle convient qu'elle fit en cela de grands excès ; mais son intention étoit bonne, & Dieu fit connoître d'une maniere très-particuliere que ces sentimens étoient selon son cœur. Un jour qu'elle portoit l'aumône à plusieurs pauvres, elle se trouva proche d'une charette, qu'on chargeoit par le derriere. Les voituriers ne la voyoient point, & sa manche s'étant accrochée au timon, en levant la charette, on l'enleva fort haut, & elle retomba ensuite d'une grande roideur sur le pavé. Tout le monde crut qu'elle étoit morte ; mais elle n'eut aucun mal, & elle assure qu'au même moment elle demeura persuadée que la divine providence l'avoit conservée à cause des pauvres.

Nous ne sçavons pas quel âge elle avoit lorsque Dieu lui donna une marque si sensible de sa protection : mais elle a eu soin de nous marquer le tems auque

la divine bonté lui fit une autre grace, qu'elle a toûjours depuis conſiderée comme le fondement de ſa vie myſtique. Le recit qu'elle en fait rappelle ſi naturellement à l'eſprit la candeur & la ſimplicité des premiers ſiécles de l'Egliſe, qu'on ſe ſent perſuadé d'abord, pour peu qu'on ſache goûter les choſes de Dieu. » Je n'avois qu'environ ſept ans, dit-elle, « lorſqu'une nuit, en mon ſommeil, il « me ſembla que j'étois dans la cour d'u- « ne école champêtre, avec une de mes « Compagnes, ou je faiſois quelque ac- « tion innocente. Ayant levé les yeux « vers le ciel, je le vis ouvert, & J. C. « en forme humaine, qui venoit à moi, « le voyant, je m'écriai à ma Compa- « gne; ah! voilà nôtre Seigneur; c'eſt « à moi qu'il vient: & il me ſembloit « que cette fille ayant commis une imper- « fection, j'avois été choiſie preferable- « ment à elle. Neanmoins elle étoit bon- « ne fille: mais il y avoit un ſecret que « je ne connoiſſois pas. Cette ſuradora- « ble majeſté s'approcha donc de moy; « & comme je ſentis mon cœur tout em- « braſé de ſon amour, je commençai « à étendre les bras pour l'embraſſer. «

» Alors lui, le plus beau des enfans des » hommes, avec un visage plein de dou- » ceur, m'embrassant amoureusement, » me dit ? voulez-vous être à moy ? je » lui répondis, ouy. Et dès qu'il eut mon » consentement, nous le vîmes remon- » ter au Ciel.

L'effet de cette premiere visite dans l'ame de la petite fille, fut une pente au bien, qui trouvant un cœur parfaitement docile, le forma comme naturellement à la vertu. Bientôt on apperçut dans sa conduite autre chose qu'une pieté enfantine : mais ce qui surprenoit davantage, parce qu'on le devoit moins attendre de l'activité naturelle à cet âge, c'étoit de voir une jeune fille de neuf à dix ans, se cacher dans les lieux les plus retirez, & chercher les Eglises les moins frequentées, pour y passer une bonne partie du jour à s'entretenir avec le Seigneur. Elle a depuis assûré que son cœur souhaitoit avec ardeur ces communications avec son Dieu ; & qu'elle ne sçavoit pas alors que c'étoit là faire oraison. Elle ajoûte dans ses memoires, que quand elle fut plus avancée en âge, ses parens lui laisserent un peu plus de

liberté de se procurer les divertissemens, dont cette tendre jeunesse a coûtume de faire ses plus serieuses occupations; mais que N. S. lui en fit perdre dès-lors l'affection & le goût, & lui donna un esprit de retraite, qui l'occupoit interieurement dans l'amour d'un bien qu'elle ignoroit; & lui faisoit quitter la conversation des personnes de son âge, pour vacquer à la lecture des livres de pieté. L'Esprit saint, qui lui tenoit ainsi lieu de directeur, l'éclaira en peu de tems, & l'éleva à une éminente sainteté, dont les fondemens furent une innocence qui a eu peu de pareilles, & une humilité, qui ne paroît pas même avoir été ébranlée par la moindre tentation d'enflure & de vanité.

Elle vêcut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-sept ans, que ses parens songerent à la marier. L'extrême aversion qu'elle avoit toujours eu pour le monde, & le puissant attrait qui la portoit à la solitude, ne laissent point lieu de douter que, si elle eût été soûtenuë des avis d'un directeur, le cloître n'eût été dès-lors son partage. Elle s'en est declarée depuis fort nettement. Dès l'âge de quatorze à

quinze ans elle avoit eu une forte envie d'embraſſer la regle de ſaint Benoît dans l'Abbaye de Beaumont, dont Madame de la Bourdaiziere, proche parente de ſa mere, étoit pour lors Abbeſſe. Comme elle ne ſçavoit pas qu'il fallût parler à perſonne, même à ſon confeſſeur, des affaires de ſa conſcience, qui ne regardoient pas la confeſſion : elle ſe contenta de s'ouvrir à ſa mere ſur cette inclination. Cette femme, qui avoit de la Religion, témoigna de la joye du deſſein de ſa fille ; & lui dit qu'elle ne doutoit pas que Madame de Beaumont ne lui facilitât les moyens de l'executer. Mais Dieu, qui avoit d'autres vûës, & qui n'avoit laiſſé la vertueuſe fille ſans aucun ſecours humain, que pour la guider lui-même, & la conduire plus ſûrement aux fins qu'il s'étoit propoſées : permit qu'elle s'imaginât qu'ayant declaré une fois ſon penchant pour le cloître ; elle avoit fait tout ce qui étoit de ſon devoir, & que par timidité elle ne parlât plus de rien. D'un autre côté, ce ſilence fit juger à la mere, comme il étoit bien naturel, que l'affection de ſa fille pour le cloître n'avoit été qu'une fer-

veur passagere : & elle pensa tout de bon à l'établir. Elle lui proposa donc de profiter d'un parti qui se presentoit, & que son pere agréoit. Marie sentit une très-grande repugnance à s'engager dans le monde. Elle se soûmit néanmoins, & regarda cette destination de ses parens comme un ordre de Dieu-même. Elle répondit à sa mere, que puisque c'étoit une resolution prise, & que son pere le vouloit ; elle se croyoit obligée d'obéïr. Elle ajoûta que, si Dieu lui donnoit un fils, elle le consacreroit à son service ; & qu'elle-même, si dans la suite elle recouvroit la liberté qu'elle alloit perdre ; elle n'auroit plus d'autre époux que le Seigneur.

On voit par un écrit, qu'elle envoya de Canada, à ce cher fils, dont Dieu, comme elle paroît en avoir eu le pressentiment, ne tarda pas à benir son mariage, & dont nous aurons souvent occasion de parler dans la suite de cette histoire ; que, selon les apparences, un certain enjouëment, & un air gay, qu'on remarquoit en elle, avoit donné sujet de croire qu'elle n'étoit pas propre pour le cloître : mais que pour elle,

Dieu lui avoit fait connoître évidemment, qu'il ne la vouloit point à Beaumont, ni pour lors en quelque Religion que ce fût. » Et vous seriez étonné, » mon cher fils, poursuit-elle, si vous » sçaviez toutes ces particularitez de » la conduite de la providence de » Dieu sur moi. Vous les sçaurez dans » l'éternité. « Elle ajoûte, qu'il avoit fallu qu'elle fût engagée dans le mariage, pour servir au dessein que Dieu avoit de le mettre au monde, & pour souffrir diverses croix.

Elle en eut effectivement à porter de bien rudes pendant les deux années que dura son engagement. N. Martin son mari, en fut la cause innocente : c'est tout ce que j'en ay pû apprendre : l'industrieuse charité de la mere & du fils étant venu à bout de nous cacher la connoissance d'un détail, qui auroit pû faire tort à la memoire d'un pere & d'un mary : cependant le triste état où la jeune femme se vit bientôt reduite, & les peines excessives qu'elle avoit à endurer, ne la firent jamais relâcher du moindre de ses devoirs. Elle sçut les connoître, & sa fidelité à les remplir, peut servir

de modéle aux perſonnes de ſon état. Une raiſon droite, & une prudence plus qu'humaine, furent toûjours ſon caractére dominant ; & jamais elle ne fut tentée de donner dans ces travers de devotion, qui faiſant ſubſtituer de chimeriques obligations aux devoirs eſſentiels, n'ont point d'autre effet ; que de mettre le trouble & le deſordre dans un domeſtique, & de decrediter la pieté.

Comme M. Martin étoit engagé dans la fabrique & le trafic de la ſoye, & qu'il entretenoit chez lui un fort grand nombre d'ouvriers ; Madame Martin étoit plus la mere de ces bonnes gens, que leur maîtreſſe. Il ne ſe peut rien ajoûter à l'attention qu'elle avoit à tous leurs beſoins, & au ſoin qu'elle prenoit de leur ſalut. Eux, de leur côté, lui marquoient une confiance filiale, & une tendreſſe mêlée de veneration, dont les divers mouvemens ſe ſuccedant les uns aux autres à la vûë de ce qu'elle ſouffroit, car tous en avoient la connoiſſance, & de ſon inalterable douceur au milieu de tant & de ſi rudes afflictions ; tantôt ils ne pouvoient la regarder ſans gemir : & d'autres fois la ſurpriſe & l'admiration

ſuſpendant la compaſſion, ils étoient tout hors d'eux-mêmes. Les ſentimens de M. Martin avoient encore quelque choſe de plus vif. Plus il pratiquoit ſa vertueuſe épouſe, & plus ſon chagrin de l'avoir renduë malheureuſe, augmentoit : & on l'a vû ſe jetter à ſes genoux, & lui en demander pardon. Pour elle, quant à ce qui regardoit ſon interieur, tant de ſoins & de peines, ne lui avoient rien fait perdre de ſon attrait pour la ſolitude, & ſur l'étonnement où l'on paroiſſoit être de voir dans une femme de dix-huit ans occupée d'un grand commerce, chargée d'un nombreux domeſtique, & ſans autre guide dans les voyes de Dieu que la Loy interieure, une ſi exacte application à ſes devoirs, tant d'aſſiduité à la priere, & une ſi heroïque patience : elle dit qu'on ne voyoit pas ce qu'elle experimentoit dans le fonds de l'ame, ni ce que la bonté de Dieu y operoit ; qu'elle-même ne le concevoit pas, que tout ce qu'elle pouvoit dire, c'eſt qu'elle ſuivoit ſon attrait dans l'oraiſon, & lui obéïſſoit en pratiquant les vertus dont il lui faiſoit naître l'occaſion. Elle entre enſuite dans un aſſez grand détail

de tout ce qui se passoit alors au-dedans d'elle-même ; & je croi qu'on sera bien aise de voir ici ses propres paroles.

La Divine Majesté, non contente « de m'avoir donné le dégoût des choses « vaines, & la force pour porter les « croix qu'elle avoit permis m'arriver ; « me fortifia l'esprit interieur, & me « donna une grande inclination à la fre- « quentation des Sacremens. J'y acque- « rois un grand courage, & une grande « suavité dans l'ame, avec une foy très- « vive, qui établissoit en moy une ferme « creance des divins mystéres. Il est vrai « que la bonne éducation que j'avois eu « de mes parens, qui étoient bons chrê- « tiens, & fort pieux, avoit fait un bon « fond dans mon ame pour toutes les « choses du christianisme, & pour les « bonnes mœurs ; & lorsque j'y fais re- « flexion, je remercie Dieu des graces « qu'il lui a plû me faire en ce point, « vû que c'est une grande disposition « pour la vertu. «

Cette foy vive me faisoit operer « plusieurs bonnes œuvres. Elle en- « gendroit en mon ame un esprit d'orai- « son qui perfectionnoit ce qu'il y avoit «

» de bon en moy par les graces & fa-
» veurs que j'avois reçû du ciel. Je n'a-
» vois plus de cœur ni d'esprit que pour
» le bien : plus j'approchois des sacre-
» mens, plus s'augmentoit en moi le de-
» sir d'en approcher, parce que j'expe-
» rimentois que j'y trouvois ma vie, tout
» mon bien, & un attrait à l'oraison. «
Parlant ensuite des effets que produisoit en elle la sainte communion : elle dit, » N. S. m'avoit revelé les veritez de ce
» divin sacrement avec tant de clarté,
» que je m'étonnois qu'on eût tant de
» peine à captiver son entendement pour
» s'y soûmettre. Eclairée d'une lumiere
» si vive, comment n'aurois-je pas cou-
» ru à l'amour ? C'étoit de ce divin ali-
» ment d'où je tirois mes forces, pour
» subsister dans toutes les peines & les
» fatigues que j'avois à essuyer.

Son assiduité à entendre la parole de Dieu étoit encore pour elle, un merveilleux soutien. » Dès mon enfance,
» dit-elle, ayant appris que Dieu par-
» loit par les predicateurs ; je trouvai
» cela admirable, & j'avois une grande
« inclination à les aller entendre. La
» foy que j'avois dans le cœur, jointe

à ce que j'entendois de cette divine parole ; operoit de plus en plus dans moi un amour qui m'incitoit à l'aller écouter, & j'avois une si grande veneration pour les predicateurs, que, lorsque j'en voyois quelqu'un par les ruës, je me sentois portée d'inclination à le suivre, & à baiser les vestiges de ses pieds. La prudence me retenoit, mais je les conduisois de l'œil, jusqu'à ce que je les eusse perdus de vûë. Je ne trouvois rien de plus grand, que d'annoncer la parole de Dieu ; & c'étoit ce qui engendroit dans mon cœur l'estime de ceux que N. S. honoroit de cet emploi. Lorsque j'étois au sermon, il me sembloit que mon cœur étoit un vase dans lequel cette divine parole découloit comme une liqueur. Ce n'étoit point une imagination ; mais la force de l'Esprit de Dieu, qui étoit dans cette divine parole, & qui, par une effusion de ses graces, operoit cet effet dans mon ame, laquelle ne pouvoit plus ensuite contenir la plenitude qu'elle avoit reçûë ; de sorte que j'étois contrainte de l'évaporer, en traitant avec Dieu dans l'oraison. Il m'en falloit même parler,

« pour me soulager, ce que je faisois a-
» vec une grande ferveur ; & même hors
» de l'oraison, je me déchargeois en par-
» lant avec un grand zéle, aux person-
» nes de la maison.
» Une fois en un sermon du S. Nom de
» Jesus que le predicateur avoit nommé
» plusieurs fois cette divine parole, com-
» me une manne céleste, me remplit si a-
» bondament, que tout le jour mon esprit
» ne disoit autre chose que, JESUS, sans
» pouvoir finir. Dieu me donnoit de
» grandes lumieres en cette assiduité à
» entendre sa sainte parole. Mon cœur
» en étoit embrasé nuit & jour ; ce qui
» me faisoit parler à ce divin maître d'u-
» ne façon interieure, & qui m'étoit in-
« connuë. La servante de Dieu ne dou-
toit point, lorsqu'elle fut en Canada, que la providence, en lui donnant ce goût de la divine parole, n'ébauchât en elle ce zéle ardent du salut des Idolâtres, qui lui fit depuis entreprendre de si grandes choses. C'est ce qu'elle marque dans une lettre à son fils, en ces termes. » Dès mon enfance, il semble
» que Dieu me disposoit à la grace que
» je possede ; car j'avois plus l'esprit
dans

dans les pays éloignez, pour y consi- «
derer les genereuses actions de ceux «
qui y travailloient, & enduroient «
pour J. C. que dans le lieu où j'habi- «
tois. Mon cœur se sentoit uni aux a- «
mes Apostoliques d'une maniere tou- «
te extraordinaire. « C'est ainsi qu'il ne faut rien negliger des attraits qui nous portent à la pieté : ce sont toûjours des graces, & la moindre grace exige de nous une fidéle correspondance, ne dût-elle avoir qu'un effet passager : mais quelquefois ce sont des dispositions à de grandes choses, où elles appartiennent à cet enchaînement de graces par lesquelles Dieu veut nous sauver, & nous ne sçavons quand nous les laissons perir ; ni ce que nous perdons, ni à quels perils nous exposons le salut de nos ames.

Enfin de tous les secours exterieurs, que l'Eglise employe pour nous porter à Dieu ; on peut dire qu'après la predication de la divine parole, il n'en est point de plus efficace, que cet assemblage auguste, & ce bel assortiment de ceremonies, qui forment nôtre culte religieux. Cela faisoit sur le cœur de sa jeune fem-

me une impreſſion qui montre combien ſa pieté étoit ſolide, & fondée ſur le veritable eſprit du Chriſtianiſme.

» L'admiration, dit-elle, que me cau-
» ſoient la ſainteté & la majeſté de nos
» myſtéres, augmentoit mon amour,
» fortifioit ma foi, & me lioit à nôtre
» Seigneur d'une façon toute ſinguliere.
» Lorſque je voyois aux proceſſions la
» croix & la banniere, mon cœur
» treſſailloit de joye. J'avois vû un Ca-
» pitaine logé dans nôtre quartier, &
» j'avois obſervé que ſes ſoldats le ſui-
» voient avec leur drapeau lorſqu'il al-
» loit à quelque exercice militaire : con-
» ſiderant donc le Sauveur attaché à la
» croix, & la banniere qu'on portoit
» devant, je diſois en moi-même ; *Ah !*
» *c'eſt celui-là qui eſt mon Capitaine ; voi-*
» *là auſſi ſa banniere ; je le veux ſuivre,*
» *comme les ſoldats ſuivent le leur.* Et
» ainſi je ſuivois la proceſſion avec un
» grand ſentiment de ferveur. J'avois les
» yeux attachez ſur le crucifix, & j'al-
» lois repetant en mon cœur ; *Ah ! c'eſt-*
» *là mon Capitaine ; je le veux ſuivre.* Je
» me trouvois des premieres pour en-

trer dans l'Egliſe, afin de ne rien perdre des ceremonies qui s'y pratiquoient. Toute mon occupation dans l'interieur, étoit ſur ce que je voyois & entendois. De ſorte qu'un jour, dans une proceſſion du ſaint Sacrement, mon cœur, & mon eſprit furent ſi ravis en Dieu au ſujet de ce ſacrement d'amour, que je ne voyois pas à me conduire; de ſorte que je marchois au hazard, comme une perſonne qui a trop bû.

Il n'y avoit que deux ans, que Madame Martin étoit mariée; lorſque la mort lui enleva ſon époux. Elle demeura ainſi veuve à l'âge de dix-neuf ans, chargée d'un enfant, qui ne faiſoit que de naître; ſans biens, & dans un état ſi triſte, qu'elle avouë elle-même que ſes peines étoient exceſſives: mais elle ajoute que Dieu la revêtit d'une force & d'un courage qui la rendit ſuperieure à tout. Son appui étoit fondé ſur la promeſſe que Dieu a faite d'être avec ceux qui ſont dans la tribulation: je croyois fermement, dit-elle, que Dieu étoit avec moi; puiſqu'il l'a promis: de ſorte que la perte des biens

» temporels, les procès, la disette, ni
» mon fils, que je voyois aussi-bien que
» moi denué de tout, ne m'inquiétoient
» point. Mon esprit étoit sans aucune
» experience humaine, mais l'Esprit de
» Dieu, qui m'occupoit interieurement,
» me rempliſſoit de foy & de confiance,
» & me faiſoit venir à bout de tout ce
» que j'entreprenois.

Il ne faut pas au reſte, s'étonner que Dieu, qui ne ſe laiſſe jamais vaincre en liberalité; repandît ſes faveurs avec tant de profuſion ſur cette ame, qui n'avoit aucune reſerve pour lui, ni de recours qu'à ſa divine providence. A peine la jeune veuve avoit eu le loiſir de reconnoître la triſte ſituation où elle ſe trouvoit, qu'on lui propoſa pluſieurs partis très-avantageux. Sa vertu, ſon bon cœur, ſon grand eſprit, ſon habileté dans toutes ſortes d'affaires, dont elle avoit donné de bonnes preuves, lui tenoient lieu de biens, & la faiſoient regarder comme pouvant faire la felicité, & même la fortune de quiconque l'auroit pour épouſe. Il ſembloit que la providence ne lui permît pas de negliger de ſi favorables occaſions de ſe relever, &

de donner une ressource à son fils. Mais une sagesse superieure à toute celle des hommes, lui faisoit envisager les choses avec bien d'autres yeux ; jusques-là, qu'un jour qu'on la pressoit extraordinairement, & que pour la vaincre, on lui representoit le bas âge de son fils; la nature du peu de bien qu'elle avoit, qui déperissoit de jour en jour, & la bonne volonté où étoient ses amis de l'aider, supposé qu'elle se rendît traitable : ayant un peu balancé, elle en fut reprise interieurement d'une maniere très-sensible ; & elle a toujours depuis regardé cette espece d'infidelité, comme une des plus grandes fautes, qu'elle eût jamais commises. On voit dans quelques endroits de ses papiers, que l'aversion qu'elle avoit alors du mariage, provenoit de ce que l'esprit de grace, qui la conduisoit, étoit incompatible avec d'autres liens que ceux du ciel : que quoique la mort de son mari lui eût été fort sensible, néanmoins se voyant libre & dégagée ; son ame se liquefioit en actions de graces, de ce qu'elle n'avoit plus que Dieu, en qui son cœur, & ses affections pussent se dilater dans sa solitude.

Ce n'eſt pas qu'elle eût été d'abord quitte de tout embarras des affaires : ſa belle-mere avec qui elle demeuroit, étoit reſoluë de continuer ſon commerce, & il ne lui convenoit point de l'abandonner. Ce n'étoit pas auſſi ſon intention : mais la bonne femme ne laiſſa pas de l'apprehender au point, que le chagrin qu'elle en conçut, & qu'elle tint caché, la fit mourir au bout d'un mois. Cette mort acheva de mettre la jeune veuve dans une entiere liberté, & ce fut alors que malgré tout ce qu'on put lui repreſenter, pour l'obliger par la raiſon de ce qu'elle ſe devoit à elle-même, & de ce qu'elle devoit à ſon fils, de reprendre un nouvel engagement : elle declara nettement qu'elle n'y conſentiroit jamais ; qu'elle vouloit deſormais vivre dans la pure providence ; que Dieu auroit ſoin de ſon fils ; qu'elle le lui avoit conſacré, & qu'elle n'ometroit rien de ce qui dépendroit d'elle, pour lui donner une bonne éducation : mais qu'elle n'avoit pas plus d'inquietude ſur ce qu'il deviendroit, que ſur ce qu'elle deviendroit elle-même ; que celui qui leur avoit ôté les biens, étoit le

même qui nourrit les oyseaux du ciel ; qu'elle étoit assurée qu'ils ne manqueroient jamais de rien, ni l'un ni l'autre, & qu'elle croyoit plus faire pour son fils par cet abandon à la providence, que si elle lui amassoit de grandes richesses.

La suite de cette histoire convaincra les plus incredules, que ni l'esprit d'independance, ni la paresse, ni l'humeur, fruits trop ordinaires d'une devotion mal prise, n'avoient aucune part à cette resolution de Mad. Martin. Qu'elle fut toujours bien éloignée de tenter Dieu, qu'ella ne refusa jamais de sacrifier le repos de sa solitude, quand la charité l'exigea d'elle ; qu'elle ne fit aucune difficulté de se jetter pour le service de ses proches, dans de plus grands embarras, que n'eussent été ceux où un second établissement l'auroit engagée, & cela uniquement parce qu'elle trouvoit moyen d'y satisfaire sa charité, qui fut toûjours sans bornes ; & l'ardeur qu'elle se sentoit pour les humiliations & la dépendance. Ainsi la conduite qu'elle tint au commencement de son veuvage, ne peut être attribuée qu'à

une forte inſpiration, & à un attrait dominant de la part de celui qui ſeul peut aſſujettir les cœurs, & qui dans un ſiécle où l'on eſt à l'excès eſclave de la fauſſe prudence du monde ; a voulu nous donner un exemple qui fût ſans replique, de la ſage folie de l'Evangile.

Mais il ne faut point d'autre preuve que c'étoit l'Eſprit de Dieu qui conduiſoit la ſainte veuve, que ce qui lui arriva dans le tems même qu'on la preſſoit plus fortement de ſe remarier. Voici comme elle le rapporte elle-même: » Après tous les mouvemens interieurs, » que la bonté de Dieu m'avoit donnez, » pour m'attirer à la vraye pureté de » cœur, en laquelle je ne pouvois entrer de moi-même, parce que juſqu'alors je n'avois eu aucun directeur ; » & que je ne ſçavois pas même qu'il » fallût traiter des affaires de ſon ame » avec d'autre qu'avec Dieu : ſa divine Majeſté voulut enfin me faire elle-» même un coup de grace ; me tirer de » mes ignorances, & me mettre en la » voye où elle vouloit me faire miſeri-» corde. Ce fut la veille de l'Incarna-

tion de N. Seigneur de l'année 1620. « comme j'allois le matin vacquer à mes « affaires ; dans le moment que je me « recommandois instament à Dieu, avec « mon aspiration ordinaire, *in te, Domine, speravi: non confundar in æternum*; pa- « roles que j'avois profondement gravées « dans mon cœur, avec une certitude de « foi, que le Seigneur m'assisteroit in- « faillibleement : je fus tout-à-coup ar- « rêtée interieurement & exterieure- « ment, cela se fit par une subite ab- « straction d'esprit ; & le tout se passa « ensuite dans l'interieur. Je demeurai « debout, & je ne me souviens pas que « j'eusse aucun usage des yeux, ni que « je fisse aucune action exterieure. Tou- « te pensée de mes affaires me fut ôtée. « Les yeux de mon esprit furent ouverts ; « & tous les pechez, fautes, & imper- « fections que j'avois commis, me fu- « rent representez en gros & en détail, « avec une distinction & une clarté, qui « ne peuvent venir que d'une lumiere « celeste. Au même instant, je me vis « comme toute plongée dans du sang, « & mon esprit eut une conviction que « ce sang étoit celui du fils de Dieu, de «

» l'effusion duquel j'étois coupable, &
» qui avoit été répandu pour mon sa-
» lut.

» Si la bonté de Dieu ne m'eût soûte-
» nuë, je croi que je fusse morte de
» frayeur, tant la vûë du peché, quel-
» que petit qu'il puisse être, est horri-
» ble & épouventable. Nulle langue
» humaine ne le peut exprimer. Voir un
» Dieu dont la bonté & la pureté sont
» infinies, offensé par un vermisseau de
» terre; cela surpasse l'horreur même. En
» ce moment mon cœur se sentit ravi en
» lui-même; & tout changé en l'amour
» de celui qui lui avoit fait cette insigne
» misericorde, & il s'en ensuivit un re-
» gret de l'avoir offensé, le plus grand
» qu'il se puisse imaginer; mais non, il
» ne se peut imaginer. Ce trait de l'a-
» mour est si penetrant, & si inexora-
» ble, que pour le satisfaire, je me fusse
» jettée dans les flâmmes, & ce qui est
» le plus incomprehensible, sa rigueur
» semble douce. Elle porte des charmes
» & des chaînes, qui lient & attachent
» l'ame, de sorte qu'elle la méne où elle
» veut; & que cette ame s'estime heu-
» reuse, de se laisser ainsi captiver. Or,

en cet excès, je ne perdois point la vûë « de ce sang dans lequel j'avois été plon- « gée, & qui avoit été versé pour expier « mes crimes ; & c'étoit ce qui causoit « mon extrême douleur. Enfin le même « trait d'amour, qui avoit ravi mon ame, « me pressoit fortement de me confesser. « Revenant à moi, je me trouvai debout « arrêtée vis-à-vis la petite chapelle des « PP. Feuillans, qui ne faisoient que de « s'établir à Tours. Je m'estimai heureu- « se d'avoir le remede si proche. Je ren- « contrai un Pere seul, au milieu de la « Chapelle, qui sembloit n'y être que « pour m'y attendre. Je l'abordai, & « pressée par l'esprit qui me conduisoit, « je lui dis : *Mon Pere, je voudrois bien* « *me confesser, car j'ai commis tel peché* : « & je commençai à lui dire tous les pe- « chez qui m'avoient été montrez, avec « une effusion de larmes, qui provenoit « de la douleur que j'avois dans le cœur. « Une Dame qui étoit à genoux devant « le S. Sacrement, put facilement enten- « dre tout ce que je disois ; car je parlois « fort haut ; mais je ne me mettois gué- « re en peine, que d'appaiser celui que « j'avois offensé. Après que j'eûs tout «

» dit, je m'apperçûs que ce bon Pere
» avoit été extremement surpris de la fa-
» çon avec laquelle je l'avois abordé. Il
» me dit avec une grande douceur, que
» je m'en allasse, & que le lendemain je
» vinsse le trouver au confessional. J'o-
» béis, & je ne fis pas seulement reflexion
» que je n'étois pas confessée. Le jour
» suivant, de grand matin, je me rendis
» à son confessional. Je lui redis tout ce
» que je lui avois dit la veille, & il me
» donna l'absolution.

» Comme Dieu, par un effet particu-
» lier de sa providence, m'avoit donné
» ce bon Pere pour confesseur; je n'en
» pris point d'autre tout le tems qu'il de-
» meura à Tours. Il se nommoit Dom
» François de S. Bernard. Je ne lui dis
» pas néanmoins ce qui m'étoit arrivé,
» ni ce qui m'occupoit l'esprit, toûjours
» persuadée qu'il ne falloit parler à son
» confesseur, que de ses pechez: & plus
» d'un an entier, que je me confessai à
» lui, je me comportai de la sorte. Ce
» qui me détrompa, fut que j'entendis
» dire à une bonne fille, qu'il ne falloit
» point faire de penitence, sans la per-
» mission de son confesseur. Aussi-tôt je

parlai au mien de celles que je faisois: « il me permit de les continuer, & me « regla l'ordre que je devois tenir par « rapport à mes confessions & mes com- « munions. L'effet que produisit ce que « je viens de rapporter; fut que je me « trouvai toute changée. Je voyois à de- « couvert mon ignorance, qui m'avoit « fait croire que j'étois bien parfaite, « que mes actions étoient fort innocen- « tes, & que j'étois bien aimée de Dieu: « mais après que N. S. m'eût ouvert les « yeux; je me voyois telle que j'étois, & « je confessois que mes justices n'étoient « qu'iniquité. «

Voilà ce que l'humble servante de Dieu appelloit sa conversion. L'endroit où elle fut si miraculeusement saisie d'un transport extatique, un des plus singuliers qui se soient peut-être jamais vûs; étoit un chemin sur le haut fossé de l'ancienne ville. Quand elle fut revenuë à elle-même, elle se trouva dans un autre qui conduit à l'Eglise des Feuillans, & qui l'éloignoit assez de l'endroit où elle vouloit aller. Ces lieux ont changé depuis, & celui d'où l'esprit du Seigneur l'enleva, est aujourd'hui la place

d'une fort belle Fontaine, qui sert d'ornement au Palais Archiepiscopal; mais revenons au recit que je viens d'interrompre.

» Après cette operation de Dieu dans » mon ame, je fus plus d'un an, que » l'impression du sang de J. C. demeura » attachée à mon esprit, avec celle de » ses souffrances; & sans cesse mon ame » recevoit de nouvelles lumieres, qui » me découvroient les moindres imper- » fections, desquelles j'étois inspirée de » me confesser. Je sentois mon esprit & » mon cœur dans une grande obéissan- » ce & soumission à Dieu, & je suivois » toutes ces pentes. Ce n'est pas que » j'eusse des scrupules; au contraire, » je possedois une grande paix: mais ce » qui m'étoit montré être peché, ou im- » perfection, c'étoit avec une si grande » clarté, que mon esprit étoit convaincu » dans le moment. J'en parlois à N. S. » je lui representois l'effusion de son » Sang: toutes mes démarches, mon » sommeil même, étoient dans cette oc- » cupation. Je n'avois pas besoin de me- » diter ce que j'avois à faire. L'esprit » qui me guidoit, m'enseignoit tout, &

me conduiſoit où il vouloit. «

Ce divin Eſprit, qui étoit alors plus que jamais le mobile de ſes penſées & de ſes actions, lui parloit plus fortement qu'il n'avoit encore fait, de terminer ſes affaires, & lui en facilitoit les moyens. Tout lui reuſſiſſoit d'une maniere qui étonnoit. Enfin rien ne la retenant plus dans le commerce du monde, elle congedia ſes domeſtiques, ne garda qu'une ſervante, dont il paroît même qu'elle ſe défit bien-tôt; & malgré les ſollicitations que renouvellerent ſes parens pour l'engager à ne pas ainſi enfouir le talent qu'elle avoit pour le negoce, elle prit un habit fort ſimple, qui marquoit un divorce entier avec le monde; & ſon pere l'ayant appellée chez luy, elle ſe logea au plus haut étage, où elle ne penſoit plus qu'à l'éducation de ſon fils, & à la contemplation des choſes celeſtes. « Je faiſois, dit-elle, quelques ouvrages « paiſibles, & mon eſprit portant tou- « jours ſon occupation interieure; mon « cœur parloit ſans ceſſe à Dieu, ſans « que je le fiſſe parler par mon action « propre; ce qui m'étonnoit moi-même; « mais il étoit pouſſé par une puiſſance «

» ſuperieure, & qui l'excitoit conti-
» nuellement.

Elle ajoûte qu'elle voyoit bien que cette puiſſance venoit du Sang precieux & des ſouffrances du Fils de Dieu, que comme la choſe lui étoit nouvelle, elle l'admiroit, & que cette admiration produiſoit en elle une tendre & reſpectueuſe reconnoiſſance envers la bonté de Dieu, qui abbaiſſant ſa grandeur, vouloit ainſi ſe communiquer à elle; que ce lui étoit une choſe incomprehenſible, que ſon cœur parlât ſi familierement & ſi éloquemment à ce Dieu de Majeſté; que néanmoins, bien-loin de s'y oppoſer, elle s'y laiſſoit aller, & ſuivoit cette pente, qui produiſoit de plus en plus en elle une haine d'elle-même, un oubli de ſes interêts & de ceux de ſon fils, & une extrême averſion du monde, & de ſes façons de faire qu'elle étoit comme la Tourterelle retirée dans ſon nid, où elle gemiſſoit pour les pertes du temps qu'elle avoit faites; que la vûë claire qu'elle avoit, que la miſericorde de Dieu ſeroit ſon partage, & que la divine providence auroit ſoin d'elle, la faiſoit courir au ſervice d'un maître ſi aimable

aimable ; qu'elle trouvoit sur tout sa vie dans la frequentation des Sacremens, dans l'assiduité à entendre les sermons, dans l'exercice de la penitence & dans la solitude : qu'elle ne pouvoit parler que des choses de Dieu, si ce n'étoit dans les affaires d'obligation ; qu'elle ne les regardoit même qu'en passant ; ses yeux & ses oreilles étant fermez à tout ce qui se sentoit tant soit peu des amusemens du siécle.

Son fils, qui demeura avec elle jusqu'à l'âge de douze ans, & qu'elle ne quittoit presque point ; a depuis protesté qu'il étoit ravi hors de lui-même, lorsqu'il rappelloit en sa memoire les impressions saintes, & les salutaires instructions qu'elle lui donnoit ; & qu'il ne pouvoit revenir de son étonnement, lorsqu'il se representoit la vie céleste qu'elle menoit ; les soupirs enflammez qui sortoient continuellement de son cœur, sa modestie, & la retenuë de son maintien ; n'étant pas moins grave, & composée, seule, & éloignée de la vûë des hommes, que si elle eût été en la presence des personnes à qui elle auroit dû marquer plus de respect ; en sorte,

conclut-il, qu'il étoit aisé de voir qu'elle avoit sans cesse devant les yeux la Majesté divine.

Cette forte application à Dieu, ne lui faisoit pas oublier le prochain. Elle sçavoit sur cela, les obligations des veuves; & ne pouvant aider les pauvres de ses biens, qu'elle avoit perdus : elle s'appliquoit à leur rendre les services les plus capables de mortifier la nature. Elle avoit fait la recherche des pauvres qui avoient les jambes ulcerées & pourries, & leur avoit assigné des temps pour se rendre chez elle. Elle commençoit par les faire placer dans un fauteuil; puis, se mettant à genoux devant eux, elle lavoit & nettoyoit leurs playes, & y appliquoit ensuite des fomentations, & des onguens, dont elle avoit fait provision. Son fils, seul temoin, pour l'ordinaire, de ses actions de charité; ajoute qu'elle paroissoit penetrée de respect pour ces membres vivans du Corps de Jesus-Christ, & qu'elle approchoit son visage si près des ulceres qu'elle pansoit; qu'il n'étoit pas possible qu'elle ne fût toute infectée de la mauvaise odeur qui en sortoit.

Il n'y avoit guére qu'un an que Madame Martin menoit cette vie, lorſqu'elle eut occaſion de faire voir que la charité pouvoit plus ſur elle, que ſon interêt propre, & celui de ſon fils. Une de ſes ſœurs, qui étoit engagée dans un fort grand commerce, la pria de vouloir bien la ſoulager. D'abord cette propoſition l'effraya : elle ſentit quelque repugnance à ſacrifier ce même repos, auquel elle avoit ſacrifié ſa fortune. Cependant, après avoir conſulté Dieu, elle fit de fort bonne grace ce que ſa ſœur ſouhaitoit d'elle, & le ciel ne tarda pas à l'en recompenſer : » Notre Seigneur, dit-elle, me voulut montrer que c'étoit lui qui m'avoit engagée dans ce tracas, en me conferant un nouveau don d'oraiſon. C'étoit une liaiſon avec J. C. touchant ſes ſacrez myſtéres. J'experimentois principalement que ce divin Sauveur étoit *la voye, la verité, & la vie.* (S. Jean 14. 6.) La voye, que mon ame avoit une inclination continuelle à ſuivre ; la verité, qu'elle croyoit avec la plus grande certitude, & qui lui paroiſſoit ſi évidente, qu'elle diſoit : Je n'ai pas la foi, ô mon Dieu ! puiſque

» vous me montrez vos biens, & la verité de ce que vous êtes avec tant de » clarté, & d'une maniere qui me dit » tout. Vous êtes la vie, qui me rempliſſez. Ouy, *j'ai ouvert la bouche, & » vous l'avez remplie de vôtre vie, & de » vôtre divin Eſprit.* (Pſ. 118. 131.) » Ce Dieu de bonté me faiſoit encore experimenter ce qu'il dit ailleurs: *Je ſuis » la porte, ſi quelqu'un entre par moy, il » ſera ſauvé. Il entrera, & ſortira; & » trouvera des pâturages.* (S. Jean 10. 9.) » J'entrois en lui, & par lui, & y découvrois les divins myſtéres, qui m'étoient comme des pâturages abondans. » J'en ſortois, ſans en ſortir pour entrer » dans les emplois où il m'avoit miſe; & » j'y rentrois par un redoublement d'amour, qui portoit mon ame à ne point » ceſſer de prendre ſa nourriture dans » les biens de ce divin Paſteur, qui operoit en elle une communication de ſa » vie, & de ſon eſprit.

Dans la ſuite de ce recit, la vertueuſe veuve raconte, que, lui étant alors tombé entre les mains quelques livres, qui enſeignoient la méthode de l'oraiſon mentale, où apparemment, ſelon l

coutume de ceux qui traitent cette matiere, en repreſentoit avec force & avec quelque ſorte d'exageration, le danger auquel s'expoſent les ames qui tiennent une autre route : elle ſe perſuada que, pour marcher ſûrement dans la pratique de la vie ſpirituelle, il falloit ſuivre avec une très-grande exactitude tout ce qui y étoit preſcrit ; & que pour s'y conformer, elle fit de très-grands efforts, qui n'eurent point d'autre ſuite, que de lui cauſer de violentes douleurs de tête ; que dans cet état, Dieu lui fit connoître qu'il avoit eu pour agreable le motif qui l'avoit fait agir ; puiſque, malgré la violence du mal qu'elle reſſentoit, elle n'avoit point ceſſé de jouir d'un très-grand repos d'eſprit, & de goûter une très-douce paix interieure, accompagnée de la preſence de Dieu, aux volontez duquel la ſienne demeuroit tranquillement ſoumiſe & attachée ; que ſur ces entrefaites, le livre de l'Introduction à la vie devote, compoſé par le B. Evêque de Geneve, lui ayant été communiqué : elle en tira beaucoup de lumieres pour la vie interieure ; qu'elle commença dès-lors à ſentir que ſon eſprit ſe debarraſ-

soit ; & que son confesseur s'en étant allé, le P. Dom Raymond de saint Bernard, qui étoit un des hommes de son temps, des plus éclairez dans les voyes de Dieu, & qui fut alors envoyé à Tours, pour y gouverner la maison des PP. Feuillans ; prit soin de sa conscience, donna à sa conduite une application toute particuliere, lui défendit de mediter, & lui commanda de s'abandonner entierement à l'Esprit de Dieu. Qu'au même temps, la Majesté divine lui imprima une si haute idée de la pureté qu'une ame doit avoir, pour être digne de lui être entierement consacrée ; qu'il ne se peut croire combien elle devint sensible aux plus legeres imperfections ; & avec quelle attention elle veilla depuis sur elle même, pour n'en plus commetre.

» Notre-Seigneur, continue-t-elle » ensuite, me lioit toujours de plus en » plus à lui. Un jour que j'étois en » oraison devant le saint Sacrement, je » me trouvai dans un grand recueille- » ment interieur, & il me fut montré » que Dieu étoit comme une grande mer, » qui rejettoit de lui, tout ce qui ressent » la mort, & l'impureté. Il m'instrui-

» ſoit par là, qu'il vouloit de moi une très-grande pureté de cœur ; ce qui « me donna une telle delicateſſe interieu- « re, que le moindre atôme d'imperfe- « ction me ſembloit une monſtrueuſe « impureté, qui ſeparoit mon ame de ce « Dieu de pureté. Je ne voulois autre « choſe, qu'être abîmée dans cette gran- « de mer, de crainte d'amaſſer des ſouil- « lures, qui me rendiſſent indigne d'ê- « tre toute à Dieu. Je ne faiſois que di- « re, ô pureté ! ô pureté ! cachez-moi « en vous, ô grande mer de pureté ! rien « ne me pouvoit diſtraire, & il me ſem- « bloit que cette grande mer eût rompu « ſes bornes ſur moi, que j'y étois toute « ſubmergée, & que je perdois de vûë tou- « te autre choſe. «

Un autheur qui écrivoit il y a environ cinquante ans, & qui avoit été depoſitaire d'une bonne partie des ſecrets de la ſervante de Dieu ; dans un traité qu'il a fait, pour exhorter ſes freres à travailler au ſalut des ames, & où pour les engager à un emploi ſi noble, il releve extremement la beauté & l'excellence d'une ame qui eſt en grace : dit que Dieu fit voir un jour à nôtre ſainte

veuve, qu'il ne nomme pas, mais que l'on ſçait qu'il avoit en vûë, une ame qui eſt épurée, non-ſeulement de tout peché ; mais encore de toute imperfection volontaire ; & qu'elle diſoit depuis que c'étoit une choſe ſi belle & ſi raviſſante ; que ſi les hommes la pouvoient voir ; ils mépriſeroient tout le reſte, pour en faire leur felicité, en attendant que Dieu lui-même ſe decouvrît entierement à leur eſprit. C'eſt apparemment la même viſion qui eſt rapportée à la ſuite du Journal que je viens de citer. Voici les propres paroles de la ſervante de Dieu.

» Je recevois tous les jours de nouvel-
» les graces de Notre-Seigneur. Une
» fois pendant mon oraiſon, il me don-
» na une vive lumiere de la pureté qu'il
» faut avoir, pour s'unir vraiment à lui.
» Je voyois d'une façon admirable, une
» ame, & tout enſemble la Majeſté de
» Dieu. Cette ame avoit une pureté cé-
» leſte, ſans aucun atôme d'imperfe-
» ction. Ainſi, ſans entre-deux, elle ſe
» joignoit à ſon Dieu, qui l'attiroit com-
» me un aimant ſacré, pour l'abîmer en
» ſon ſein : & il me fut enſeigné que telle

étoit la pureté de la très-Sainte Mere « de Dieu. Cette façon de voir n'étoit « point imaginaire, & n'avoit rien de ce « qui peut tomber sous les sens. C'étoit « une lumiere toute spirituelle, qui fai- « soit connoître les choses plus parfaite- « ment sans comparaison, que ce que « nous voyons des yeux du corps. J'ai « vû depuis, dans la Theologie mystique « de saint Denys, une expression qui « peut m'aider à me faire entendre : c'est « ce qu'il appelle *voir Dieu en de très-* « *claires tenebres.* «

Après cette vûë, Dieu me fit voir si « clair, que la plus petite chose me sem- « bloit impureté ; & j'avois une conti- « nuelle attention que rien n'approchât « de mon cœur, qui pût l'empêcher de « s'unir à son unique bien. Je trouvois « de la faute par tout. L'amour est si ja- « loux, que sans pitié, il veut que tout « soit consumé, & que ce cœur soit sans « tache, puisque c'est le lieu où il fait « ses divines fonctions. Aussi, quand « j'ai commis quelque imperfection, la « premiere chose à quoi je pense, lors- « que je veux me familiariser avec Nô- « tre-Seigneur, c'est à lui demander par- «

» don. Je ne puis vivre, qu'il ne me
» l'ait accordé ; ce que je connois par la
» ceſſation du reproche interieur. Un
» jour j'étois tombée dans une imper-
» fection qui me donnoit bien de la con-
» fuſion, & me rendoit toute craintive
» devant Dieu. Il me fut dit interieure-
» ment, mais en maniere de plainte
» amoureuſe ; *ſi un peintre avoit fait un*
» *beau tableau, ſeroit-il bien content qu'on*
» *jettât de la fange deſſus* ? O Dieu ! ſi
» j'avois été humiliée, & penetrée de
» honte ; je le fus encore bien davanta-
» ge après cette parole. Jamais je ne me
» vis dans un plus grand anéantiſſement.
» Une de ces paroles dite dans l'inte-
» rieur, fait plus d'effet, que tout ce
» que les creatures les plus ſaintes pour-
» roient dire. Elle reveille l'ame en un
» inſtant ; & quoi que ce ſoit pour la re-
» prendre & la corriger : elle n'en eſt
» point abbatuë, mais plûtôt elle en
» court avec plus de promptitude, &
» plus d'allegreſſe, dans la pratique des
» vertus. Elle n'a point de repos, que
» ſa paix ne ſoit faite avec celui qui l'a-
» vertit ſi amoureuſement. Mais com-
» ment demande-t-elle pardon ? il faut

qu'elle agiſſe comme elle ſe ſent pouſ- «
ſée. Quand j'euſſe employé tout le jour «
à parler d'affaires neceſſaires, cela ne «
m'eût point tirée de cette grande vûë «
de Dieu. Mais ſi j'y avois été un peu «
trop libre; ſi je m'étois laiſſé aller à «
quelque parole inutile, ou à quelque «
évagation d'eſprit; pour peu que ç'eût «
été; je ſentois cette liaiſon interieure «
s'affoiblir en moi, & comme voulant «
s'écouler, avec un très-grand repro- «
che interieur. Cela me faiſoit connoî- «
tre combien cette divine Majeſté veut «
qu'une ame qui l'approche de près, «
ſoit pure, & aille droit; puiſqu'elle ne «
lui permet pas de faire la moindre at- «
tention à d'autres objets, qui la pour- «
roient diſtraire, & qu'il lui fournit en «
ſoi tous les plaiſirs capables de la con- «
tenter; afin qu'elle n'en cherche point «
d'autres hors de lui. «

Enfin, l'amour de la pureté ſe grava dés-lors ſi puiſſamment dans cette ame innocente; qu'elle ſe mettoit toûjours du côté de Dieu dans la vengeance, que, par un amour jaloux, il vouloit tirer de ſes fautes les plus legeres: & quoique dans la ſuite, nous la devions

voir gemir sous les peines les plus accablantes ; elle trouvoit tant de justice en ce que les moindres impuretez fussent punies, au préjudice de tout autre interêt, qu'elle consentoit, & souhaitoit même, que ses fautes les plus legeres, le fussent avec la plus grande rigueur : elle auroit même beaucoup mieux aimé souffrir les peines de l'éternité ; pourvû que l'amitié de Dieu lui fût conservée ; que de rien voir en elle, qui fût contraire à cette adorable & infinie pureté. Elle étoit entrée si avant dans les intentions de cette pureté divine contre elle-même ; que quand il lui refusoit ses caresses & ses dons ; elle en avoit de la joye, & l'en remercioit ; parce que, disoit-elle, les retenant en lui-même, il les conservoit dans leur pureté : au lieu que, s'il les lui eût donnez, elle les eût souillez par sa misere.

Ce qu'elle pratiquoit ainsi pour elle-même, elle le conseilloit à tous ceux à qui elle avoit occasion de parler des choses spirituelles : & elle n'a jamais rien tant recommandé que cette admirable disposition d'esprit, si propre à s'attirer de plus en plus les graces du ciel.

Cependant elle étoit chez sa sœur dans une situation assez étrange. Du moment qu'elle y étoit entrée, elle s'étoit mise à la cuisine, & s'étoit chargée de ce qui auroit dû être l'emploi des dernieres servantes. Ce n'étoit pas pour cela qu'on l'avoit appellée ; mais Dieu, qui avoit ses desseins, permit qu'on ne pensa plus qu'elle pouvoit être bonne à d'autres choses, & que pendant trois ou quatre ans, non-seulement les maîtres, mais les serviteurs mêmes, la traitassent avec une extrême hauteur. » L'Esprit de grace, qui me conduisoit, dit-elle, « me faisoit cacher tous les talens que « Dieu avoit mis en moi, afin de demeu- « rer obscure, comme une pauvre crea- « ture qui ne sçavoit rien, & n'étoit ca- « pable de rien, que d'être sa servante des « serviteurs. J'en faisois la fonction dans « les occasions les plus humiliantes ; & « la bonté de Dieu permettoit qu'on me « traitât fort imperieusement. J'aimois « tant cette abjection, qu'une fois je dis « à mon confesseur, que je craignois d'y « avoir de l'attache. Il sçavoit jusqu'où « on poussoit les choses, & ma peur étoit « qu'il ne me tirât de cet abbaissement, «

» comme il le pouvoit ſans peine. Plus
» je fais reflexion ſur cette ſituation,
» plus je l'eſtime : l'ame eſt vraiment ca-
» chée *dans les trous de cette pierre vive,*
» *& dans les cavernes de cette divine ma-*
» *ſure*, (Cant. 2. 14.) où elle eſt comme
» jettée, pour ne plus vivre que de l'Eſ-
» prit de ce divin Sauveur.

Ainſi, bien loin que ni l'ingratitude de ſon frere, & de ſa ſœur, ni la dureté des domeſtiques la rebutaſſent ; elles ne contentoient pas même encore l'inſatiable deſir qu'elle avoit des croix, & des humiliations. En faiſant la cuiſine, elle prenoit plaiſir à ſe brûler, tandis que ſon cœur ſe conſumoit dans un autre feu. Elle ne ſouffroit pas que d'autres qu'elle priſſent le moindre ſoin des domeſtiques dans leurs maladies ; elle leur rendoit les ſervices les plus bas. Au milieu de tout cela, elle goûtoit une joye ſi grande, que quelquefois elle en avoit des ſcrupules. Elle regardoit ſon frere & ſa ſœur, qui en uſoient ſi mal avec elle ; comme les perſonnes du monde à qui elle avoit le plus d'obligation.

Quelque tems avant le départ de ſon premier confeſſeur, elle avoit obtenu de

lui la permiſſion de faire vœu de chaſteté perpetuelle. Elle avoit alors vingt-un an. Il y avoit long-tems qu'elle s'y ſentoit interieurement portée d'une maniere fort preſſante ; mais ſon confeſſeur n'avoit pas jugé à propos d'y conſentir, qu'auparavant il ne l'eût miſe à de très-fortes épreuves. Dès qu'elle eut fait ſon ſacrifice, elle connut par un redoublement extraordinaire de grace qu'il avoit été agréé. Voici ce qu'elle en dit elle-même. Dès que je me mettois à ge- «
noux devant mon crucifix, mon eſprit «
étoit emporté en lui. Tout ce que je «
pouvois faire, étoit de lui dire : c'eſt «
l'amour qui vous a reduit en cet état. «
Si vous n'étiez pas amour, vous n'au- «
riez pas ſouffert de la ſorte. Après ce- «
la, mon cœur ne pouvoit plus ſouffrir «
que des impreſſions de cet amour. Si «
quelque fois il vouloit ſortir de cette «
forte contention, il ne pouvoit dire «
que ces paroles : Non, ſi vous n'étiez «
pas amour, vous n'auriez pas fait des «
choſes ſi grandes. En ſemblables occa- «
ſions, je me ſuis trouvée dans un bat- «
tement de cœur ſi étrange, que je n'en «
pouvois plus. S'il ſe fût fendu, cette «

» mort eût été le comble de mes desirs ;
» puisqu'elle m'eût mise en liberté d'al-
» ler jouir de celui que je ne pouvois
» concevoir qu'amour. Hors de là mon
» ame étoit dans une *tendance* continuel-
» le à sa bonté, pour qu'elle m'accor-
» dât la possession de son esprit : car je
» ne concevois rien de souhaitable, que
» de posseder l'esprit de J. C. L'ame le
» veut suivre d'une maniere que ce divin
» Esprit lui fait concevoir. Elle dit avec
» l'Epoux : *tirez-moi après vous, & nous*
» *courerons à l'odeur de vos parfums.* (Cant.
» 1. 1 3.) Cependant quoiqu'elle ait ces
» desirs, elle est dans un grand abbaisse-
» ment interieur, se reconnoissant in-
» digne de la possession où elle aspire.
» Elle cherche à aneantir la partie infe-
» rieure qui se laisse conduire, & reduire
» où l'esprit la veut mener. L'esprit, de
» son côté, lui fait part de tous les biens
» par une onction sacrée qui adoucit
» tous ses travaux. Et de la sorte étant
» d'accord avec l'eprit, elle court après
» les abbaissemens, & comme si c'étoit
» les choses les plus précieuses ; elle n'a
» point d'autre soucy, que la crainte
» qu'on ne s'apperçoive qu'elle souffre
trop,

trop, & qu'on n'entreprenne de lui « ravir ſon bonheur. «

Un ſi grand amour des ſouffrances, tant de courage, & une ſi exacte fidelité à correſpondre aux graces du ciel, ne pouvoient pas manquer de gagner le cœur de celui qui ne nous invite à l'aimer, que pour avoir lieu de nous témoigner ſon amour, & nous combler de ſes bienfaits. Auſſi ce fut alors que la ſervante de Dieu ayant poſé les fondemens d'une ſolide humilité, d'une pureté de cœur incroyable, & de la plus parfaite abnegation : elle commença à élever fort haut l'édifice de la perfection; & c'eſt ici proprement que l'on commence à reconnoître la neceſſité de la faire parler ſur ce qui ſe paſſa dans ſon ame. Elle s'éleve effectivement ſi haut, & parle un langage ſi divin, qu'il faudroit être inſpiré du même eſprit qui la poſſedoit, pour trouver des expreſſions qui égalaſſent les ſiennes : c'eſt ce qu'on va voir au livre ſuivant, dans lequel je ne ferai guére que copier ſes memoires.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Dieu prepare la sainte Veuve à d'insignes faveurs par un grand degagement des sens. Il lui donne un puissant attrait pour quelque chose qu'il ne lui fait pas encore connoître. Necessité d'un Directeur, & quel il doit être. Ses austeritez, sa prompte obeïssance aux inspirations divines. Dieu commence à lui faire entrevoir ce qu'il a dessein de faire en sa faveur. Son Directeur la fait retirer de l'état humiliant où on la tenoit dans la maison de son frere. Son application à Dieu parmi les plus grands embarras. Elle soupire plus que jamais après la qualité d'épouse du Sauveur. Elle connoît que Dieu l'appelle à l'état religieux, les raisons qu'elle a de differer de l'embrasser. Ses pensées sur les vœux de Religion & sur les vertus qui y repondent. Elle fait des vœux pour le tems qu'elle restera dans le siécle. Dieu établit son ame dans une paix inalterable qui n'empêche point qu'elle n'aspire fortement à la qualité d'épouse. Effets sensibles de la communion dans son ame. Elle augmente ses austeritez. Elle éprouve diverses sortes de tentations. Sa fidelité dans cette épreuve, & de quelle maniere elle en est recompensée. Elle reçoit de nouvelles graces qui l'unissent de plus en plus avec le Sauveur. Sa douceur & sa patience dans des occasions delicates. Ravissement extraordinaire où elle reçoit de grandes lumieres sur le mystére de la Sainte Trinité. Excellente instruction pour discerner ces lumieres celestes. Nouvelles preparations de la part de Dieu pour le mariage mystique. Elle rentre dans ses peines. Nouvel état d'oraison. Elle reçoit de grandes lumieres sur les attributs de Dieu dans un ravissement. Dans un

quatriéme raviſſement Dieu la prend pour ſon épouſe après lui avoir communiqué de nouvelles lumieres ſur le myſtére de la Sainte Trinité. Son zéle pour empêcher que Dieu ne ſoit offenſé. Elle en eſt recompenſée par un redoublement de careſſes de la part de ſon divin époux. Elle ſouffre un martyre d'amour, & en tombe malade. Elle change de diſpoſition. Les meſures qu'elle prend pour éviter l'illuſion. Elle penſe ſerieuſement à ſe faire Religieuſe. Son attrait pour les Carmelites. On la preſſe d'entrer aux Feuillantines. L'Evêque de Dol la veut attirer dans ſa Ville pour la faire Religieuſe de la Viſitation. On lui promet de la recevoir aux Urſulines. De fortes tentations, & puis la fuite de ſon fils traverſent ce deſſein. Exemple admirable de ſon humilité, ce qui la ſoutient dans ſa peine. On parle mal de ſa ſortie du ſiécle. Elle demande à ſon fils ſon agrément pour le quitter, & l'obtient. Elle entre aux Urſulines.

SI Dieu eſt admirable dans ſes Saints, quand il fait par eux de grandes choſes, quoiqu'alors ils ne ſoient que les inſtrumens de ſes merveilles : combien plus l'eſt-il, lorſqu'il opere en eux ces miracles de ſon immenſe liberalité ; qu'il les diviniſe en quelque ſorte, les transformant en lui, par l'affluence des dons celeſtes dont il les inonde ? Ce que nous avons vû juſqu'ici de la préparation que nôtre ſainte veuve a apporté aux operations divines ; peut nous faire juger que le Dieu de bonté vouloit répandre ſur elle ſes faveurs ſans meſure :

mais on ne laissera pas d'être encore surpris du recit qu'elle en fera. Voici comme elle le commence.

» Dès que la divine Majesté m'eût » communiqué le don d'oraison, elle me » donna, ce me semble, la grace de sa » sainte présence. C'étoit ce qui me soû- » tenoit & m'établissoit dans un collo- » que continuel avec Nôtre Seigneur, » & bien que pour lors mon esprit regar- » dât cet aimable Sauveur comme Dieu- » homme ; toutefois l'imagination n'y » avoit point de part. Tout se passoit en » l'entendement & en la volonté, d'une » façon toute spirituelle, & avec une » très-grande pureté. J'avois quelque- » fois un sentiment interieur que Nôtre » Seigneur étoit proche de moi ; & cette » compagnie que je portois par tout, » étoit si suave, que je n'ai point de ter- » mes pour l'exprimer. Dans cet état, » tout ce qui se passe en l'ame est plus » spirituel & fort abstrait. Dieu lui fait » experimenter qu'il lui veut retirer le » soutien de ce qui est corporel ; pour la » mettre dans une disposition où elle soit » plus détachée, ayant été jusques-là » soûtenuë par les sens. Effectivement

la douceur que lui procuroit la divine " presence de Nôtre Seigneur lui faisoit " dire : *Vôtre nom est un parfum répandu.* " *Les jeunes filles vous ont tendrement ai-* " *mé : elles ont sauté, & tressailli de joye, en* " *songeant à la douceur de vos mammelles.* " (Cant. 1. 2.) Ces jeunes filles sont les " puissances inferieures de l'ame, & tout " ce qui est de la partie sensitive. Ces " premieres approches du divin époux y " répandent une jubilation plus douce " que toute suavité ; ce qui fait couler " sans mesure des larmes plus précieuses " que tous les trésors imaginables. "

J'ai dit que l'ame se sentant plus épu- " rée, ne sçait où on la veut mener. Elle " a *une tendance* à quelque chose, qu'elle " ne connoît pas. Cependant elle s'a- " bandonne, & ne veut que suivre le " chemin que lui fera voir celui à qui el- " le tient avec tant d'ardeur. On lui ou- " vre l'esprit de nouveau pour la faire " entrer dans un état de lumiere. Elle " conçoit mieux qu'elle n'a encore fait, " que Dieu est comme une grande mer " qui ne peut souffrir rien d'impur. Cet- " te lumiere produit de grandes choses " en l'ame, & je vis pour lors une dispro- "

» portion infinie entre la pureté de l'eſ-
» prit humain, & celle qui eſt requiſe
» pour entrer dans l'union, & la com-
» munication avec la divine majeſté. O
» mon Dieu! qu'il y a d'impuretez à pur-
» ger, pour arriver au terme, auquel
» l'ame aiguillonnée par l'amour de ſon
» ſouverain & unique bien, a *une ten-*
» *dance* ſi ardente & ſi continuelle! de
» quelle importance eſt la pureté de
» cœur en toutes les operations tant in-
» terieures qu'exterieures! l'Eſprit de
» Dieu eſt un cenſeur inexorable. Et
» après tout, ceci n'eſt que le premier
» pas, & l'ame peut en décheoir en un
» moment. Je fremis quand j'y penſe.
» La correſpondance eſt ici abſolument
» neceſſaire, auſſi bien que l'abandon de
» tout ſoi-même, à la divine providence
» & à la conduite d'un directeur dont il
» faut ſuivre les ordres à l'aveugle, pour-
» vû que ce ſoit un homme de bien, ce
» qui eſt fort aiſé à reconnoître. Car le
» Seigneur ne permet pas qu'une ame
» qui s'eſt ainſi abandonnée, s'y trom-
» pe. Mon Dieu, que je voudrois pu-
» blier bien haut l'importance de ce
» point! il conduit l'ame à la vraye ſim-

plicité qui fait les Saints. "

Après que la servante de Dieu eut reconnu la necessité de cet abandon, & combien la soustraction des secours, & des consolations sensibles étoit profitable à l'ame, elle se porta avec un courage qui ne se peut dire, à entrer dans cet état de dévouëment, & courut à pas de geant dans cette carriere.

Cet état d'oraison, continue-t-elle, " qui a soustrait à l'ame le soutien qu'el- " le avoit de l'humanité sacrée de Nôtre " Seigneur, quoiqu'étonnante à l'abord; " lui fait experimenter qu'elle a gagné, " & que cette soustraction n'a été que " pour l'avancer par la pratique solide " des vertus provenantes de l'Esprit de " Jesus-Christ, sur tout de l'humilité, " de la patience, & de la charité. A me- " sure que mon ame s'approchoit de " Dieu, la haine de moi-même, & l'hu- " milité croissoient, & me faisoient faire " des actions de plus en plus humiliantes. " Mon ame cependant ne laissoit pas de " se porter vers Dieu par une pente pu- " rement spirituelle. Je le voulois posse- " der d'une façon qui m'étoit inconnuë, " & à laquelle lui-même me disposoit. "

» Je le rencontrois dans toutes creatures,
» & dans les fins pour lesquelles il les a
» faites : mais c'étoit par une contem-
» plation si épurée de la matiere, que
» rien n'étoit capable de me distraire.
» Quelquefois m'adressant à la majesté
» divine avec ce passage dans l'esprit ; *O*
» *Dieu ! vous avez fait toutes choses, &*
» *par vôtre volonté elles ont été créées ;*
(Apoc. 4. 4.) mon ame connoissoit plus
» que ces paroles semblent exprimer ;
» & fondoit en louanges & en actions
» de graces : & quoiqu'elle s'estimât ce
» qu'elle étoit, basse & vile creature ;
» néanmoins *sa tendance* étoit de le posse-
» der par un titre qui lui étoit encore in-
» connu, & qu'elle pressentoit : mais on
» lui découvroit qu'il y a des dispositions
» necessaires pour cela, qui lui man-
» quoient. C'est pourquoi elle eût vou-
» lu passer par les flâmes, pour arriver
» où elle prétendoit. Il n'y avoit point
» de travaux qu'elle n'embrassât ni le
» jour ni la nuit, pour tâcher d'acque-
» rir cette dignité ; quoiqu'elle vît bien
» qu'elle ne la devoit attendre que de la
» pure bonté de son Dieu.

» L'ame dans cet état, fait tout son

possible pour gagner le cœur de celui " dont elle attend tout ; & lui de son cô- " té, il la remplit d'un nouvel esprit de " penitence, qui fait qu'elle traite son " corps comme un esclave. Elle le char- " ge de haires, de cilices & de chaînes, le " fait coucher sur le bois, couvert seule- " ment d'un cilice ; le fait passer une par- " tie de la nuit à se mettre en sang par " des disciplines ; manger de l'absynthe, " pour ne plus trouver aucun goût dans " les alimens, & ne prendre de sommeil " que ce qu'on ne peut lui refuser. Ce " même esprit de penitence lui fait pen- " ser les playes les plus infectes ; l'obli- " ge à s'en approcher & à chercher mê- " me des charognes, pour mortifier l'o- " dorat. Enfin il ne lui donne aucun re- " pos, & il invente continuellement de " nouveaux moyens de souffrances. S'il " se presente quelque petit divertisse- " ment, l'esprit lui dit qu'il faut quitter " tout pour aller faire quelque peniten- " ce, où il la force à se retirer, pour " s'entretenir avec Dieu dans la solitude. " Le corps se laisse conduire comme un " mort, & souffre tout, parce que la vi- " gueur de l'esprit de grace l'a surmon- " té, & reduit. "

Un jour cet esprit, purifiant par une maniere d'inspiration, qui lui ôtoit presque toute liberté de resister ; l'obligea d'aller trouver son directeur, pour lui dire tous les pechez & toutes les imperfections de sa vie, de les lui laisser par écrit ; & de le prier de les exposer à la porte de l'Eglise, avec son nom ; afin que tout le monde connût combien elle avoit été infidéle à son Dieu. Elle ressentit dans cette occasion une contrition si vehemente, & répandit tant de larmes ; que son directeur vit bien que c'étoit l'Esprit divin qui la faisoit agir, & que son ame étoit blessée d'une playe que l'amour lui avoit faite. Cependant il parut trouver fort mauvais son procedé, & la renvoya d'un air tout à fait capable de la deconcerter. Elle ne se découragea pourtant point. Sa constance & son humilité charmerent ce Religieux. Il prit son papier ; mais au lieu de l'attacher à la porte de l'Eglise, comme elle l'en avoit instamment prié, il le brûla.

L'obéïssance que la servante de Dieu rendit à l'esprit qui l'avoit inspirée, lui attira de nouvelles graces. Une des

principales, fut la manifestation de cet état inconnu, où elle dit qu'elle aspiroit avec tant d'ardeur. Un jour qu'elle s'entretenoit familierement avec Nôtre Seigneur, & que son cœur étoit dans un mouvement extraordinaire *de tendance* à ce bonheur, qu'elle ne pouvoit comprendre : J. C. lui dit distinctement ces paroles, *Sponsabo te mihi in fide ; sponsabo te mihi in perpetuum* : (Osée 2. 19.) mais il lui fit voir en même tems qu'elle n'avoit pas encore tous les ornemens necessaires pour ce mariage mystique, dont ils lui donnoit des assurances, & que lui seul pouvoit la disposer à un état si sublime. Elle ne tarda pas en effet à sentir que Dieu operoit en elle de plus grandes choses qu'à l'ordinaire.

Je changeai, dit-elle, tout-à-coup, " de disposition : car au lieu que je sen- " tois l'esprit de Dieu s'insinuer en mon " ame avec une extrême douceur, aussi- " tôt que je me mettois en oraison : il me " falloit chercher un lieu caché, & " m'asseoir, ou m'apuyer ; sans cela, je " fusse tombée devant tout le monde. J'é- " tois puissamment tirée ; & en un mo- " ment, sans avoir le loisir ni le pouvoir "

„ de faire aucun acte interieur ; il me
„ sembloit que j'étois toute abîmée en
„ Dieu, qui ne me laissoit aucun pou-
„ voir d'agir. C'est une souffrance d'a-
„ mour, & il faut pâtir tant qu'il lui
„ plaît. Il semble à l'ame qu'elle est pâ-
„ mée sur ce qu'elle aime. J'étois ainsi
„ une heure ou deux. Cela se terminoit
„ avec une très-grande douceur d'es-
„ prit ; & j'étois toute étonnée que je
„ me retrouvois dans mon entretien or-
„ dinaire, me familiarisant avec Nôtre
„ Seigneur, mais plus fortement & plus
„ puissamment que par le passé. Pour le
„ corps, cela me l'affoiblissoit plus que
„ toutes les austeritez que je faisois ;
„ mais je trouvois du soulagement dans
„ les actions exterieures. Je courois à la
„ pratique des vertus ; & tout me ser-
„ voit à m'unir davantage au sacré Ver-
„ be incarné, qui me pressoit sans cesse,
„ & il m'étoit impossible de m'entretenir
„ d'autre chose. Personne ne s'apperce-
„ voit de ce qui se passoit en moi, par-
„ ce que dans l'action même je m'entre-
„ tenois aussi librement avec Nôtre Sei-
„ gneur, qu'à l'oraison. Je chantois en-
„ suite les louanges de mon Jesus ; puis

je prenois une plume, & j'écrivois mes " passions amoureuſes, pour évaporer la " ferveur de l'eſprit; car autrement la " nature n'eût pû y reſiſter. Cet état " étoit une grande miſericorde de Dieu " ſur moi, mais il ne laiſſoit pas d'être " auſſi-bien crucifiant : & j'avois beſoin " d'une grande foi, dautant que, quand " je ſentois quelque ſouſtraction de gra- " ce, & que je n'avois plus ce ſoutien ſi " fort : j'étois comme un oyſeau en l'air, " qui n'a rien à quoi ſe prendre; & je " demeurois dans la pure ſouffrance, en " attendant qu'il plût à cette divine bon- " té de m'en retirer. "

Cependant ſon confeſſeur ne jugea pas à propos de la laiſſer plus long-tems dans l'état d'humiliation où on la retenoit; & après quatre ans, il fit ouvrir les yeux à ſon frere & à ſa ſœur ſur l'irregularité de leur conduite à l'égard d'une perſonne qui les touchoit de ſi près; qui n'avoit par aucun endroit merité un traitement ſi rude, & dont ils pouvoient tirer des ſervices plus eſſentiels que ceux qu'elle leur rendoit. Ils la prierent donc de prendre la direction de toutes leurs affaires; & quelque repugnance qu'elle

eût à y consentir, il fallut ceder à l'autorité de celui qui lui tenoit la place de Jesus-Christ. Son beaufrere étoit commissionnaire general pour le transport des marchandises dans toutes les parties du Royaume, & avoit outre cela, un Office considerable dans l'Artillerie. A la faveur de ces deux emplois, il entreprenoit quantité d'autres affaires, qui l'obligeoient d'avoir chez lui un nombre prodigieux de domestiques de toutes les sortes; car pour ne dépendre de personne, il avoit dans sa maison tout ce qui lui étoit necessaire en hommes, chevaux, harnois, coches, chariots. La charitable veuve se chargea generalement de tout cela, & ne relâcha rien des premiers soins, que l'humiliation, qui y étoit attachée, lui rendoit plus chers. Au milieu de tant d'embarras, elle assure qu'elle ne perdit rien de son application à Dieu, & que son esprit fut toujours abîmé dans la majesté divine. A la voir, on eût dit qu'elle étoit toute entiere à ce qu'elle faisoit & à ce qu'on lui disoit. Néanmoins lorsqu'il ne s'agissoit pas de ce qui étoit de son devoir, elle ne voyoit & n'entendoit rien. Quelque fois elle

passoit des jours entiers ou dans des écuries, ou dans un magasin ; & d'autres fois il étoit minuit, qu'elle étoit encore sur le port à faire charger & décharger des marchandises. Tout cela, dit-elle, ne me détournoit pas de Dieu, mais " plûtôt je m'y sentois fortifiée ; parce " que tout étoit pour la charité, & non " pour mon profit particulier. Quand " j'étois surchargée d'affaires, je m'a- " dressois à Jesus mon refuge ordinaire, " & ma confiance en lui me rendoit tout " facile. Je le caressois & demeurois " aussi tranquille que si j'eusse été dans " un desert. Ce puissant secours me fai- " soit embrasser courageusement & " gayement tout ce que je connoissois " lui être agreable. Quelquefois je me " retirois pour l'entretenir dans la soli- " tude ; aussitôt on me rappelloit, & j'al- " lois joyeusement, en disant : Allons, " mon doux amour ! vous le voulez. Je " suis contente puisque je vous possede. " Je sentois une legereté nompareille, " faisant tout pour le bien-aimé. J'étois " de très-bonne humeur avec tout le " monde ; ce qui faisoit croire que je " faisois tout par inclination ; mais c'é- "

» toit mon union avec Dieu, qui me
» donnoit cette gayeté.

Dans un autre endroit, parlant de
» ces mêmes disposítions, elle dit : j'é-
» tois étonnée de ce que Nôtre Seigneur
» me faisoit tant de graces, & me préve-
» noit si amoureusement, me donnant
» la hardiesse d'aspirer à la qualité d'é-
» pouse ; mais il me manquoit encore
» quelque chose, & sur cela mon ame
» languissoit, quoiqu'elle fût unie de
» volonté à celui qui la faisoit ainsi lan-
» guir & souffrir. Je faisois mon possible
» pour gagner son cœur ; & un jour que
» j'étois dans ces sentimens, il me mit en
» l'esprit le premier verset du Pseaume,
» *Nisi Dominus ædificaverit domum.* (Ps.
» 126.) Une grande lumiere se répan-
» dit en même tems dans mon ame, &
» me donna l'intelligence de ces paroles.
» Je vis clairement l'impuissance de la
» créature pour s'élever d'elle-même à
» Dieu ; si lui-même ne mettoit la main
» à l'œuvre, & je me sentis établie dans
» une grande abnegation de moi-même,
» & dans une humilité genereuse, qui
» n'attendant rien de soi, esperoit tout
» de Dieu.

Il

Il ne se peut dire combien les ardens « desirs qui sont produits par cet amour, « causent à l'ame de peines & de souf- « frances. Elle ne voudroit pourtant pas « en sortir, si ce n'est pour posseder ce- « lui qu'elle aime, & à qui elle deman- « de un baiser de sa bouche. Il lui sem- « ble qu'elle à sans cesse les bras étendus « pour l'embrasser; & comme si elle le « possedoit déja, elle dit: *Mon bien-ai-* « *mé est à moi, & moi je suis toute à lui.* « *Il est comme un autre moi-même; c'est* « *mon tout, c'est ma vie.* Tous ses mouve- « mens, toutes ses attentions; tout ce « qui est en elle, tend vers son bien-ai- « mé; mais c'est dans les actions les plus « humbles qu'elle l'embrasse plus étroi- « tement. Qui pourroit dire à quoi l'a- « mour reduit la creature pour la faire « courir après lui? il la captive sous ses « amoureuses loix; & elle n'estime rien « sa vie, pourvû qu'elle le possede. Il « n'y a rien qu'elle ne fasse pour en ve- « nir là. «

C'étoit dans les chemins, & par tout où la conduisoient ses affaires, que ces choses se passoient, sans que rien fût capable de l'en détourner. Nuit & jour

elle soupiroit après ce qui lui avoit été promis. Elle ne donnoit presque plus d'autre nom à Nôtre Seigneur, que celui d'amour ; parce qu'étant une fois en oraison, penetrée des plus vifs sentimens d'humilité & de respect ; ce divin Sauveur lui dit : *Tu m'appelles ton grand Dieu, ton maître, ton Seigneur ; & tu dis bien, car je suis tout cela : mais aussi je suis charité. L'amour est mon nom, & c'est celui que je veux que tu me donnes. Il n'y en a point qui me plaise davantage, ni qui exprime mieux ce que je suis à l'égard des hommes.* Son ame à ces paroles, fut remplie d'une douceur inexprimable. Cet aimable nom lui demeura si fortement imprimé dans l'esprit & dans le cœur, que quand elle parloit à Jesus-Christ ou de Jesus-Christ, elle ne l'appelloit plus que son Amour, son très-pur & très-chaste Amour.

Cependant, dès le moment qu'elle s'étoit vûë veuve, les premiers sentimens qu'elle avoit eu dès son enfance pour l'état religieux, s'étoient fortement reveillez : mais elle devoit l'éducation à son fils. Ainsi, quoiqu'elle fût dès-lors convaincuë que Dieu la vouloit en Re-

ligion ; elle crut que le tems n'en étoit pas encore venu, & qu'elle devoit rester dans le monde, jusqu'à ce que son fils pût se passer de ses soins. Je portois, dit-elle, ce joug necessaire par acquiescement aux ordres de Dieu, qui cependant tenoit mon cœur dans un cloître, & mon corps dans le siécle. Mais comme il sembloit ne se plaire qu'à me faire sans cesse de nouvelles misericordes, dans les ardens desirs que j'avois de posseder l'esprit de Jesus-Christ : il me faisoit experimenter les grands & infinis trésors qui sont cachez dans les conseils du saint Evangile, à l'observation desquels il appelle les ames choisies. Il me faisoit voir sur tout ceux que renferment la pauvreté, la chasteté & l'obéïssance ; que je voyois être des vertus éminentes que Nôtre Seigneur avoit choisies & pratiquées dans tout le cours de sa vie mortelle ; afin de nous servir d'exemple. Dans la pauvreté d'esprit, mon ame concevoit des choses si hautes & si divines, que tous les Royaumes du monde, & tout ce qui peut tomber sous les sens & dans la conception de

» l'esprit humain, ne lui paroissoit que
» bouë & néant. Elle en étoit si ravie &
» si charmée, que si ç'eût été une cho-
» se qui eût pû s'acheter en donnant sa
» vie, & qu'elle eût eu un million de
» vies, elle les eût données pour posse-
» der un si grand trésor: mais elle voyoit
» que son prix n'étoit pas de la terre.
» Ah! mon Dieu, il faut que toute paro-
» le, & toute conception cesse; car il
» n'est point de langue qui puisse dire,
» ni d'esprit qui puisse penser, ce qui
» étoit communiqué à mon ame de cet-
» glorieuse & magnifique pauvreté d'es-
» prit, & des deux autres vertus qui en
» sont inseparables.

» Or, bien que ces hautes vertus s'en-
» tendent des vœux effectifs de la Reli-
» gion, regardant néanmoins la chose
» en elle-même, ces vertus ne sont que
» des premieres demarches dans la voye
» de la sainteté, en comparaison de l'es-
» prit de ces mêmes vertus, qui n'est
» autre que l'esprit de Jesus-Christ; car
» comme ce divin Sauveur est le chef de
» l'Eglise, & que tous les fidéles sont sous
» son Domaine: il y a dans ce Domai-
» ne certaines ames choisies, qui sont

les ames religieuſes ; & parmi celles-là, il y en a encore de plus ſinguliere-« ment choiſies, qui ſont la plus noble « partie de ſon Royaume, & dans leſ-« quelles ce divin Chef influë avec abon-« dance ſa vie & ſon eſprit, plus ou « moins, ſelon ſon choix & ſon divin plai-« ſir. C'eſt à ces ames qu'il communi-« que cet eſprit vivifiant, qui les mene à « cette veritable pauvreté ſubſtantielle « & ſpirituelle, qui ne peut être l'ouvra-« ge que de ſa main toute puiſſante. «

Après que cette ame ſi élevée, a ainſi expliqué la doctrine toute celeſte, qu'elle puiſoit à la ſource, dans ſes communications intimes avec la ſageſſe incréée : elle revient à ce qui la regarde perſonnellement. Lorſque toutes ces « lumieres operoient dans mon eſprit, « je ne voyois pas qu'il me fût poſſible de « parvenir à la poſſeſſion des richeſſes « immenſes que je voyois enfermées dans « ces ſublimes vertus, auſquelles toute-« fois mon ame tendoit, comme à ce qui « formoit la couche royale de l'époux. « Elle vouloit néanmoins gagner ſon « cœur, & ſes amours. C'eſt pourquoi « ayant déja fait le vœu de chaſteté, je «

» me ſentis puiſſament inſpirée de faire
» encore celui d'obéïſſance & de pau-
» vreté, en la façon que mon état le
» pouvoit ſouffrir. Mon directeur, après
» bien des examens, y conſentit : mais
» tout le reſte dépendoit de Dieu ; car ſa
» créature eſt trop foible pour avancer
» un pas d'elle-même. Ce qui dépend
» d'elle c'eſt ſon conſentement, l'obéïſ-
» ſance & l'abandon de ſoi-même : car
» encore que Dieu ſoit le maître abſolu ;
» néanmoins ayant créé l'ame noble, il
» la traite noblement, & lui laiſſe ſon li-
» bre arbitre. Mais cette ame, après
» qu'il l'a vaincuë, lui donne tout. Elle
» ne veut rien qu'être entierement dé-
» pouillée. Mon vœu d'obéïſſance étoit
» pour mes directeurs, pour mon frere,
» & pour ma ſœur. Je leur étois ſoumi-
» ſe comme un enfant l'eſt à ſon pere.
» Il y avoit à ſouffrir ce que Dieu ſçait ;
» mais j'étois encore traitée trop douce-
» ment. Pour la pauvreté, je n'avois rien
» à mon uſage, que ce que ma ſœur me
» donnoit ; & elle me donnoit plus que
» je ne voulois. Toutes les affaires de
» mon fils étoient dans la pure provident-
» ce de Dieu, qui me portoit à en agir

ainſi : & comme je trouvois des biens « immenſes dans la pauvreté d'eſprit, je « ne pouvois procurer à cet enfant que « ce tréſor ineſtimable : de ſorte que je « ne faiſois rien ni pour lui ni pour moi. «

Un jour étant en oraiſon, où je ca- « reſſois le divin Jeſus, il me dit au cœur « ces paroles, *pax huic domui.* Ce fut un « nouveau charme pour me conſumer « d'amour ; car cela fut plus penetrant « que la foudre. Cette parole eut un tel « effet, que jamais depuis je n'ai perdu « la paix interieure un ſeul moment ; « quelque croix que j'aye eu à porter, « rien ne peut empêcher mon cœur de ſe « conformer à Dieu ; & quoique j'aye « quelquefois des peines extrêmes, je les « vois toujours dans ſa paix par une heu- « reuſe conformité, ne voulant que ce « que veut l'Amour. Il n'y a rien d'heu- « reux en cette vie, comme la poſſeſſion « de cette paix. C'eſt une nourriture du « Paradis & une vie de Dieu, ou du « moins, c'eſt un gage de celle dont nous « jouirons dans l'éternité. «

Cette paix charmante que goûtoit la vertueuſe veuve, ne diminuoit en rien l'adeur avec laquelle nous l'avons vûë

soûpirer après l'heureux état qui lui avoit été montré. Ce mélange admirable de dispositions, qui paroissoient contraires, produisoit un amour qui souffroit une langueur continuelle. En cet » état, dit-elle, l'ame est en Dieu, & » lui parle; son esprit lui donnant une » amoureuse activité, qui lui fait parler » un langage divin. L'ame n'est pas dans » la possession des biens qu'elle attend; » & l'époux semble se plaire à la faire » ainsi mourir de langueur. Le plus grand » soulagement qu'elle trouve, est dans » la communion journaliere, où elle est » assurée quelle possede sa vie. Non seu- » lement la foi vive lui en donne la cer- » titude; mais ce Dieu de bonté, lui- » même, lui fait experimenter par une » liaison d'amour, que c'est lui qu'elle » reçoit. Quand tout le monde ensem- » ble lui diroit le contraire; elle mour- » roit pour la confession de cette verité. » Mon corps brisé par les penitences, & » épuisé par les fatigues que je prenois » pour le service du prochain, retablis- » soit ses forces en mangeant ce pain » divin. Mais quoiqu'avec une certitu- » de de foi & de jouïssance, j'eusse posse-

dé mon bien-aimé dans la sainte com- «
munion ; néanmoins, mon ame reve- «
noit à *sa tendance* ordinaire, ce qui me «
donnoit de très-grands desirs de mou- «
rir. *Enseignez-moi, mon bien-aimé*, «
lui disois-je en gemissant, *où vous prenez* «
votre repos pendant la chaleur du midi. «
(Cant. 6.) Emmenez-moi dans vos jar- «
dins, & dans la solitude, où rien ne «
m'empêche de jouïr de vos sacrez em- «
brassemens. Quoiqu'il fût en moi, il «
sembloit s'enfuir de moi & se retirer «
dans sa lumiere, inaccessible aux Sera- «
phins mêmes. «

Il falloit que les effets de la divine Eucharistie fussent bien sensibles en elle, pour lui conserver toute sa vigueur au milieu des austeritez dont elle affligeoit son corps ; car elles étoient excessives. Quand au milieu de l'hyver elle s'étoit laissé transir de froid, elle se dechiroit impitoyablement par des disciplines armées de pointes. Ensuite elle se revêtoit d'une haire dont les nœuds entroient dans les playes qu'elle venoit de se faire ; & en cet état, elle alloit se jetter sur une planche, pour prendre un peu de repos. L'été elle se servoit

de disciplines d'orties; mais d'une maniere si terrible, & se mettoit le corps tellement en feu, qu'il lui sembloit être dans une chaudière bouillante. Cela duroit trois jours; après quoi elle recommençoit. Nous avons vû qu'elle mêloit de l'absynthe dans tout ce qu'elle mangeoit. Hors des repas, elle en tenoit dans sa bouche, pour en goûter l'amertume à longs traits: mais comme on s'apperçût que cette mortification lui ruinoit l'estomach, on la lui défendit. A force de coucher sur le bois, elle se rendit insensible le côté sur lequel elle se mettoit; mais il lui en coûta beaucoup, avant que d'en venir là. Elle avouë que de toutes les austeritez, celle-là fut la plus sensible; parce que la dureté du bois & la pesanteur du corps, lui faisoient entrer dans la chair les crins du cilice dont elle étoit revêtuë; ensorte qu'elle ne pouvoit presque dormir. Elle prenoit plaisir à se refuser tout ce qui étoit de son goût, & il ne lui étoit presque plus possible de se contenter en quoi que ce fut. Quelque fois elle s'en alloit passer la nuit dans une caverne, & elle s'y partageoit, comme ailleurs, entre la

priere, la penitence & le repos ; si l'on peut appeller repos un sommeil pris de la maniere que nous venons de voir, il est assez surprenant que son confesseur lui ait permis tout cela : mais elle assure que l'inspiration étoit si forte & si visible, qu'il n'étoit pas possible de s'y opposer. Ceux qui ont de l'experience dans la conduite des ames, trouveront cette raison bonne : les autres doivent au moins suspendre leur jugement. D'ailleurs, jamais Madame Martin ne fut incommodée de ses penitences ; au contraire, elle y recevoit une nouvelle vigueur : mais ce qu'elle ajoûte est encore, ce me semble, plus capable de la justifier, & celui qui avoit la conduite de son ame. Voici comme elle parle.

Je n'avois point d'heures pour mes « penitences, & il me falloit suivre l'inspiration sur le champ ; car quoi qu'elle se fît sentir dans une grande paix ; « elle avoit tant de force & de persuation, qu'il falloit aller où elle me portoit. Je ne manquois jamais d'y recevoir de nouvelles graces, & une augmentation de ma paix interieure. D'ailleurs, mes austeritez n'ont jamais rien «

» dérangé de mes devoirs, ni apporté
» aucun trouble à ceux avec qui j'étois.
» Tandis qu'ils s'entretenoient ſur diffe-
» rentes choſes, je me retirois douce-
» ment, & je donnois à Dieu le temps
» qu'il vouloit; puis je retournois. Avoir
» toujours un Dieu preſent & ne pas lui
» obéïr, cela eſt impoſſible. Voir qu'il
» eſt l'amour même, cela eſt encore plus
» preſſant. L'ame ne demande qu'à lui
» complaire, & à faire amoureuſement
» ce qu'il veut qu'elle faſſe. Au moin-
» dre mouvement qu'elle reſſent, elle dit:
» Allons, mon amour, allons à la croix.
» Alors il ſemble qu'elle vole. D'ailleurs
» plus elle ſouffre, plus elle eſt unie à
» ſon Dieu; & elle eſt entre ſes mains,
» comme le fer entre les mains du for-
» geron.

Madame Martin vêcut ainſi juſqu'à l'âge de vingt-trois ans. Dieu qui n'avoit point encore permis au démon de troubler la paix de ſon ame, voulut alors qu'elle fût miſe à l'épreuve des tentations. Tout d'un coup elle perdit abſolument le goût des choſes de Dieu: & au lieu de cette allegreſſe, avec laquelle elle ſe portoit à tous ſes exerci-

ces, elle y ressentoit des repugnances extrêmes. La douceur & la patience à l'égard du prochain, ne lui avoient jusques-là presque rien coûté : elle se trouva d'une sensibilité & d'une aigreur d'esprit, qui lui eussent fait bien faire des fautes, si elle ne se fût extremement observée. Dépendre en tout d'un directeur, lui parut un joug intolerable ; & elle eut sur cela des assauts si violens à soutenir, qu'elle en étoit quelquefois hors d'elle-même. Les scrupules se joignirent aux tentations, & elle en eut sur tout de très-importuns sur la conduite qu'elle tenoit touchant les affaires domestiques & les interêts de son fils. Elle se representoit à elle-même comme une mere dénaturée ; & son abandon à la divine providence étoit dans son imagination frapée comme une veritable présomption. La situation où elle se trouvoit dans la maison de sa sœur, quoiqu'il n'y eût rien d'humiliant qui ne fût volontaire ; lui devint un esclavage indigne d'une personne d'honneur. Enfin, elle se vit attaquée de tous côtez, sans que personne pût ni la soulager ni la consoler. Elle proposoit bien

ſes doutes ; mais les deciſions de ſon directeur ne la raſſuroient point. Elle ne recevoit pas plus de ſoutien du côté de l'interieur ; toutes les puiſſances de ſon ame étoient comme dans une entiere ſtupidité : & quoique ſa raiſon ne fût pas ſi troublée, qu'elle ne vît bien qu'il n'y avoit rien à craindre ; elle n'en étoit pas moins tourmentée. La crainte d'être trompée la ſaiſiſſoit ſouvent. Elle ſentoit toutes les puiſſances de l'ame comme liées ; enſorte qu'elles ne pouvoient agir. Dans la peinture qu'elle nous a laiſſée de cet état, elle dit que d'elle-même, elle n'auroit pû ſupporter la tentation, ſi cette parole du Prophete ne ſe fût verifiée en elle : *Je ſuis avec lui dans la tribulation.* (Pſ. 90. 15.) Elle ajoute que cette experience n'eſt pas ſenſible, mais que le Seigneur influë dans l'ame une vertu ſecrete & *fonciere*, qui aide à porter le fardeau ; ce qui rend invincibles ceux qui ont de la fidelité. La ſienne fut heroïque dans tout le cours de cette épreuve ; elle ne manqua à rien de ce qu'elle devoit à Dieu, & ne tomba pas dans la moindre impatience. Lorſqu'elle y penſoit le moins,

elle se sentoit tout à coup soulagée, & au même moment elle reconnut que l'état affligeant par où elle venoit de passer, étoit une disposition necessaire à de nouvelles faveurs. Alors, dit-elle, « mon ame transportée par une puissance qui la mettoit dans un état passif, « parloit à Dieu dans une très-grande « privauté, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'empêcher. Ce sont des plaintes amoureuses, ce sont des gemissemens indicibles; chaque retour semble devoir consumer l'ame. Un attrait « la porte à l'amour du bien-aimé du Pere Eternel, & lorsqu'elle croit en aller « jouïr & se perdre dans son sein, une « lumiere sortie de la grandeur de sa « Majesté, le lui dérobe; mais ce n'est « que pour aiguillonner davantage l'ame, qui dans ses retraites, ressent de « nouveau ses langueurs. Si j'eusse crié « bien-haut, cela m'eût soulagée. Ce « sont des affections ardentes, qui ne se « peuvent décrire. Je m'enfermois dans « un lieu à l'écart : je me prosternois « contre terre, pour étouffer mes sanglots, & tout ensemble, pour gagner « par un abbaissement interieur celui «

» pour qui ſoupiroit mon ame ; l'amour
» ni la privauté, ne diminuant en rien
» le reſpect. Je ne trouvois de ſoulage-
» ment que dans les actions de charité ;
» c'étoit ce qui me faiſoit vivre ; j'en
» cherchois les occaſions. Les macera-
» tions me ſervoient auſſi beaucoup,
» quoique je ne les fiſſe que pour châ-
» tier mon corps, & pour adorer les
» ſouffrances du ſuradorable Verbe in-
» carné, dont je voulois gagner le cœur
» en revanche de ce qu'il avoit ravi le
» mien.

» Il ne me laiſſoit en repos ni le jour
» ni la nuit. J'avois regret du ſommeil
» que je prenois, quoiqu'il fût fort
» court, & je m'éveillois fort ſouvent
» en oraiſon. Ce qui me faiſoit le plus
» ſouffrir dans le monde, c'eſt que je le
» voyois tout contraire à l'eſprit de Je-
» ſus-Chriſt. Mon eſprit, qui ne voyoit
» rien d'eſtimable, que les ſaintes & di-
» vines maximes du Fils de Dieu ; ne
» pouvoit comprendre comment elle el-
» les étoient ſi peu ſuivies de ceux qu'on
» appelle bons chrêtiens. Comme j'étois
, dans ce ſentiment, qui me faiſoit por-
» ter une eſpece de martyre, Nôtre Sei-
gneur,

gneur, dont les amabilitez ſont infinies, « me découvroit d'une maniere très-ſpi- « rituelle. Tout ce qu'il a fait pour les « hommes, & à quel point ſon amour « pour eux l'a reduit. Durant un Carê- « me, il me découvrit le ſacré myſtére « de ſon Incarnation d'une façon dont « je ne l'avois jamais conçu ; mais depuis « ce tems-là, j'ai lû quelque choſe qui « y avoit du rapport. «

Cette vûë & cette application conti- « nuelle me donnoit un nouvel amour « pour la Religion ; où hors de l'embar- « ras du monde ſe pratiquent les maxi- « mes du fils de Dieu, je gemiſſois & « trouvois de jour en jour plus peſans les « liens qui me tenoient dans le monde. « Cependant appliquée de corps aux « choſes exterieures, j'avois l'eſprit « lié au ſuradorable Verbe incarné. Si « l'horloge ſonnoit & qu'il me fallût « compter les heures ; j'étois obligée de « les compter par mes doigts ; parce que « cet intervalle mettant de l'interruption « à mon colloque amoureux, j'étois dans « un état violent. En écrivant les tems « de prendre de l'ancre étoient de pre- « cieux inſtans, dont je ne perdois rien. «

» Tout mon exterieur paroiſſoit joyeux,
» à cauſe de la paix qui inondoit mon
» cœur, & parce que mon ame étoit unie
» à un objet infiniment agreable.

Il eſt rare qu'on tombe dans l'illuſion, & qu'on prenne pour des illuſtrations divines & des touches d'un attrait violent les écarts d'une imagination échauffée, & les effets naturels d'un temperament tendre, quand on cherche Dieu, ſans ſe rechercher ſoi-même en rien. Que ſi avec cela on ne fait aucun fond ſur ſes propres lumieres; ſi on fait plus de cas des exercices de la charité, de l'humilité, & de la patience chrêtienne, que des faveurs du ciel; on peut dire qu'il n'y a rien à craindre dans ce que les voyes interieures ont de plus ſingulier: & autant qu'on doit témoigner de zéle pour reprimer ces faux ſpirituels, qui ne parlant que d'états ſurnaturels & d'operations celeſtes, ſont ſur ce qui les touche d'une delicateſſe inconnuë à ceux qui paroiſſent agir davantage ſelon l'eſprit du monde: autant eſt-on obligé de prendre contre les prétendus eſprits forts, les interêts de ce petit nombre de veritables myſtiques, qui ſont la gloire

de l'Egliſe, & l'une des plus précieuſes portions du troupeau de Jeſus-Chriſt. Or il n'y eut peut-être jamais perſonne de qui il fut plus aiſé de juger de quel eſprit elle étoit animée, que nôtre vertueuſe veuve. Expoſée tous les jours aux importunitez d'une multitude de domeſtiques & d'ouvriers, on la vit toujours conſerver une égalité d'ame, qui ne convient point à la foibleſſe d'un eſprit trompé de bonne foi, ni à la vanité de celui que la préſomption auroit entrainé dans l'illuſion. On l'a même vûe conſerver toute ſa tranquillité dans des conjonctures, où il s'agiſſoit de toute ſa reputation. Je ne croi pas au reſte qu'on trouve à redire que je rappelle de tems en tems ces ſortes de conſiderations. Comme tous ne ſont pas en état de reconnoître les veritables operations de Dieu en elles-mêmes : il faut donner des regles pour les connoître par les effets. Il eſt vrai qu'il s'en trouve quelquefois d'un caractére ſi ſingulier, & qui ſont ſi bien marquées, qu'elles emportent conviction, & deſarment toute la ſageſſe humaine ; & je croi pouvoir dire que tel eſt ce qui ſuit.

» La divine Majesté me poursuivant
» sans cesse par la communication de ses
» graces & de ses lumieres ; & voulant
» me faire quelque don extraordinaire,
» me donnoit une disposition de pureté
» toute particuliere, qui me portoit à
» l'aneantissement de moi-même. Un
» matin, c'étoit la seconde fête de la
» Pentecôte, comme j'entendois la sain-
» te Messe, ayant les yeux élevez vers le
» ciel, en un moment ils furent fermez ;
» & mon esprit élevé & absorbé dans la
» vûë de la très-sainte & très-auguste
» Trinité, toutes les puissances de mon
» ame étoient arrêtées, & souffroient
» l'impression qui leur étoit donnée de ce
» sacré mystére ; & cette impression étoit
» sans forme ni figure, mais plus claire
» que toute lumiere. D'abord elle me fit
» connoître que mon ame étoit dans la
» verité ; & cette verité me fit voir en un
» moment l'admirable commerce qu'ont
» ensemble les trois divines Personnes :
» l'amour du Pere, qui se contemplant
» soi-même engendre son Fils, lequel
» est de toute éternité. Mon ame étoit
» informée de cette verité d'une façon
» ineffable. Elle étoit veritablement

abîmée dans cette lumiere. Enſuite elle voyoit l'amour mutuel du Pere & du Fils qui produiſent le Saint Eſprit ; ce qui ſe fait par un reciproque plongement d'amour, ſans mélange & ſans confuſion. Je recevois l'impreſſion de cette production, entendant ce que c'eſt que ſpiration & production ; ſpiration active & ſpiration paſſive. Mais la pureté de cette ſpiration & de cette production eſt ſi ſublime & ſi haute, que je n'ai point de termes pour l'exprimer. Voyant les diſtinctions, je connoiſſois l'unité d'eſſence entre les trois divines Perſonnes ; & quoiqu'il me faille pluſieurs mots pour le dire : en un moment, ſans intervalle de tems, je connoiſſois l'unité, les diſtinctions, les operations dans elles-mêmes & hors d'elles-mêmes. Neanmoins en une certaine maniere ſpirituelle j'étois éclairée par degrez, ſelon les operations des trois divines Perſonnes hors d'elles-mêmes.

Dans le même attrait & dans la même impreſſion, la très-ſainte Trinité inſtruiſoit mon ame de ce qu'elle operoit elle-même par communication

» en la ſuprême Hierarchie des Anges,
» à ſçavoir des Cherubins, des Seraphins
» & des Thrônes, lui ſignifiant ſes ſain-
» tes volontez, ſans interpoſition d'au-
» cun eſprit créé : & je connoiſſois diſ-
» tinctement les operations & les rap-
» ports de chacune des divines perſon-
» nes dans chacun des chœurs de cette
» ſuprême Hierarchie. Que le Pere
» Eternel habite dans les Thrônes, par
» où m'étoient ſignifiées la pureté & la ſo-
» lidité de ſes penſées éternelles. Que le
» Verbe par la ſplendeur de ſes lumie-
» res ſe communique aux Cherubins ;
» que le Saint-Eſprit ſe répand dans les
» Seraphins, & les remplit de ſes ar-
» deurs. Qu'enfin toute la très-ſainte
» Trinité, en l'unité de ſa divine eſſen-
» ce ſe communique à cette ſuprême
» Hierarchie, qui manifeſte les volontez
» divines aux autres eſprits celeſtes, ſe-
» lon les ordres qu'elle en reçoit. Mon
» ame étoit toute perduë dans ces gran-
» deurs. Il ſembloit que la divine Ma-
» jeſté ſe plût à l'illuminer de plus en
» plus en des choſes qui paſſent infini-
» ment la foibleſſe de la creature. Il
» me fut encore montré que quoique la

Divinité ait mis de la ſubordination « dans les Anges, pour recevoir l'illu- « mination les uns des autres par degrez : « toutefois lors qu'il lui plaît, elle les « illumine par elle-même, ce qu'elle fait « auſſi en ce monde à quelques ames « choiſies. J'entendois & experimentois « auſſi de quelle maniere mon ame étoit « créée à l'image de Dieu ; que la me- « moire avoit raport au Pere Eternel, l'en- « tendement au Fils, & la volonté au S. « Eſprit ; & que par une eſpece de reſ- « ſemblance avec la ſainte Trinité, l'ame « eſt trine en ſes puiſſances, & une en « ſa ſubſtance.

Il ſeroit aſſez difficile de comprendre comment, ſans aucune operation particuliere de Dieu, une jeune femme ignorante a pû avoir des lumieres ſi pures, & trouver des expreſſions ſi juſtes & ſi élevées ſur ce qu'il y a de plus incomprehenſible dans nôtre ſainte Religion. On voit dans ſes autres écrits, pluſieurs particularitez de ce raviſſement, que je ne croi pas devoir omettre. Elle dit dans un endroit, que par intervalle elle revenoit à elle ; mais qu'auſſi-tôt l'Eſprit la raviſſoit de nouveau, & l'abſorboit

toute en lui. Que l'impreſſion qu'elle ſouffrit alors de la ſainte Trinité, étoit ſans forme ni figure ſenſible : que le terme de lumiere, ni celui même d'impreſſion, ne lui paroiſſent pas propres, parce qu'ils tombent ſous les ſens, & qu'elle n'en trouve point pour exprimer ce qui ſe paſſa en elle. Que ſon ame ſe trouvoit dans la verité, & entendoit en un moment l'ineffable commerce des perſonnes divines entre-elles. Lorſque » je dis, ajoute-t-elle, que Dieu me le » fit voir, je ne veux point dire que ce » fut un acte ; parce que cet acte eſt encore dans la diction, & paroît materiel, mais c'eſt une choſe divine. En » un mot, l'ame étoit abîmée dans ce » grand ocean, où elle voyoit & entendoit des choſes inexplicables. Quoique » pour en parler il faille du tems, l'ame neanmoins voyoit en un inſtant le » myſtére de la generation éternelle du » Fils, engendré par le Pere, & de la » production du Saint-Eſprit, qui procede du Pere & du Fils ; le tout ſans mélange ni confuſion. L'ame quoi qu'abîmée dans ce tout, ne pouvoit produire aucun acte ; parce que cette

immenſe lumiere qui l'abſorboit, la « rendoit impuiſſante à lui parler ; & « quoiqu'ainſi anéantie dans cet abîme « de lumieres comme le neant dans le « tout ; cette ſuradorable Majeſté l'intro- « duiſoit par ſon immenſe & paternelle « bonté, lui communiquoit de grands « ſecrets de ce divin commerce du Pere « au Fils, & du Pere & du Fils au Saint- « Eſprit par leur embraſſement recipro- « que & leur amour mutuel. Cette gran- « de operation me fit changer d'état : je « fus un long eſpace de tems que je ne « pouvois ſortir de l'application aux trois « Perſonnes divines ; ce qui me cauſa « une très-grande apprehenſion d'être « trompée, & que ce ne fût quelque pié- « ge du diable pour m'amuſer & retar- « der en la vie ſpirituelle & dans la pra- « tique des vertus. «

Je demeurai ainſi toute craintive, « juſqu'à ce qu'étant une fois en oraiſon, « plus peinée qu'à l'ordinaire, une voix « interieure me dit : Demeure-là comme « la colombe dans ſon nid. En ce mo- « ment, je fus aſſurée & en paix. Je de- « meurai en ce myſtére comme dans une « couche divine, où je prenois mon re- «

» pos & mon repas : car les paroles de
» Dieu ſont des œuvres & une manne
» celeſte. O Ciel ! qu'eſt-ce que demeu-
» rer en Dieu ? cela ne ſe peut dire.
» Et il eſt à remarquer qu'il n'en eſt
» pas des lumieres qui viennent de Dieu
» par une forte impreſſion, comme de
» celles qui ſe puiſent dans les livres, &
» qui viennent de l'inſtruction des hom-
» mes. Celles-cy s'oublient facilement ;
» mais celles-là ſont une telle impreſſion
» en l'ame, qu'on s'en ſouvient toûjours,
» & qu'on y demeure fortement établi.
» Lorſqu'on lit, ou qu'on entend parler
» des myſtéres de la foi après ces viſions
» celeſtes ; on voit que l'on a connu tout
» cela, & que l'on voudroit mourir pour
» ces veritez ; ce qui eſt d'une très-gran-
» de conſolation à l'ame, qui ayant eu
» crainte d'être trompée, & connoiſſant
» enſuite que ce qui s'eſt paſſé en elle
» eſt conforme à la foi de l'Egliſe, dont
» elle tient à ſouverain bonheur d'être
» fille ; elle reſte dans une parfaite &
» ſolide paix. Après ce recit, la ſervan-
te de Dieu établit pluſieurs principes touchant les illuſtrations divines, qui font bien voir qu'elle avoit été à l'école d'un grand maître.

Dans un autre memoire, où elle donne le nom de *tendance* à la disposition dans laquelle elle étoit pour lors ; elle en parle ainsi. La *tendance* est le premier « état de l'ame blessée du saint Amour, « & qui ayant encore le dard sacré dans « la playe, souffre pour s'unir à son vain- « queur ; parce qu'elle ne le peut attein- « dre, n'étant pas encore dans la pureté « requise à cette union. Il lui faut passer « par divers feux & par divers maux, « avant que d'y posseder son bien-aimé. « C'est pourquoi elle soupire jour & nuit « & par des élans continuels, elle ouvre « ses bras, ou, pour mieux dire, elle « étend ses aîles, qui sont dans un mou- « vement continuel. Ce que je couche « ici par écrit, continuë-t-elle, n'est « qu'un leger crayon de ce qui se passoit. « Enfin l'esprit qui agissoit en mon ame, « la rempliſſoit de lumieres, ausquelles « elle ne répondoit que par son amou- « reuse activité ; ce qui faisoit un entre- « tien continuel, comme entre deux « amis. La langue ne le sçauroit dire : « car cette comparaison, quoique forte, « est encore trop terrestre pour l'expri- « mer. La langueur étoit causée par de «

» nouveaux écoulemens & par des tou-
» ches divines. Je croi que c'eſt ce que
» le Saint-Eſprit fait dire à l'Epouſe des
» Cantiques : *Soutenez-moy avec des fleurs,*
» *appuyez-moi avec des pommes, car je*
» *languis d'amour.* (Cant. 2. 5.) Mon
» ame voyoit les beautez raviſſantes de
» l'Epoux : elle voyoit qu'on la preparoit
» à s'unir à lui, mais ce délai la faiſoit
» mourir. Tout ce qu'elle pouvoit, c'é-
» toit de repeter ſans ceſſe : Ah ! mon
» amour, ah ! mon bien-aimé.

On peut juger de la ſublimité de l'état où Dieu vouloit élever ſa ſervante, par l'excellence des moyens qu'il employoit pour s'y diſpoſer. Souvent la ſeule vûë de la Majeſté divine lui faiſoit connoître ſa baſſeſſe d'une maniere infiniment ſenſible, & l'abbatoit de telle ſorte, qu'on l'a vû tomber en défaillance. D'autres fois Dieu la réveilloit par des touches intimes ; & comme ſi il eût dit ; *me voici*, il commençoit à ſe faire voir, & elle, croyant que le moment deſiré étoit venu, ſe preſentoit pour l'embraſſer ; mais il ſe deroboit auſſi-tôt, & la laiſſoit dans un deſir plus ardent qu'auparavant. Il ſe preſentoit de nou-

veau ; puis se retiroit encore : & ainsi par ses approches & ses retraites, il prenoit plaisir à faire croître son amour.

Après cela il prenoit une voie contraire, & la purifioit en la rejettant, en l'éloignant de sa présence : mais ce n'étoit que pour l'attirer plus efficacement. Un jour il lui fit voir son ame dans l'état de pureté où il la vouloit. Le fruit de ce raviſſement, fut qu'elle conçut que Dieu lui faisoit justice, en differant la grace qu'il avoit dessein de lui faire, & que depuis toutes les creatures ne lui furent plus rien. Enfin elle fut encore remise aux tristes épreuves des peines interieures. Tout ce qui lui étoit arrivé jusques-là lui parut frivole. Les paroles de son directeur, bien-loin de la soûtenir, redoubloient ses frayeurs, & la continuelle presence d'un Dieu, qu'elle croyoit ne pas aimer, lui étoit un supplice intolerable. Elle fut plusieurs mois dans cet état. Enfin un jour qu'elle tâchoit de faire oraison, ces paroles lui furent dites dans l'interieur : *C'eſt dans la foi que je t'épouſerai.* (Osée 2. 19.) Ce n'étoit pas, comme la premiere fois qu'elle avoit entendu ces paroles, une

promesse, mais un avertissement de ne chercher point d'autre voye pour arriver à cet état sublime, que la foy, & d'en faire son unique soutien. Ses peines ne lui furent point ôtées, mais elles lui devinrent cheres & aimables. De» puis cette nouvelle lumiere, dit-elle, » il me fut plus aisé de m'entretenir avec » Dieu par la foi, sans aucun autre sou» tien. Cela me nourrissoit & me tenoit » contente & paisible. Je me regardois » toujours comme un objet vil & mépri» sable, indigne des misericordes de mon » Dieu. La partie superieure s'étoit ren» duë la maîtresse, & sembloit même » avoir de la joye de voir souffrir ses en» nemis, à sçavoir l'imagination & les » appetits, sans qu'ils pussent lui nuire. » Peu à peu mes peines diminuoient, & » de moment en moment mon esprit se » reveilloit, pour arrêter celui qui étoit » mon amour; mais cet esprit étoit se» vere, & exact à ne laisser prendre au» cune consolation à la partie inferieure, » parce qu'il vouloit aller à Dieu par une » très-grande pureté, & sans aucun sen» timent. Etant ainsi abandonnée à ce» lui qui me nourrissoit de foi, je m'esti-

mois plus riche en ma pauvreté spiri- «
tuelle, que si j'eusse eu tous les trésors «
imaginables. Mon plaisir étoit de re- «
garder Dieu dans la foi : & si l'on m'eût «
demandé qu'elle étoit mon occupation «
interieure, j'eusse répondu, je me con- «
tente en celui qui est tout & qui rem- «
plit tout. «

Tant de courage & un si genereux abandon de soi-même, engagea Dieu à se remontrer à son humble servante. Elle se sentit tout à coup dans une privauté, qu'elle n'avoit pas euë depuis long-tems. L'Epoux paroissoit vouloir encore s'éloigner, mais elle étoit portée à le rappeller par ces paroles du Cantique : *Venez, mon bien-aimé, venez en mon jardin.* (Cant. 5. 1.) Aussi-tôt elle reconnoissoit qu'il étoit proche ; elle entendoit sa voix, qui n'étoit autre chose, dit-elle, qu'une manifestation de lui-même, faite à la derobée, qui étoit suivie d'un tressaillement, & qui lui faisoit dire dans ses élans amoureux : *J'entends la voix de mon bien-aimé. Voilà qu'il regarde ; il est derriere la muraille. Il me regarde au travers des treillis.* (Cant. 2. 5.)

» Enſuite Nôtre-Seigneur donna à mon
» ame une nouvelle impreſſion de ſes di-
» vines perfections, qui étoit tout en-
» ſemble amour & lumiere : mais il ſem-
» ble que l'amour engendroit la lumie-
» re. Lorſque mon ame, dans ſon im-
» preſſion, contemploit Dieu comme vie,
» ſes ſoupirs ne pouvoient rien dire, ſi-
» non, *ô vie* ! *ô amour* ! elle portoit un
» amour ſubſtanciel & *foncier*, qui lui
» faiſoit ſouhaiter que ſa vie fût perduë
» dans cette divine ſource de vie. Elle
» concevoit les hautes veritez du pre-
» mier chapitre de l'Evangile de ſaint
» Jean, où le Verbe eſt repreſenté com-
» me lumiere & comme vie, où il eſt
» parlé de la plenitude de cette vie di-
» vine qui nous a rendu participans de
» ſon abondance, du bonheur infini des
» ames qui ſont nées en Dieu, & non
» point de la chair & du ſang ; de la
» communication ineffable de cette vie
» par la grace & par l'amour, & de l'in-
» fluence du Verbe, comme chef des
» chrêtiens, & ſur tout des ames ſain-
» tes. Ah ! qui pourroit dire l'excellen-
» ce de cette communication. Je ne par-
» le pas ſeulement de celle qui ſe fait

par

par la grace, mais de cette communication experimentale. Il n'y a langue humaine qui la puisse exprimer. Néanmoins de ce que j'ai dit, il est facile de concevoir que ces impressions sont à l'ame une nourriture divine. Je croi que je passai plus d'une année dans cette impression des divins attributs: mais c'étoit avec tant de netteté, & de simplicité; qu'il me sembloit que je ne voyois la distinction des attributs que comme unité; au lieu que lorsque la connoissance de la très-sainte Trinité me fut donnée, je voyois & distinction, & unité.

Pour expliquer la maniere dont la connoissance des divins attributs me fut donnée; voici ce que j'en puis dire. Pendant une Semaine sainte, mon esprit se trouva appliqué à l'unité de Dieu; & dans cette unité, je vis cette grandeur immense, cette infinité adorable, l'éternité sans commencement & sans fin. J'étois hors de moi-même, & je m'écriois, O bonté! ô immensité! ô éternité! Tout ce qu'on peut dire en comparaison de cette vûë, n'est rien. Il faut s'abîmer jusqu'aux enfers

» pour adorer ce grand Dieu. J'y con-
» noissois plus qu'on ne sçauroit dire ou
» écrire. Toutes ces perfections qu'on
» nomme, ce n'est point tout cela. Il
» faut laisser les mots & les noms, & se
» contenter de dire DIEU. O Ciel! en
» quel état étoit mon ame? cela me rem-
» plissoit & me transformoit entierement.
» Je voyois que toutes choses appartien-
» nent à ce Dieu, duquel derive tout ce
» qui est bon & tout ce qui est beau: &
» dans cette vûë, je m'écriois, Ah! vous
» êtes Dieu, & grand Dieu. Ce mot,
» *Dieu*, demeura gravé en mon ame;
» en sorte qu'elle ne sçavoit plus que
» cela.

» Après ce grand attrait, mon esprit
» fut occupé en chacune des perfections
» divines, où il se consommoit en actes
» d'adoration, d'admiration, d'anéan-
» tissemens, & d'abandon. Il voyoit ce
» me semble assez clairement, que tout
» ce qui est en Dieu, est Dieu-même;
» & il étoit bien éloigné de faire des re-
» cherches curieuses pour en sçavoir da-
» vantage. Pour le respect, j'étois com-
» me un moucheron devant cette haute
» Majesté. Cela n'empêchoit point l'a-

mour ; mais il étoit tout autre qu'auparavant, c'eſt-à-dire, fort & vigoureux, & non plus dans la tendreſſe & les larmes. Je reſſentois une eſpece de complaiſance de ce que mon Dieu étoit ſi beau, ſi bon, ſi plein de Majeſté. J'étois ravie de n'être rien, & de ce que Dieu étoit tout ; parce que ſi j'euſſe été quelque choſe par moi-même, il n'eût pas été tout. Quelquefois mon ame ſe voyant comme abſorbée dans la Majeſté de Dieu, s'écrioit, O largeur ! ô longueur ! ô profondeur infinie, immenſe, incomprehenſible, ineffable, adorable ! Vous êtes, ô mon Dieu ! & tout ce qui eſt, n'eſt qu'autant qu'il ſubſiſte en vous & par vous. O éternité ! ô beauté ! ô bonté ! ô pureté ! ô amour !

Enfin après tant de purifications & de preparations de la part de Dieu, l'humble veuve reçut dans ſa vingt-ſeptiéme année, ce qui étoit depuis ſi long-tems l'objet de ſes vœux, & ce qui peut être regardé comme une des plus ſublimes faveurs où puiſſe être élevée ſur la terre, une ame mortelle. Rien n'eſt plus admirable que le recit qu'elle en fait. Le voici.

» Un matin que j'étois en oraiſon,
» Dieu abſorba mon eſprit en lui par un
» attrait extraordinairement puiſſant.
» Je ne ſçai en quelle poſture demeura
» mon corps. La vûë de la très-Sainte
» Trinité me fut encore communiquée,
» & ſes operations manifeſtées, mais
» d'une façon plus élevée & plus diſ-
» tincte. L'impreſſion que j'en avois euë
» la premiere fois, avoit operé ſon prin-
» cipal effet dans l'entendement : & il
» me ſemble que la divine Majeſté n'a-
» voit eu d'autre deſſein que de m'inſ-
» truire. Mais ici, quoique l'entende-
» ment fût autant, & peut-être plus
» éclairé ; la volonté eut le deſſus, par-
» ce que la grace preſente étoit toute
» pour l'amour, & par l'amour. Je
» voyois les communications internes des
» trois Perſonnes, comme je les avois
» vûës la premiere fois ; mais je fus bien
» plus amplement inſtruite de la gene-
» ration éternelle du Verbe. O que ce-
» la eſt ineffable ! que le Pere ſe con-
» templant, engendre un autre lui-mê-
» me, qui eſt ſon image & ſon Verbe ;
» que cette generation ne ceſſe point, &
» que le Pere & le Verbe, par leur

amour mutuel, produiſent cet eſprit « d'amour, qui leur eſt égal en tout. « Cette vûë à quelque choſe de la vraye « beatitude ; parce que, non-ſeulement « on connoît Dieu, mais encore on en « jouït par une fruition amoureuſe. «

Etant donc toute abîmée en la con- « templation de cette ſuradorable Ma- « jeſté, je reconnoiſſois ma baſſeſſe, je « la confeſſois devant Dieu, que j'ado- « rois profondément. Tout d'un coup « j'oubliai la perſonne du Pere & celle « du Saint-Eſprit, & me trouvai toute « abſorbée en celle du Verbe divin, qui « careſſoit mon ame, & lui donnoit à « entendre qu'il étoit l'époux de toutes « celles qui lui ſont fidéles. J'entendois « cette verité, & j'en avois une très- « grande certitude ; & cette connoiſſance « étoit une preparation prochaine à voir « cette verité effectuée en moi. En ce mo- « ment, cette ſuradorable Perſonne « s'empara de mon ame, l'embraſſa avec « un amour inexplicable ; l'unit à ſoi, & « la prit pour ſon épouſe. L'embraſſe- « ment ſe fit par des touches divines, & « des penetrations du Verbe en moi, & « de moi en lui : enſorte que n'étant plus «

„ à moi, je demeurai à lui par *intimité*
„ d'amour & d'union. Mon ame ſe
„ voyant ſi riche par la jouïſſance de
„ ſon bien infini, vouloit pourtant, par
„ un doux acquieſcement, être ſa cap-
„ tive. Elle vouloit tout pour lui, & rien
„ pour elle; n'aimant rien que d'être
„ dénuée de tout, & contente de pou-
„ voir le poſſeder lui ſeul. O que cet-
„ te jouïſſance eſt douce! c'eſt un labi-
„ rinthe d'amour, où l'on eſt enyvré,
„ & ſaintement enchanté. On ne ſçait
„ ce qu'on eſt, ni ſi l'on eſt; parce que
„ l'on eſt perdu dans cet ocean d'amour.
„ Par petits momens je me connoiſſois,
„ & un rayon de lumiere me donnoit la
„ vûë du Pere & du Saint-Eſprit. Auſſi-
„ tôt je faiſois des actes d'adoration, de
„ ſoumiſſion & d'amour: puis, ſans que
„ je m'en apperçuſſe, je retournois dans
„ les embraſſemens du Verbe, où j'étois
„ perduë comme auparavant; & alors
„ je me voyois comme impuiſſante à ren-
„ dre mes hommages au Pere & au Saint-
„ Eſprit; parce que le Verbe captivoit
„ mon ame, & toutes ſes puiſſances, &
„ me vouloit toute pour lui. Dans l'ex-
„ cès de ſon amour & de ſes embraſſe-

mens, quand il me permettoit de porter mes regards sur le Pere & sur le S. Esprit, c'étoit afin que ces regards rendissent témoignage de ma dépendance. D'ailleurs il me sembloit que je ne sortois point de l'unité de l'essence : c'est-là que je crus connoître & experimenter que le Verbe est veritablement l'époux de l'ame. Cependant il ne se passoit rien d'imaginaire en moi. Il faudroit que j'eusse la sainteté des Seraphins, pour pouvoir dire ce qui se passa dans cette extase & ces ravissemens d'amour. L'ame n'y fait que pâtir, & il ne lui seroit pas possible de s'en distraire, ni d'y mettre du plus ou du moins ; car elle a été prévenuë, & s'est plûtôt vûë dans la possession, qu'elle n'a connu qu'elle y devoit entrer. Elle experimente sans cesse ce moteur gracieux, qui dans l'accomplissement de ce mariage mystique, la consume d'un feu sacré infiniment doux & agréable, & lui fait chanter un épithalame continuel. Les livres ni l'étude, ne peuvent en apprendre les façons de parler qui sont toutes célestes. Aussi viennent-elles du doux air des embrasse-

„ mens mutuels de ce Verbe ſuradora-
„ ble, & de l'ame, que par les baiſers
„ de ſa divine bouche, il remplit de ſon
„ eſprit & de ſa vie. Je ne ſçaurois pen-
„ ſer à tout cela, ſans une nouvelle émo-
„ tion de cœur, & le ſentiment en eſt
„ toûjours demeuré en mon ame. Ce
„ mot, *Verbe éternel*, m'eſt une nourri-
„ ture qui me remplit ſans ceſſe, & un
„ parfum, dont mon ame eſt continuel-
„ lement embaumée.

„ Cependant *la tendanee* ayant ceſſé
„ par la jouïſſance; ce ſont des carreſ-
„ ſes, ce ſont des amours qui conſu-
„ ment l'épouſe, qui la font expirer en-
„ tre les bras de l'époux..., Je m'arrête à
„ penſer ſi je pourrois trouver quelque
„ comparaiſon qui puiſſe ſervir à faire
„ connoître ma penſée ſur les embraſſe-
„ mens du Verbe & de l'ame; mais je
„ n'en trouve point. L'ame paroît ſen-
„ tir que le Verbe eſt Dieu, conſubſ-
„ tantiel & égal à ſon Pere, immenſe,
„ éternel, infini: que toutes choſes ont
„ été faites & ſubſiſtent par lui. Toute
„ fois elle lui parle avec une familiarité
„ inconcevable; & ſe regardant com-
„ me ſon épouſe, elle lui dit: Vous êtes

à moi, & je suis à vous. Allons, mon " époux, allons vaquer aux affaires que " vous m'avez commises. Ainsi en tout " elle recherche sa gloire, selon les con- " noissances qu'il lui en donne; & n'a " plus d'autre passion, que de le faire " regner comme maître absolu sur tous " les cœurs, quoi qu'il lui en doive " coûter. "

Tandis que ces choses se passoient dans l'interieur de la jeune veuve; à l'exterieur, elle ne paroissoit occupée que des soins domestiques, dont on ne pouvoit comprendre comment elle n'étoit pas accablée. En faisant les affaires de sa sœur, elle songeoit à assurer le salut du grand nombre de serviteurs, & de gens de travail qui avoient rapport à elle. Elle ne trouvoit rien d'impossible, rien au-dessous d'elle, lorsqu'il s'agissoit de les retirer des occasions d'offenser Dieu, ou de les porter à quelque action sainte: & elle étoit si bien entrée dans leur esprit, qu'avec une simplicité charmante, ils lui rendoient compte de toutes leurs actions, s'entr'accusant même charitablement de leurs fautes. Quelquefois profitant de leurs bonnes dis-po-

sitions, elle les assembloit pour leur faire des instructions sur leurs devoirs. Elle les reprenoit avec bonté & avec zéle, quand ils s'en étoient écartez tant soit peu ; & ces bonnes gens lui étoient soumis comme des enfans à leur mere ; jusques-là, qu'elle les faisoit lever quand ils s'étoient couchez sans avoir prié Dieu. Elle étoit leur refuge dans tous leurs besoins, & leur mediatrice auprès de son frere quand ils avoient encouru sa disgrace. Souvent ils tomboient malades par trouppe ; & elle se faisoit tout à la fois leur garde, leur medecin, & leur servante. Au milieu de tout cela, elle dit qu'elle étoit contrainte de ceder aux touches interieures de celui qui possedoit son cœur ; qu'elle se prosternoit à terre, pour le caresser en s'humiliant, & lui protestoit qu'il l'obligeoit infiniment de lui donner les moyens de lui rendre quelque petit service par ces actions basses, dans lesquelles elle trouvoit un tréfor ; qu'il continuoit & redoubloit ses caresses, & que pour lors elle étoit contrainte de s'enfermer, de peur d'être apperçuë. Car son ame brûloit d'un feu qui lui ôtoit la liberté de respirer,

& l'obligeoit à lui parler tout haut pour exhaler ce feu. *O mon amour!* s'écrioit-elle, *je n'en puis plus : ou laissez-moi un peu respirer, ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce qu'une ame enfermée dans la prison d'un corps ne peut supporter.*

Quelquefois elle se sentoit remplie d'un amour vehement, qui ne lui laissoit pas le pouvoir de faire aucun acte exterieur pour se soulager. Cela duroit deux ou trois jours ; pendant lesquels il lui sembloit que son cœur dût éclater : & elle en ressentoit dans le corps une douleur si grande, que si ces accès eussent duré davantage, elle assure qu'elle en seroit morte. La dissipation des affaires ne pouvoit même la distraire, & ne laissoit pourtant pas de la soulager un peu à l'exterieur. Enfin son cœur, comme une fournaise embrasée à laquelle on donne du jour, se dilatoit avec des paroles si ardentes, qu'il sembloit, dit-elle, que ce fussent autant de flammes lancées par une vengeance d'amour vers celui qui l'avoit tant fait souffrir. Semblable à ces animaux mystérieux, dont parle Ezechiel, qui alloient & revenoient sans

ceſſe ſur leurs pas ſelon que l'eſprit les determinoit : elle diſoit à ſon divin époux tout ce que l'amour lui inſpiroit ; mais le plus ſouvent, elle ſe plaignoit à lui de ce qu'il ne la faiſoit pas mourir d'amour. „ Je ne faiſois, dit-elle, autre choſe ni „ nuit ni jour ; & il m'étoit comme im- „ poſſible d'arrêter cette impetuoſité, „ n'ayant, pour ainſi dire, aucun pouvoir „ ſur moy. Cela, continuë-t-elle, ſe peut „ vraiment appeller un martyre, mais „ il eſt très-aimable, parce qu'il vient „ du bien-aimé. Le corps cependant „ ſouffroit, parce que je me voyois en „ un vuide de tout, & que la nature ne „ recevoit point de ſoulagement de l'in- „ terieur ; au contraire elle en recevoit „ de la peine, juſque-là, qu'il ſembloit „ que la poitrine dût s'ouvrir. On ne le „ croiroit pas, mais il s'en faut bien que „ je diſe tout ce qui en eſt. J'ai été plus „ long-tems en cet état qu'en aucun au- „ tre, & je m'en étonnois à cauſe des „ occupations que j'avois, & qui ne pa- „ roiſſoient guere compatibles avec une „ telle diſpoſition. D'un autre côté, „ mon directeur craignant que ces vio- „ lents aſſauts du divin amour ne m'af-

foibliſſent trop, jugea à propos de mo- «
derer mes penitences, & j'obéïs. «

Dans ces tranſports, elle parloit quelquefois à Dieu avec une privauté, dont ceux qui n'ont pas aſſez de connoiſſance des voyes ſublimes par où l'Eſprit Saint fait marcher certaines ames choiſies, ſeroient un peu ſurpris. Ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude de la Theologie myſtique, en jugeront autrement. D'ailleurs la ſainte veuve n'épargnoit rien pour ſe tenir dans le reſpect qui eſt dû à la majeſté divine, mais elle n'étoit pas la maîtreſſe de ces impreſſions. Toutes les grandeurs de Dieu, dit-elle, dont j'avois continuellement « la vûë, excitoient un ſi grand amour « dans mon ame; qu'elle oublioit la ma- « jeſté ſans l'oublier pourtant; mais c'eſt « que je ne la voyois plus qu'amour. Atti- « rée par ce regard, j'étois comme captive, « ou plûtôt comme une folle qui dit ſans « raiſon tout ce qu'elle dit. Il n'y a point « de paroles plus charmantes, que celles « que fourniſſoit à mon cœur la vehe- « mence de l'amour. Hors de l'oraiſon « actuelle, ce n'étoit que tranſports, & « qu'élans. Allant à l'oraiſon, je treſ- «

» saillois en moi-même, & disois : Allons
» dans la solitude, mon cher amour ;
» afin que je vous embrasse à mon aise,
» & que respirant mon ame en vous, elle
» ne soit plus que vous-même par union
» d'amour. Enfin, dès que j'étois à l'o-
» raison, je me sentois saisie par l'amour,
» & il me tenoit collée à lui, en sorte que
» je n'étois plus à moi. Ces divins em-
» brassemens étoient interrompus par le
» sommeil, qui étoit une espece de mar-
» tyre à mon ame, & qui me faisoit écrier,
» Ah ! mon bien-aimé, quand serai-je
» delivrée de cette misere ? Souvent cou-
» chée sur mon cilice, & reveillée par
» l'amour, je chantois en l'honneur de
» mon bien-aimé, un Cantique que son
» esprit me faisoit produire. Puis mon
» corps étant brisé de fatigues, j'étois
» contrainte de dire : Mon divin amour,
» je vous prie de me laisser prendre un
» peu de repos afin que je puisse mieux
» vous servir, puisque vous voulez que
» je vive. La même chose arrivoit lors-
» qu'au fort de mes occupations ce bien-
» aimé m'occupoit trop ; car je le priois
» de me laisser agir ; lui promettant de me
» laisser après cela consumer dans ses

chaſtes & divins embraſſemens. Je prenois quelquefois un livre; mais les efforts que je me faiſois, pour m'appliquer à ce que je liſois, n'aboutiſſoient qu'à me cauſer de violents maux de tête : & il en étoit à peu près de même des prieres vocales que j'étois obligée de partager, pour ne les pas manquer ; ſinon lorſque j'étois à la campagne à l'écart, où je chantois ; car alors le chant me ſoulageoit. De tems en tems auſſi je jettois, pour me diſtraire, les yeux ſur les campagnes ; mais mon épithalame continuoit toujours, & j'étois occupée de toute autre choſe, que de ce que je regardois. Auſſi ce que j'en faiſois n'étoit que pour amuſer la partie inferieure, afin qu'elle ne pût nuire à l'eſprit.

J'ai déja dit que ſon union avec Dieu, quoique très-intime, ne lui ôtoit point la liberté de vaquer à ſes affaires : mais il n'en étoit pas de même des converſations où elle ſe trouvoit engagée, il ne lui étoit pas poſſible d'en ſuivre aucune. Ceux avec qui elle étoit plus ſouvent, s'en apercevoient ; & ſon beau-frere prenoit quelquefois plaiſir à lui

faire des questions sur ce qu'on avoit dit. Alors le rouge lui monta au visage, & de peur de lui faire de la peine, on changeoit de discours. Cette abstraction alla si loin, qu'elle ne reconnoissoit pas même les personnes avec qui elle avoit souvent traité d'affaires ; & qu'elle fût obligée de faire de grands efforts, pour qu'on ne s'apperçût pas de ce qui se passoit entre elle & le sacré Verbe incarné, dont elle continuë à parler d'une maniere toujours nouvelle & toujours inspirée.

» C'étoit, dit-elle, un continuel re-
» nouvellement d'alliance entre mon
» ame & son bien-aimé. Si sortant de
» l'union, il m'en eût fallu parler ; cela
» m'eût fait voler, pour m'élancer en-
» core en lui. Je m'y suis trouvée sur-
» prise en parlant à mon confesseur ; car
» je me sentois ravir la parole, & il me
» falloit asseoir promptement, & *pâtir*
» en mon ame un plaisir indicible. L'u-
» nion se fortifie de plus en plus ; & il
» faut que ce Dieu d'amour soit le posses-
» seur de tout. On ne peut plus lire ni
» écrire, ni reciter aucune priere. Ce
» sont des retours redoublez, où l'ame

se

se consomme. Elle languit, elle meurt « sans cesse; & néanmoins cette lan- « gueur est sa force, & cette mort est sa « vie. L'Esprit la mene où il veut, sans « qu'elle lui resiste; & lors que, je ne sçai « par quelle inclination secrete, ou par « inadvertance, quelque objet veut ar- « rêter sa volonté; l'époux la ravit à soi, « & par sa divine motion lui donne une « activité amoureuse, qui lui fait chanter « ses amours. Ce sont des mouvemens « divins que la langue humaine ne sçau- « roit exprimer, une privauté, des har- « diesses, des retours d'amours inexpli- « cables. Lorsque j'étois obligée d'aller « à la campagne, mon esprit étoit bien « satisfait de se voir libre du grand tra- « cas; & alors le divin Epoux me faisoit « experimenter dans le silence un nou- « veau mariage, me tenant plusieurs « jours de suite, sans me permettre un « respir, ni aucun retour. Je portois l'ef- « fet de ce que dit saint Paul, que *la pa-* « *role de Dieu est efficace, qu'elle separe l'a-* « *me d'avec l'esprit; & qu'elle est plus pe-* « *netrante qu'une épée à deux tranchans.* « (Hebr. 4. 12.) En cette souffrance, « je sentois une plenitude plus dure à «

» supporter que toutes les douleurs d'u-
» ne mort cruelle. Je prenois ma course
» pour me distraire ; où plûtôt le corps,
» sans la participation de l'esprit, cher-
» choit de la distraction. J'allois comme
» une insensée dans les allées des bois
» & des vignes. Puis l'esprit revenant à
» soi, abbatoit le corps qui se laissoit
» tomber où il se trouvoit. Alors il n'y
» avoit rien autre chose à faire que de
» souffrir la domination de la sacrée Per-
» sonne du Verbe. L'ame en souffrant
» aime d'un amour fixe, qui lui est in-
» fus : elle voit néanmoins qu'elle aura
» son retour par la privauté dont el-
» le a été ennoblie : mais elle veut la
» souffrance ; parce qu'elle ne peut vou-
» loir que ce que le bien-aimé veut &
» fait en elle par son amoureuse loi.

C'est apparemment sur de pareilles experiences que quelques mystiques ont soûtenu que la volonté pouvoit aimer sans le secours de l'entendement. Quoiqu'il en soit, la servante de Dieu dit encore qu'il y avoit des tems où l'entendement & la volonté gardoient également le silence, & qu'alors le seul fond de l'ame chantoit son Cantique d'amour:

ce qu'il ne faut pas prendre dans l'exacte rigueur des termes, puiſque l'ame ne peut agir que par les puiſſances. Mais alors le Cantique ſembloit tellement imprimé dans la ſubſtance de l'ame; que ſans parler, ſes reſpirs formoient l'harmonieuſe melodie qui raviſſoit ſon ame dans la penſée de ces paroles, *mon Dieu! mon Dieu!* dont la ſignification avoit pour elle une étenduë infinie. Souvent à demi endormie, elle les entendoit au fond de ſon ame; & quelque fois même elle en étoit éveillée.

Son fils l'ayant prié, lorſqu'elle étoit en Canada, de diſſiper certains doutes qu'il avoit ſur quelques expreſſions de ſes écrits, qui lui paroiſſoient dures. Elle répondit que tout cela ne ſe faiſoit point par methode, mais par l'abondance de l'eſprit de grace; en quoi l'ame éprouve ce que dit ſaint Paul, que *le Saint-Eſprit prie pour nous avec des gemiſſemens inexplicables.* (Rom. v. 26.) Qui pourroit, ajoûta-t-elle, nombrer « les jeux ſacrez, & les ſaintes inventions « du divin amour? il n'y a que l'Eſprit « divin, qui meut ainſi ſes enfans, qui « les puiſſe écrire. On feroit un gros vo- «

» lume de chacun de ces états, lorſqu'on » en experimente l'acte formel ; & cela » delaſſeroit la nature qui ſouffre.

Quelquefois dans ces violens accès, il lui prenoit un nouveau deſir de mourir, qui la conſumoit de ſorte, qu'elle deſſéchoit à vûë d'œil. Elle s'en plaignoit à celui qui étoit l'auteur de ſa peine. » O amour ! lui diſoit-elle, quand vous » embraſſerai-je ? N'avez-vous point pi- » tié de moi dans le tourment que je » ſouffre ? helas ! helas ! mon amour, » ma beauté, ma vie ! au lieu de me » guerir, vous vous plaiſez à mes maux. » Vôtre amour le peut-il ſouffrir ? ve- » nez-donc, que je vous embraſſe, & » que je meure entre vos bras ſacrez ! Dans un autre tranſport, elle s'écrioit, » Amour ! ſuradorable amour ! le ſuprê- » me ami de mon cœur, que fais-je ici » bas ſur la terre parmi les ſouilleures » du monde ? Ne ſçavez-vous pas, ô » mon bien-aimé ! qu'aux ames qui vous » aiment, c'eſt une choſe inſuportable » que d'être ſeparées de vous, & de » vous voir offenſer par de ſi miſerables » ſujets ? Un jour, ſouffrant les aſſauts de l'amour, & tout enſemble la vûë de

ſes fautes, ces deux peines qui la preſſoient également, la firent s'écrier, O pureté! ô netteté! de quelle importance eſt la moindre faute! Retranchez-donc en moi ce qui s'oppoſe au pur amour. Mon doux amour! mes delices adorables! ne ſçavez-vous pas que mon deſir eſt veritable? ouy, vous le ſçavez, car mon mon cœur eſt nud en vôtre preſence. Que je ſois donc toute vôtre, comme vous êtes tout mien: poſſedez-moi, & que je vous poſſede par un mélange d'amour. Autel ſacré, que ce ſacrifice ſe faſſe ſur vous! Braſier adorable, faites brûler celle, qui ne veut vivre que dans vos flâmes! Mais, ô ſecret impenetrable! je vis & je meurs tout enſemble. Je vis, parce qu'on ne peut être uni à vous, ſans vivre de vôtre vie; & je meurs, parce que cette union eſt une mort, qui fait fuïr tout ce qui n'eſt pas vous. Ainſi vivante & mourante, je ne ſuis pas à moi, mais à vous.

Il n'eſt pas étonnant que cette ame, ainſi livrée aux ſaintes ſaillies & aux plus extrêmes ardeurs de l'amour, tirât ſa force de la communion; mais que des

austeritez, dont le recit fait fremir, fussent pour son corps, déja abbatu par ces operations divines, une source de force, sans quoi elle auroit succombé: c'est un de ces mystéres de la vie mystique, que ne comprennent pas même ceux qui en font l'experience.

Le martyre d'amour qui faisoit alors la disposition habituelle de la vertueuse veuve, consiste particulierement à ne pouvoir aimer Dieu autant qu'on le voudroit aimer, & autant qu'on le connoît aimable. Car plus on aime & plus l'on veut aimer: l'amour par ses accroissemens continuels devient insatiable; & cette *insatiabilité*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, échauffe & dilate tellement le cœur, qu'elle cause quelquefois la mort.

Le desir ardent qu'elle avoit de voir Dieu aimé, la portoit quelquefois à de saintes folies. Ayant rencontré dans la ruë un Religieux de sa connoissance, elle l'aborda, & d'un air d'enthousiasme, « mon Pere, lui dit-elle, aimez-» vous Dieu? car si vous ne l'aimez pas, » je ne puis vous parler. Une autre fois, étant en oraison, elle entendit au fond

de ſon ame ces paroles du Cantique, *Vulneraſti cor meum, Soror mea Sponſa; vulneraſti cor meum in uno oculorum tuorum;* (Cant. 4. 9.) & auſſi-tôt elle répondit : Si je vous ai bleſſé, ce n'eſt « qu'en vous renvoyant les traits que « vous lanciez ſur mon cœur. « Ce qui ſuit dans ſon Journal, merite encore d'être raporté; il renferme de grands ſecrets de cet amour qui faiſoit tout à la fois ſa joye & ſon tourment.

D'autres fois, diſoit-elle, je ſentois « que mon eſprit vouloit ſuivre l'Eſprit « du divin Sauveur, qui ſembloit auſſi « le vouloir attirer à lui. Le corps ſouf- « froit & reſſentoit vivement cette divi- « ſion : mais la douceur de l'union de la « ſacrée perſonne du Verbe avec l'Eſ- « prit répandoit dans la partie inferieu- « re une ſerenité, qui la tiroit de la lan- « gueur, & me faiſoit concevoir par ex- « perience ce que dit l'épouſe au Canti- « que : *Mon ame eſt toute fondue d'amour,* « *lorſque mon bien-aimé a parlé.* (Cant. 5. 6.) Puis je retournois dans un autre « état d'union, qui cauſoit l'activité a- « moureuſe, & les douces privautez « avec le divin Epoux. La nature n'y «

» participoit point par sentiment, mais
» elle y étoit soutenuë par une voye fort
« secrette. Il n'est pas possible de dire
» combien il y a de ressorts dans ces voyes
» de l'Esprit, sur tout quand on conti-
» nuë dans un amour actuel où l'Esprit
» de Dieu se plaît à découvrir à l'ame
» son épouse, ses richesses & ses magni-
» ficences divines.

C'est ainsi que le Verbe incarné faisoit souffrir à son épouse tout ce que l'agonie a de plus douloureux. Souvent pour exhaler son feu, elle étoit obligée d'aller à l'écart se plaindre tout haut à celui qui la faisoit souffrir. D'autres fois la violence de ces assauts, l'obligeoit à se jetter par terre. Quand elle étoit devant le monde & qu'elle n'étoit pas en liberté de sortir, il lui falloit s'appuyer, ou tenir ses mains attachées à sa ceinture; encore avoit-elle bien de la peine à empêcher qu'on ne s'apperçût de quelque chose. De tems en tems elle perdoit tout sentiment; ce qui se faisoit avec beaucoup de douceur. Souvent elle sentoit dans le cœur comme si on le lui eût percé à grands coups redoublez. Enfin elle est convenuë depuis, qu'en-

core qu'elle soupirât après la solitude, jamais elle n'eût pû resister à la violence de l'amour, si elle n'eût été occupée autant qu'elle l'étoit dans ses affaires exterieures.

Un jour elle tomba malade. Les medecins appellez la trouverent fort souffrante, mais ne comprirent rien ni dans son mal, ni dans la maniere dont elle le declaroit. Entre autres choses elle disoit qu'elle sentoit au cœur une douleur comme si elle y eût été blessée avec un fer émoussé. On ne laissa pas de lui faire bien des remedes, qui tous furent parfaitement inutiles. A la fin les medecins la quitterent, en disant que celui-là seul pouvoit guerir la playe de son cœur qui la lui avoit faite.

Ce fut ainsi que Madame Martin vêcut jusqu'à l'âge de vingt-huit à vingt-neuf ans, regardant tous ces transports, ces langueurs & ce martyre habituel, comme les épreuves du noviciat de la vie interieure qu'elle esperoit de mener, & qu'elle mena en effet jusqu'à sa mort, dans une plus grande paix. Voici comme elle s'exprime sur ce changement. Enfin, dit-elle, N. S. m'ôta ces grands «

» transports ; & ces accès violens qui
» m'avoient tant fait souffrir ; & depuis
» ce tems-là mon ame est demeurée dans
» son centre, qui est Dieu. Ce centre
» est en elle-même, & elle y est au-des-
» sus de tout sentiment. C'est une cho-
» se si simple & si delicate que je ne la
» puis exprimer. On peut parler de tout,
» on peut lire, écrire, travailler, &
» faire tout ce que l'on veut, sans se dis-
» traire de cette occupation, & sans
» cesser d'être uni à Dieu. Au bout de
» quelque tems, je craignis de tomber
» dans l'illusion ; & je m'addressai à
» Dieu, pour le conjurer qu'il ne le per-
» mît pas. Il me répondit interieure-
» ment : Demeure-là ; je veux que tu
» fasses ici ce que les Bien-heureux font
» dans le ciel. Je compris par ces paro-
» les que cet état est d'une grande pure-
» té, & que qui sçait s'appliquer à Dieu,
» benir sa bonté, & demeurer collé à
» lui par union d'amour dans le fond de
» son ame, où tout est calme, & déga-
» gé des sens ; jouït, autant qu'il le peut
» ici bas, des biens & de la felicité des
» Saints. Les orages des tentations n'ar-
» rivent point là, & rien ne peut tirer

l'ame de cet heureux séjour, que son « infidelité. «

Quoique la parole de Dieu l'eût rassurée sur son état, elle ne laissa pas d'en parler à son confesseur & à un autre Pere Feuillant, nommé Dom Eustache de Saint Paul, fort habile homme dans la science des Saints. L'un & l'autre approuva sa voye, & l'exhorta à la fidelité envers un Dieu, qui se montroit si liberal à son égard. Ce qu'elle dit, que les tentations ne vont point jusqu'au séjour de l'ame dans la disposition qu'elle vient de décrire, elle l'explique ailleurs en ajoûtant que dans cet état, les tentations n'entrent point jusqu'au fond de l'ame, qui est le cabinet de Dieu, & où l'épouse jouït de l'époux dans la paix. Tandis que les sens sont dans le trouble.

Cependant son fils, dont l'éducation seule l'avoit jusques-là retenuë dans le siécle, étant en âge de se passer de ses soins, elle songea tout de bon à suivre la voix du Seigneur qui l'appelloit à la Religion. A mesure que le divin Sauveur la rempliſſoit de son esprit, le monde lui devenoit insupportable; & bien-

tôt la necessité où elle se trouvoit d'y demeurer encore, quoique Dieu lui donnât des assurances que cela ne dureroit pas long-tems, fût pour elle un vrai » martyre. Est-il possible, lui dit-elle un jour, dans un transport, où cette peine l'avoit jettée; est-il possible, mon » chaste amour, que vous ne soiyez point » touché de mes plaintes & de mes gemissemens? vous me faites voir & goûter les biens qui sont cachez dans vos » trésors évangeliques; vous charmez mon ame par leur beauté; vous » me consumez dans ma langueur: quel » plaisir prenez-vous de me faire ainsi » souffrir? Ah! il faut pourtant que vous » m'éloigniez de ce monde, puisque son » esprit est si contraire au vôtre. Accordez-moi donc cette grace, ou ôtez-» moi la vie.

Jusques-là elle n'avoit point encore fait choix d'aucune Religion. La lecture des œuvres de sainte Therese la faisoit pancher du côté des Carmelites: mais le Général des Feuillans étant venu sur ces entrefaites à Tours, lui offrit une place aux Feuillantines, & lui ajoûta que si elle vouloit prendre ce parti;

l'Ordre se chargeroit de l'éducation de son fils. Cette proposition n'étoit pas, ce semble, à rejetter, d'autant plus qu'elle levoit en un moment tous les obstacles qui retenoient la servante de Dieu dans le siécle. D'ailleurs les Feuillantines faisant profession d'une grande solitude; & leur régle étant très-austére, il y avoit dequoi la dedommager de ce qui l'attiroit aux Carmelites. Mais Dieu avoit d'autres desseins, & cette ame fidéle ne pouvoit se determiner qu'à ce qu'elle connoissoit être de sa volonté. Elle ne fit donc point de réponse positive au Général des Feuillans, & continua de consulter Dieu. Sur ces entrefaites les Ursulines s'établirent à Tours. Madame Martin avoit entendu parler de ces Religieuses; & avant même qu'elle sçût rien de leur Institut, elle s'étoit sentie fortement attirée à se ranger parmi elles. La connoissance qu'elle eut de leurs fonctions, fortifia cet attrait, & elle n'espera point de trouver ailleurs dequoi contenter le desir extrême qu'elle avoit de travailler au salut du prochain. Mais comme elle n'avoit point de bien, elle ne voyoit pas grande apparence

qu'elle pût être reçuë dans une maison qui n'étoit pas encore bien fondée ; & elle croyoit que la prudence ne lui permettoit pas de refuser les offres du Général des Feuillans. Après que sa raison eut ainsi long-tems combattu contre ses desirs ; un jour ces mêmes desirs furent changez en une inspiration si forte, qu'il lui sembloit que tout ce qu'il y avoit au monde la menaçoit de ruine (ce sont ses termes) si elle ne se sauvoit promptement aux Ursulines. La premiere chose qu'elle fit alors, fut d'exposer à son confesseur tout ce qui se passoit dans son ame ; & ce Religieux, quelque envie qu'il eût de donner une Sainte à son Ordre, ne balança pas sur son exposé, à lui dire que, non-seulement Dieu la vouloit aux Ursulines, mais que pour ne se pas rendre coupable d'infidelité, il falloit qu'elle usât de diligence, & ne différât pas d'un moment l'execution d'un ordre qui lui étoit intimé d'une maniere si sensible.

Ce n'étoit pas seulement aux Feuillantines qu'on l'avoit voulu engager. Dans le tems de sa plus grande incertitude sur le choix d'une Religion, l'Evê-

que de Dol passant par Tours, & surpris de ce qu'on lui disoit de l'excellent esprit, & de l'éminente vertu de la jeune veuve, la voulut voir. Il fut charmé de l'entretien qu'il eut avec elle, & n'omit rien pour l'engager à le suivre dans son Diocese, où il pretendoit commencer par elle, l'établissement d'un Monastére de la Visitation, qu'il vouloit y fonder. Elle le pria de lui donner le tems de consulter Dieu; & au bout de quelques jours, elle lui répondit qu'elle étoit bien mortifiée de ne pouvoir profiter de l'honneur qu'il lui faisoit; mais qu'elle croyoit que Dieu ne la vouloit pas chez les filles de Sainte Marie.

Cependant la difficulté qui l'avoit empêchée d'abord de songer aux Ursulines, subsistoit encore toute entiere; lorsqu'elle apprit que la Mere Françoise de saint Bernard, qui étoit fort de ses amies, venoit d'être éluë Superieure de la nouvelle maison de Tours. Cette election lui fit concevoir quelque esperance; mais il y eut plus. La Superieure, que Dieu conduisoit par des voyes assez semblables à celles de Madame Martin; ne se vit pas plûtôt chargée de sa Commu-

nauté ; qu'elle fut fortement inſpirée d'y attirer ſon amie : & dès le jour même qu'elle fut éluë, elle la fit appeller pour lui communiquer ſon deſſein. La ſervante de Dieu reçut avec toute la reconnoiſſance poſſible la propoſition que lui faiſoit la Superieure : mais ce n'étoit pas ſa coûtume de rien conclure, ſans en avoir traité avec Dieu & avec ſon Pere ſpirituel. Ainſi elle pria la Mere de ſaint Bernard de trouver bon qu'elle prît du tems avant que de rien reſoudre. Etant retournée chez elle, & voulant examiner devant le Seigneur l'offre qu'on venoit de lui faire, elle retomba tout à coup dans ſes premieres irreſolutions ; mais d'une maniere d'autant plus violente, que ce n'étoit plus qu'une pure tentation. L'artifice qu'employa particulierement le Tentateur pour la porter à reſiſter aux volontez de Dieu, fut de lui remettre devant les yeux, le peu de ſoin qu'elle avoit des interêts de ſon fils & des ſiens, & de lui faire croire qu'elle étoit dans l'obligation de reſter dans le ſiécle, pour reparer les fautes qu'elle avoit faites en cette matiere. Cette attaque fut aſſez longue ; mais enfin

fin Dieu vint au secours de sa servante. Il lui fit connoître qu'elle n'avoit rien fait que par son ordre ; & il lui inspira une ferme confiance que sa divine providence auroit soin d'un fils, pour qui elle n'avoit voulu amasser d'autre trésor que ceux du ciel. Dès que les tenebres de son esprit furent dissipées, & qu'il n'y eût plus qu'à s'élever au-dessus des tendresses de la nature, en se separant de son fils, elle se resolut à faire le sacrifice ; & les Ursulines ayant consenti de la recevoir sans dot : le jour fut pris pour son entrée.

La vertueuse veuve croyoit toucher le port, lorsqu'un orage imprevu l'en écarta. Son fils disparut tout-à-coup ; ce qui la mit dans une grande inquietude, & donna à penser à bien du monde. On ne manqua pas de dire qu'il falloit qu'une femme fût bien imprudente & bien dénaturée, d'abandonner son fils à l'âge où il avoit le plus besoin de sa vigilance ; & cela, après qu'elle ne s'étoit nullement mise en peine de lui amasser dequoi vivre honnêtement, & le pousser selon son état. L'esprit de tenebres se mit de la partie, & transformé,

à son ordinaire, en Ange de lumiere, lui livra les plus rudes assauts. La pauvre mere, dans cette situation, crut devoir aller chercher de la consolation auprès de la Superieure des Ursulines. A peine étoit-elle au parloir, que son directeur y entra. Il ne sçavoit rien encore de ce qui faisoit le sujet de la douleur dont sa penitente étoit accablée; elle le lui apprit, & s'attendit bien que ce Religieux, qui avoit pour elle une tendresse vrayment paternelle, prendroit part à sa peine: mais elle se trouva bien loin de compte, lorsque le pere, prenant un ton extrémement severe, lui dit, ou qu'elle n'avoit guere de foi, si elle ne croyoit pas que cet accident fût arrivé par un ordre secret de la providence; ou, si elle le croyoit, qu'elle n'étoit guere soumise aux ordres de Dieu. Qu'elle faisoit assez voir que ses vertus étoient superficielles, & qu'elle devoit bien craindre que ce ne fussent plûtôt des ruses du demon de l'hypocrisie, que le fruit d'une veritable pieté.

Il y a beaucoup moins à craindre pour les grandes ames, d'une conduite austére de la part des directeurs, que de

cette lâche complaisance où tombent la plûpart, faute de sçavoir de quelle importance il est de ne pas laisser entrevoir aux personnes qu'ils dirigent, l'idée qu'ils ont de leur vertu. Dom Raymond de saint Bernard étoit un grand maître dans cet art ; & il sçavoit d'autant mieux la route par laquelle il falloit mener les ames à la plus haute perfection ; qu'il y marchoit lui-même, & qu'il y avoit fait de grands progrès. Tandis qu'il parloit, sa penitente étoit à ses pieds, s'humiliant encore plus qu'on ne l'humilioit. Cependant son cœur, abîmé dans la tristesse, jetta un soûpir : le directeur en prit occasion de lui faire de sanglans reproches sur sa sensibilité. Il ajoûta à cela les choses les plus dures & les plus mépriſantes ; après quoi il lui commanda de se lever, & de sortir, en lui disant que la maison de Dieu n'étoit pas faite pour des ames aussi imparfaites qu'elle étoit. L'humble veuve obéït, fit une profonde reverence, & se retira. Dès qu'elle fut sortie, le Pere & la Superieure demeurerent quelque tems comme immobiles dans l'admiration d'une vertu si rare,

& la compaſſion ſuccedant à l'admiration, ils ne purent ſe défendre de verſer bien des larmes.

Mais quelque affligée que fût Madame Martin, le fond de ſon ame étoit dans ſa paix ordinaire. Deux choſes ſur tout la fortifioient dans cette diſgrace. La premiere étoit la circonſtance du tems auquel elle avoit perdu ſon fils, qui étoit celui auquel on lit dans l'Evangile, que le Fils de Dieu entra dans Jeruſalem à l'inſçu de ſes parens, & qu'il fut trois jours perdu pour eux. La ſeconde étoit la prédiction que lui avoit fait quelque tems auparavant, un ſaint Religieux, qu'elle recevroit bientôt une grande faveur du ciel; mais que pour s'y diſpoſer, il lui faudroit porter une grande croix. Elle ne douta point que cette croix ne fût la fuite de ſon fils, & que par cette épreuve Dieu ne la préparât à ſon entrée en Religion. Elle ne ſe trompa point. Comme elle avoit mis de tous côtez des gens en campagne; ſon fils ne pût aller bien loin, & fut trouvé ſur le pont de Blois, d'où on le ramena à Tours, le troiſiéme jour de ſon départ. On a ſçû depuis que ſon

dessein étoit d'aller à Paris, chez le correspondant de son oncle ; & que ce qui lui avoit fait prendre cette resolution, étoit un certain air sombre & froid avec lequel son oncle & sa tante, dont jusque-là il n'avoit reçu que des caresses, le regardoient, depuis qu'ils sçavoient la resolution de sa mere, que lui-même ne sçavoit pas encore.

Le retour de cet enfant ne fit point cesser les murmures que sa fuite avoit excitez. Cependant une voix interieure qui suivoit par tout la vertueuse mere, lui faisoit comprendre qu'il étoit tems de quitter le monde. Son confesseur la pressoit de son côté, & elle se resolut à obéïr sans délai. Cette resolution ne fut pas plûtôt prise, que tous ses doutes & ses scrupules s'évanoüirent. Son union avec N. S. fut accompagnée d'une impression si forte, qu'elle en perdoit le repos de la nuit. Le fruit de cette operation, fut un abandon general d'elle-même & des interêts de son fils ; une grandeur d'ame qui l'éleva au-dessus des sentimens de la nature ; une paix inebranlable & une admirable allegresse, qui la fit voler à l'execution des or-

dres du ciel. Une ame si flexible aux moindres mouvemens de la grace, & si bien disposée à faire tout ce qu'elle connoîtra être la volonté de Dieu, peut s'assurer qu'elle n'agit guére que par l'impression que lui donne l'Esprit Saint, & que c'est lui qui régle toutes ses demarches par son souffle divin. Madame Martin prit donc jour pour entrer au Noviciat des Ursulines; & ce jour venu, elle appella son fils, & lui parla en ces termes.

» Mon fils, je ne puis plus differer à » vous faire part d'une chose que j'ai » crû vous devoir tenir cachée jusqu'à » present. Dès le moment que je perdis » vôtre pere, avec qui je n'ai vêcu que » deux ans; Dieu m'inspira le dessein de » quitter le monde, & d'embrasser la » vie Religieuse. Il ne m'en demandoit » pas alors l'execution, parce que je vous » étois necessaire; mais aujourd'hui cet- » te raison ne subsiste plus. Il faut donc, » mon cher fils, que j'obéisse. Quel » honneur pour moi, que Dieu m'ait » ainsi choisie pour le servir dans sa » maison! & quel avantage pour vous » d'avoir une mere qui ne sera plus oc-

cupée qu'à offrir au Seigneur des vœux « pour vôtre salut ! vous jugez bien que « je n'ai pas besoin de votre consente- « ment, puisque le grand Maître a par- « lé : je veux cependant bien vous le de- « mander, & je m'assure que vous ne « me le refuserez pas. « A ces mots, elle regarda son fils sans rien dire, & d'un air serieux mêlé de tendresse, qui le de- concerta ; aussi fut-il assez long-tems in- terdit, & dans son étonnement il ne pût faire que cette réponse d'enfant. Je « ne vous verrai donc plus, ma chere « mere ? Il ne s'ensuit pas, reprit la cou- « rageuse mere ; vous me verrez, mon « cher fils, tant qu'il vous plaira. Puis- que cela est, repartit l'enfant encore « tout émû, je le veux bien. Alors la « servante de Dieu continua ainsi : J'au- « rois eu bien de la peine, mon cher fils, « à me separer de vous, si vous vous y « étiez opposé ; mais puisque vous y con- « sentez, je me retire, & vous laisse en- « tre les mains de Dieu. Vous n'avez « point de biens ; mais celui que j'ai choi- « si pour mon heritage, sera aussi le vô- « tre, & si vous avez sa crainte, vous « possederez le plus précieux trésor de la «

» terre. Vous n'aurez plus de mere ici
» bas ; mais dans le ciel vous en avez,
» une, qui vous dedommagera bien de
» la perte que vous allez faire. Soyez-
» lui fidéle ; ayez en elle une entiere con-
» fiance, & elle ne vous manquera ja-
» mais au besoin. Je vous ai recomman-
» dé à ma sœur, qui m'a promis d'avoir
» soin de vous. Ayez pour elle le même
» amour & le même respect que vous
» avez eu jusqu'ici pour moi. Elle finit, en donnant à ce cher fils de très-salutaires avis ; elle l'embrassa & se disposa à partir.

C'étoit un matin 23. de Janvier. Elle étoit allée de bonne heure recevoir la benediction de son Archevêque, qui la voulut voir : un assez grand nombre de ses amis & de ses parens lui firent cortege, & son fils étoit à ses côtez. La plûpart de ceux qui l'accompagnoient, & presque tous ceux qui se trouverent sur son passage, voyant cet enfant fondre en pleurs, ne purent retenir leurs larmes. Elle n'y fut pas insensible, & elle a depuis avoüé que son fils lui avoit alors fait tant de compassion, qu'il sembloit qu'on lui arrachât l'ame : mais rien ne

parut de cette ſenſibilité. A la porte du monaſtére, elle trouva ſon confeſſeur, & ſe jetta à ſes pieds. Le Pere lui donna ſa benediction. Elle ſe proſterna enſuite devant la Superieure, qui la reçut avec de grandes marques de joye. Elle ne s'attendoit, n'ayant point apporté de dot, qu'à être ſœur converſe : mais elle avoit à faire à une fille bien éloignée de ces manieres intereſſées, qu'on ne voit que trop ſouvent parmi les perſonnes qui devroient être les plus degagées des biens de la terre. Elle fut reçuë pour être Religieuſe de Chœur, & commença dès le jour même, les exercices du Noviciat.

LIVRE TROISIE'ME.

SOMMAIRE.

A son entrée en Religion on lui fait quitter toutes ses penitences. La maniere dont elle se comporte avec les autres Novices, & à l'égard de ses Superieures. Son fils lui cause de grandes inquietudes. Dieu lui promet qu'il aura soin de son fils, & cette promesse commence d'abord à s'executer. Elle s'offre à souffrir pour lui tout ce qu'il plaira au Seigneur, & son offre est acceptée. Ses peines cessent, & elle jouït d'une grande paix. Elle est pour la troisiéme fois éclairée dans un raviſsement sur le myſtére de la sainte Trinité. Elle prend l'habit de Religion, & reçoit l'intelligence de la sainte écriture. Effets de cette faveur. Elle entre dans de grandes peines. Elle perd son directeur, & demeure sans soutien de la part des hommes. Un confeſseur la fait beaucoup souffrir. Elle est delivrée pour quelque tems de ses peines, & fait ses vœux. Elle retombe dans ses peines. Elle est fort preſsée interieurement de se mettre dans la conduite des PP. Jesuites. On lui ordonne de s'ouvrir au Pere de la Haye, qui lui fait mettre par écrit tout ce qui lui est arrivé jusques-là, & la conſole beaucoup. Le fruit qu'elle tire de ses peines. On la charge de l'inſtruction des Novices. Les commencemens de sa vocation pour le Canada dans un ſonge myſterieux. Son exactitude à s'acquitter de son emploi, & la grace qu'elle avoit reçuë pour cela. Elle compoſe son Catechiſme sous le titre d'Ecole Chrétienne. Quelques-unes des maximes qu'elle inſpiroit à ses Novices, & les faveurs qu'elles produiſoient. Nouveau raviſsement où le Canada lui est montré. On forme en ce pays-là le deſsein d'y établir des Urſulines. Madame de la Peltrie est fortement inſpirée de con-

sacrer sa personne & son bien au service des Sauvages. Elle en reçoit l'ordre dans un ravissement. Elle s'y engage par vœu dans une maladie, & sur le champ elle est guerie. La Mere de l'Incarnation reçoit de nouvelles graces de Dieu qui la disposent à la vie Apostolique. Sentiment de Monsieur de Bernieres sur ce qui se passe entre Dieu & elle dans un ravissement. Sa vocation au Canada est approuvée de quelques-uns, & combatuë de plusieurs. Les obstacles qu'elle y rencontre. La maniere dont on l'éprouve, & sa conduite au milieu de tout cela.

TOut ce que la Religion a de plus penible, étant beaucoup au-dessous de ce que pratiquoit déja la nouvelle Novice depuis bien des années; on peut juger combien le joug du Seigneur lui parut doux, & quels charmes elle trouva dans la vie tranquille & retirée qu'elle commença de mener dans le cloître. La premiere épreuve à laquelle on mit son obéïssance, fut de lui faire quitter toutes ses austeritez pour la reduire au train de la vie commune; & sa prompte soumission à cet ordre fit bien voir que c'étoit l'Esprit de Dieu qui l'avoit portée à exercer de si excessives austeritez sur elle-même. Elle ne ressentit pas même le moindre mouvement contraire à ce que l'on souhaita d'elle.

Une autre chose donna encore une

grande idée de sa sainteté ; ce fut la maniere simple dont elle se comporta avec les autres Novices. On s'attendoit qu'étant dans un âge mûr, & ayant des connoissances & une experience, qui devoient naturellement lui rendre assez insipide la conversation de ces jeunes filles ; ce seroit beaucoup gagner sur elle que de n'en rien témoigner à l'exterieur : mais on fut bien surpris de la voir s'accommoder avec un air fort aisé à toutes leurs manieres, entrer même, autant qu'il étoit possible, dans leurs petits amusemens ; & leur cacher si adroitement tous les dons de la nature & de la grace que le Seigneur avoit mis en elle, qu'on l'eut prise pour la plus ignorante de toutes, & la moins versée dans les affaires du monde & dans les voyes de Dieu. Il arriva de là, que toute cette jeunesse charmée de cette simplicité & de ces manieres franches qu'elle voyoit en elle, & saisie au même tems de je ne sçai quel sentiment interieur de veneration que leur inspiroit un certain air de sainteté que respiroient ses actions les plus communes ; conçurent pour elle cet amour tendre & respectueux, qu'on ne porte

qu'aux saints. Sa conduite à l'égard de la maîtresse des Novices n'étoit pas moins édifiante. Cette bonne Religieuse, qui ne pouvoit s'empêcher de la respecter, ne se lassoit point d'admirer jusqu'où alloit sa soumission & son exactitude dans l'observance des moindres régles & des plus legeres pratiques. De cette sorte la Maîtresse & la Novice se causoient mutuellement bien de la confusion ; l'une par les marques de consideration qu'elle se voyoit forcée de donner à son éleve ; & celle-ci, par l'humble dependance, & le respect profond qu'elle témoignoit en toute rencontre à celle qu'elle regardoit comme l'Ange du Seigneur qui la devoit conduire dans la terre de promission. Au reste, ce qui la fit si aisément descendre aux menuës observances de la Religion ; c'est qu'elle comprit que la volonté de Dieu ne s'y trouvoit pas moins que dans les plus grandes choses ; & qu'elle n'oublia jamais que c'est uniquement de la conformité de nôtre volonté à celle de Dieu que les plus grandes actions tirent leur prix. Avec ces principes tout lui devint précieux ; & on s'apperçut bien-tôt qu'on n'avoit rien à

craindre pour elle des dons qu'elle avoit reçus du ciel.

Cependant la joye que goûtoit la servante de Dieu dans sa chere solitude, ne fut pas long-tems bien pure. Plus son fils avoit été facile à lui accorder le consentement, qu'elle avoit bien voulu lui demander ; plus dans la suite fit-il d'efforts pour le retracter, & pour rendre cette retractation efficace. Ce changement ne vint pourtant pas de lui. Une des choses qui y contribuerent le plus, ce fut qu'il entendit de tous côtez blâmer la conduite de sa mere ; mais ce qui le mit en feu, c'est que ses compagnons d'étude commencerent à lui faire une cruelle guerre, sur ce qu'il avoit souffert que sa mere l'eut abandonné sans biens, pour s'aller enfermer dans un cloître. Quelques-uns même lui firent remarquer qu'étant sans ressource, il ne pouvoit manquer de tomber dans le mépris, & il ne s'apperçut que trop qu'il en étoit déja quelque chose. Cela joint aux tristes reflexions qu'il avoit déja faites, lui firent prendre sans peine les impressions qu'on voulut lui donner ; & un jour que ses compagnons le trouverent

plus ému qu'à l'ordinaire, ils l'aborderent en fort grand nombre ; & prenant sur le champ leur resolution : Allons, « lui dirent-ils, tous ensemble, allons « faire tant de bruit à la porte des Reli- « gieuses, que nous les obligions à te ren- « dre ta mere. « Il les crut, & les suivit ; & en un moment, ils mirent en alarme tout le quartier.

La grace ne détruit point la nature : & la servante de Dieu avouë dans ses memoires, que cette épreuve lui fut extrémement sensible. Entendant les cris étranges de cette jeunesse mutinée, elle distingua bien-tôt la voix de son fils qui d'un ton capable de toucher les cœurs les plus durs, crioit de toute sa force qu'on lui rendît sa mere. C'étoit à chaque fois autant de coups de poignard qui lui déchiroient le sein, & ce qui redoubla sa peine, ce fut la crainte qu'elle eut que la Communauté, lassée de tant d'importunitez, & effrayée de tous ces tumultes ; ne la renvoyât. J'en traitois, dit-elle, humblement & « amoureusement avec Nôtre-Seigneur, « pour l'amour duquel j'avois abandon- « né mon fils ; & par ce moyen mon ame «

» demeuroit en paix. Nos Meres pleu-
» roient de compaſſion, entendant les cris
» & les pleurs de cet enfant. Il venoit à
» l'Egliſe lorſqu'on diſoit la Meſſe, &
» paſſant la tête par la fenêtre de la grille
» de la communion : Hé ! diſoit-il, les
» larmes aux yeux, & d'une voix entre-
» coupée de ſanglots, rendez-moi ma
» mere. Il alloit au parloir, & preſſoit
» la Touriere de dire qu'on me rendît,
» ou qu'on le fît entrer avec moy. On
» m'envoyoit le voir : je le conſolois, je
» l'apaiſois par quelque petit preſent, que
» me fourniſſoient les Religieuſes ; & je
» remarquois qu'en s'en allant, il mar-
» choit à reculons pour me voir par les
» fenêtres du dortoir, & qu'il n'en dé-
» tournoit point les yeux, qu'il n'eût
» perdu de vûë le Monaſtére.

Cette bourraſque dura long-tems, & c'étoit preſque tous les jours à recommencer. D'ailleurs on parloit plus mal que jamais du deſſein de la vertueuſe mere, & elle n'ignoroit rien de tout ce qu'on en diſoit. Car il ſe trouve toujours de ces eſprits mal faits, officieux à cauſer du chagrin, & qui prenant les choſes par le plus mauvais endroit, veulent

lent encore qu'on leur ait obligation des mauvais quarts d'heure que leurs rapports indiscrets ont fait passer. Marie de l'Incarnation (c'est le nom que Madame Martin prit en entrant en Religion, & que nous lui donnerons desormais) soutint tous ces assauts avec une fermeté qui étonnoit les uns, choquoient les autres, & ravissoit en admiration tous ceux qui se connoissoient en vertu, & en grandeur d'ame. J'avois, dit-elle, « devant les yeux tout ce qui pouvoit ar- « river, & j'en portois amoureusement « la croix pour l'amour de mon cher Je- « sus, lequel un jour, comme je mon- « tois les degrez de l'appartement des « Novices, m'assura par paroles inte- « rieures, & avec un grand amour, qu'il « auroit soin de mon fils. «

L'effet suivit d'assez près la promesse. Le Pere Recteur des Jesuites de Rennes étant venu à Tours vers ce même tems; l'Archevêque de cette Ville & Dom Raymond de saint Bernard, l'engagerent à se charger de faire étudier l'enfant dans son College. Il étoit tems de lui procurer une semblable éducation: le chagrin qu'il avoit conçu de la perte

de sa mere, l'avoit tellement dérangé de ses exercices de pieté & de ses études, qu'on eut tout sujet de craindre qu'il ne se débauchât tout-à-fait. Ce devoit être une chose bien sensible à une mere qui n'avoit jamais souhaité à son fils que l'innocence & la pieté, & qui pour lui procurer ces deux précieux trésors, avoit differé de douze ans son entrée en Religion. Aussi l'ennemi de son salut s'en étoit-il servi pour lui persuader de retourner dans le siécle. Mon » entendement, dit-elle, fut tellement » obscurci, que je commençai à regar- » der comme des imaginations toutes » les certitudes que j'avois cru avoir » touchant ma vocation. Pour tout cela » neanmoins je ne sortois pas de la fami- » liarité avec Nôtre Seigneur. Un jour » il m'inspira la pensée de lui demander » de souffrir encore davantage pour mon » fils : & aussi-tôt je lui dis avec beau- » coup d'ardeur : O mon amour ! faites- » moi souffrir toutes les croix qu'il vous » plaira pourvû que cet enfant ne vous » offense point ; car j'aimerois mieux » mille fois le voir mourir que de le voir » tombé dans un seul peché. Ouy, je

consens d'être martyrisée en toutes « manieres, pourvû que vous en preniez « le soin. A peine avois-je dit cela que « je me sentis exaucée. « Nous verrons dans la suite le besoin qu'avoit le jeune enfant de ce saint pacte que fit sa mere avec la divine Majesté, & les effets qu'eurent les souffrances de la mere à l'égard du fils.

Cependant à peine la servante de Dieu respiroit-elle après cette seconde attaque, qu'il lui en fallut soutenir une troisiéme qui eut encore quelque chose de bien rude. Quoique depuis son mariage elle n'eût presque point vêcu avec son pere, si ce n'est la premiere année de son veuvage; cependant ce bon homme fut si touché de la voir entrer en Religion, que quand elle alla lui dire adieu, il l'assura qu'il en mourroit. Effectivement il mourut au bout de six mois. On prit encore occasion de cet accident pour declamer contre sa retraite; mais Dieu qui ne permet point qu'on soit éprouvé au-dessus de ses forces, la soutint dans toutes ces occasions d'une maniere si sensible, que jamais elle ne gouta plus de douceurs, & ne jouït d'une plus grande paix.

Enfin tous les orages cesserent, & le monde tout corrompu qu'il est, commença de rendre justice à son courage, & avoua qu'il falloit qu'une sagesse toute celeste fût l'ame & la regle de sa conduite. On en jugea ainsi par la maniere tout-à-fait admirable dont elle se comportoit parmi tant de sujets de s'affliger & de se troubler. » Mais si l'on avoit vû, » dit-elle, ce que Dieu operoit dans mon » ame, assurément on m'eût aidé à chan- » ter ses misericordes. L'état d'union où » j'étois pour lors, ajoûte-t-elle, tenoit » l'ame même en silence ; & j'étois com- » me une personne à qui sortant du com- » bat, on donneroit un lit de fleurs odori- » ferantes pour se reposer. Mon ame en » ce tems étoit adherante aux douces » impressions de l'esprit du sacré Verbe » incarné qui la disposoit à de grandes » choses dont il ne lui découvroit pas en- » core le secret. Mais elle n'en desiroit » pas sçavoir davantage ; car elle ne » vouloit qu'aimer. Cette curiosité que Marie de l'Incarnation dit ici qu'elle avoit soin d'éviter dans les voyes spirituelles : elle l'a toujours regardée comme une des choses des plus capables de faire

faire de faux pas dans le chemin de la perfection. Cette demangeaiſon de ſçavoir, a cependant, ajoûte-t-elle, quelque choſe d'aſſez ſpecieux, puiſqu'il « s'agit de connoître des choſes ſaintes & « divines ; mais elle renverſe & trouble « les puiſſances ; enſorte qu'à peine peut-« on diſtinguer l'eſprit de grace d'avec « l'eſprit de nature, ce qui fait tomber « l'ame en de lourdes fautes, & la tient « continuellement errante dans la voye « de l'eſprit. Si j'étois capable, conti-« nuë-t-elle, de donner conſeil aux ames « que Dieu appelle à la contemplation ; « ce ſeroit de rendre aux directeurs de « leur conſcience un compte fidéle de « tout ce qui s'y paſſe ; car la candeur « émouſſe la pointe de la curioſité, & « rend l'ame ſimple & capable des gra-« ces de Dieu. « La fervente Novice pouvoit bien mieux que beaucoup d'autres, donner des leçons de ſimplicité & de diſcretion aux perſonnes qui aſpirent à s'unir de plus en plus avec Dieu, elle à qui Dieu ſe communiquoit ſans reſerve à meſure que ces vertus croiſſoient en elle : c'eſt ce qui paroît par ce qui lui arriva au tems dont je parle. Je croi que

l'on verra avec plaisir le recit qu'elle en fait elle-même. » Le jour de la Fête de » l'Ange Gardien, étant dans ma cellu- » le, il me vint une pensée que les cellu- » les sont comme des cieux, ainsi que dit » saint Bernard, & que les Anges y ha- » bitent Sur cela je me sentis fortement » élevée en esprit par le maître des An- » ges, qui m'unissoit à lui, mais avec » une très-grande souffrance. Cela se » faisoit sans que j'eusse aucune vûë par- » ticuliere; seulement j'étois comme une » matiere que l'on prepare à quelque » chose de fort rare. L'exterieur même » s'en ressentoit, & j'y souffrois de la dou- » leur. Je fus trois ou quatre heures dans » cet état violent jusqu'à ce qu'il fallut » aller au chœur pour l'oraison. Dès que » je fus devant le saint Sacrement, cette » grande violence cessa, & avec une » douceur que je ne puis dire, je me » sentis toute changée dans l'interieur. » Il me fallut asseoir, parce que mes sens » se retirerent peu à peu. En un mo- » ment mon entendement fut illustré de » la vûë de la très-sainte Trinité, avec » l'impression de ces paroles du surado- » rable Verbe incarné; *Si quelqu'un*

m'aime, mon Pere l'aimera : nous viendrons à lui, & nous ferons nôtre demeure en lui. (Joan. 24.) Cette impreſſion portoit l'effet de la promeſſe faite dans ces paroles ; & les operations des trois divines Perſonnes en moi, furent plus éminentes qu'elles n'avoient encore été. Elles me les donnoient à connoître & à experimenter par une penetration d'elles en moi & la très-ſainte Trinité en ſon unité s'emparoit de mon ame, comme d'une choſe qui lui étoit propre, & qu'elle avoit renduë capable de ſa divine impreſſion. Il me fut declaré que la premiere fois que j'avois reçu une ſemblable faveur, c'étoit pour inſtruire mon ame du plus auguſte & du plus incomprehenſible de nos myſtéres : la ſeconde, afin que le Verbe me prit pour ſon épouſe ; mais qu'à cette troiſiéme fois, le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit, ſe donnoient & ſe communiquoient à moi, pour poſſeder entierement mon ame. Alors l'effet s'en enſuivit ; & comme les trois divines Perſonnes me poſſedoient, je les poſſedois auſſi dans la participation des tréſors du ciel. Le Pere Eternel étoit

» mon pere ; le ſuradorable Verbe mon
» époux ; & le Saint-Eſprit, celui qui par
» ſon operation diſpoſoit mon ame, &
» lui faiſoit recevoir ſes impreſſions di-
» vines. J'avois la vuë très-vive de mon
» néant ; & je ne parlois que de cela
» dans les momens où je pouvois m'é-
» crier. Je me voyois perduë dans le tout ;
» & dans cette perte, je jouïſſois d'un
» plaiſir indicible. Je croi que cette
» jouïſſance à quelque choſe de ſembla-
» ble à celle des bienheureux. La Ma-
» jeſté divine, dans laquelle j'étois abî-
» mée, agiſſoit, demeurant dans mon
» ame pour la careſſer, & ſembloit lui
» rendre tout permis. Auſſi les actes
» qu'elle faiſoit, n'étoient pas d'elle-
» même ; mais elle ſentoit qu'ils étoient
» produits par celui dans lequel elle
» étoit. Ah ! qui pourroit dire avec quel
» honneur Dieu traite l'ame lorſqu'il
» l'éleve à ſes divins embraſſemens ! je croi
» qu'elle rentreroit dans le néant, ſans
» la douceur dont il a la bonté de tem-
» perer ſon operation. Ce raviſſement
» dura une demi-heure, au bout de la-
» quelle je me trouvai appuyée ſur ma
» chaire. J'eus aſſez la liberté pour dire

Complies, malgré les restes des écou- «
lemens divins dont mon ame avoit été «
inondée, & dont elle étoit encore toute «
liquefiée ; semblable à un vaisseau, «
qui demeure humecté, après même «
qu'on en a tiré la liqueur dont il étoit «
rempli. Je m'apperçus au sortir de l'E- «
glise, que j'étois comme une personne «
yvre, & qui ne peut comprendre les «
choses qui se presentent à ses sens ; & «
je demeurai long-tems renfermée en «
moi-même, sans pouvoir être attenti- «
ve à rien. «

Tout ceci se passoit avant que la ser-
vante de Dieu fut revêtuë du saint ha-
bit de la Religion. On lui donna enfin
le voile, & pendant la ceremonie, il
parut en elle quelque chose de celeste,
dont toute l'assemblée fut extremement
surprise. Ce fut environ dans le même
tems qu'elle reçut dans un degré fort
éminent, l'intelligence de l'Ecriture ; en
sorte que sans le secours, ni des versions
françoises, qu'on ne connoissoit guere
encore parmi les catholiques en France,
ni des explications des interprêtes ; elle
pouvoit lire, sans être arrêtée, tous les
livres saints. A la faveur de la lumiere

qui répandit dans son ame une clarté si divine, bien des secrets cachez dans l'un & l'autre Testament, lui furent découverts. J'y voi, dit-elle, toutes sorte de » viandes pour la nourriture des ames, » & les differentes manieres de s'en repaître ; les uns tournant tout en corruption, & les autres en recevant une » vie de grace & d'amour. J'y découvre » aussi une grande quantité de fautes qui » se commettent, même par des personnes fort spirituelles ; les pertes qu'elles font, pour ne pas suivre les conseils qui nous y sont donnez ; & les » grands biens qui y reçoivent les ames » fidéles, je dis vraiment fidéles ; car » Dieu veut une exacte pureté en toute » chose, à proportion des graces qu'il » départ. De tems en tems je me lance » en lui pour lui parler de tout cela ; » puis je reçois de son infinie liberalité, » de nouvelles connoissances. Enfin tout » se termine à l'amour. L'esprit se sent » libre, & fortement uni à Dieu par un » nouvel embrassement qui se fait à la » faveur de toutes ces decouvertes, les- » quelles bien qu'elles ne soient pas aus- » si présentes & aussi distinctes hors de

l'oraiſon, qu'elles le ſont à l'oraiſon : « ne laiſſent pas de revenir à propos, dans « les occaſions, ſelon le beſoin où je me « trouve. «

Dans un autre endroit, elle dit que lorſqu'elle étoit au chœur, l'intelligence d'un paſſage de l'Ecriture, qui lui étoit donnée pendant l'Office, lui enlevoit l'eſprit avec tant de violence, que ſi le chant ne l'eût ſoulagée ; elle eût été contrainte d'éclatter. Mes ſens, dit-elle encore, étoient tellement touchez, que j'avois de puiſſans mouvemens de battre des mains, & de provoquer tout le monde à chanter les louanges d'un Dieu ſi grand & ſi digne que tout ſe conſume pour ſon amour & pour ſon ſervice. Je me ſentois portée, comme l'épouſe des Cantiques, *à me réjouir, & à ſauter d'aiſe, dans le ſouvenir des mammelles de l'Epoux*, (Cant. 1. 3.) que ſouvent je ſuçois par l'eſprit de ſes divines paroles. Je voyois dans les Pſeaumes, ſes juſtices, ſes jugemens, ſes grandeurs, ſes amours, ſon équité, ſes beautez, ſes magnificences, ſes liberalitez ; enfin, qu'il avoit au ſens de l'Egliſe ſon épouſe, «

» *des mains d'or faites au tour, pleines*
» *d'hyacinthes*, (Cant. 5. 14.) & pro-
» pres pour faire découler leur plenitu-
» de sur les ames ses amantes. Je con-
» noissois que la bonté de ce divin époux
» avoit mis mon ame dans un pâturage
» gras & fertile, où elle s'entretenoit
» dans un admirable embonpoint, & où
» elle avoit des biens à regorger.

Quelque attention qu'eût la sœur de l'Incarnation à ne rien laisser appercevoir des graces extraordinaires qu'elle recevoit du ciel, elle ne pût cacher celle-ci. Dès qu'on l'eût remarqué, presque tous les entretiens que la régle permet, ne roulerent plus que sur l'Ecriture sainte, & cette divine parole que ces Religieuses écoutoient dans un esprit de simplicité pour s'édifier, & non par vanité pour paroître sçavantes, produisit de merveilleux effets dans tous les cœurs. Un jour une Novice ayant prié la servante de Dieu de lui dire le sens de ces paroles, par où commence le sacré Cantique, *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* : la maîtresse des Novices qui se trouva presente, lui fit apporter une chaire, & lui ordonna de dire tout ce

qui lui viendroit à l'esprit sur ce passage. Elle obéït, & dès le premier mot, n'étant plus à elle, elle parla long-tems, selon que l'amoureuse activité la possedoit, & mit aussi toutes les assistantes hors d'elles-mêmes. A la fin elle perdit la parole, & fut quelque tems dans une espece d'extase : la même chose lui arrivoit assez souvent au chœur, & elle dit elle-même que jour & nuit, quoiqu'elle fît, elle étoit dans un continuel transport. Le 18e. Pseaume sur tout avoit « pour moi des attraits qui me ravissoient « le cœur, & emportoient mon esprit. « Ouy, ouy, m'écriois-je, mon amour, « *vos témoignages sont veritables ; ils se* « *justifient d'eux-mêmes.* Ils rendent sa- « ges ceux qui ont moins de lumiere. En- « voyez-moi par tout le monde, afin de « les enseigner à ceux qui les mépriſent. « A ce trait, il en succedoit un autre : « c'étoit une suite qui ne finissoit point : « & une fois, dans le transport que me « causoit la psalmodie, comme on eût « entonné le Pseaume *Laudate Dominum* « *de cœlis*, je dis du François, pour du « Latin, loüant la sacrée personne du « Verbe, par laquelle toutes choses ont «

» été faites. En marchant, je ne me sen-
» tois point toucher la terre. Tout cela
» au reste n'étoit point une impression
» qui s'épanchât dans les sens : tout ce
» que je voyois dans la Religion me pa-
» roissoit grand. Je ne trouvois que de
» la douceur dans l'obéïssance. Je me
» sentois une ouverture de cœur parfai-
» te pour mes Superieures ; & j'étois ve-
» ritablement mortifiée, lorsqu'elles n'a-
» gissoient pas sur moy avec la même au-
» torité que sur les autres Novices. Une
» des choses qui me contentoient le plus,
» c'est que les Novices ne se mêlent de
» rien. O que c'est un grand repos à une
» ame Religieuse !

Enfin ce torrent de graces sensibles & de delices spirituelles, commença de s'arrêter ; & Dieu voulut faire comprendre à sa servante qu'il étoit tems de communiquer à ses vertus cette force & ce courage, qui s'acquiert dans l'infirmité, comme il le dit lui-même à saint Paul. Marie de l'Incarnation s'étoit toujours bien attenduë qu'elle ne seroit pas exempte des rigueurs & des épreuves, par lesquelles tous les Saints ont passé, & ausquelles ceux qui ont été les plus

cheris de Dieu, ont toujours eu la meilleure part : & elle s'y disposa par une soumission parfaite à tout ce qu'il plairoit à son époux ordonner d'elle. Elle concevoit bien que si à l'égard des pecheurs qu'il veut gagner, sa bonté lui fait temperer les rigueurs d'une penitence necessaire, par tous les adoucissemens que peut permettre sa justice irritée : il est de sa sagesse de mêler parmi les benedictions de sa douceur, & les tendres caresses dont il prévient les ames fidéles, une salutaire amertume, qui les purge de leurs plus petites souillures, & donnent une grande solidité à leur vertu. Il y avoit donc à peine deux mois qu'elle avoit quitté le monde, lorsqu'elle ressentit les premieres approches de l'ennemi ; mais cela se dissipa bientôt, & ce ne fut que quelques jours après avoir été revêtuë de l'habit de Religion qu'elle se trouva tout de bon aux prises avec toutes les puissances de l'enfer ausquelles Dieu sembloit l'avoir abandonnée. Je ne rapporterai pas ici tout ce qu'elle a écrit de ses combats. Ceux qui ont quelque experience dans la vie spirituelle, sçavent ce qui se passe dans une ame

qui est reduite en cet état, les autres n'ont pas besoin, & peu même sont capables de ce recit.

Il suffit de dire que la sainte Novice, attaquée par les plus violentes tentations de blasphême, d'impureté, de desespoir, d'orgueil, & d'infidelité ; en apparence sans aucun secours du ciel, qui sembloit être de fèr pour elle ; sans aucune consolation de la part de son confesseur, pour qui elle ne se sentoit plus de confiance, & dont les paroles ne la touchoient plus ; livrée aux agitations d'une imagination troublée, & feconde en expediens pour la tourmenter ; persuadée que tout le passé n'étoit qu'illusion ; & que trompée la premiere, mais par sa faute, elle avoit ensuite trompé son directeur : sans goût pour les choses du ciel ; ne pouvant plus souffrir l'oraison, ni aucun exercice de pieté ; s'imaginant à tous momens consentir aux plus extravagantes, & aux plus impies suggestions de l'ennemi : en un mot, n'ayant plus que tenebres dans l'esprit, qu'erreurs dans l'imagination, que revolte dans la volonté, que frayeurs dans les sens : se vit, presque sans milieu, transportée des

des plus tendres embraſſemens de l'époux, dans une eſpece d'enfer. Dieu ne fait paſſer par cet état, que les plus grandes ames, & c'eſt une des plus infaillibles marques pour les diſtinguer. Une main inviſible les ſoutient au bord de tant de précipices. Certains rayons du Soleil de juſtice percent de tems en tems les nuages épais qui les enveloppent; les éclairent, & les raniment; mais cela ne dure pas, & il n'en reſte aucune trace. On y pratique dans le degré le plus ſublime toutes les vertus, ſur tout la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, & le deſir de ſouffrir pour lui. On y amaſſe des tréſors inépuiſables de merites, & rien ne contribuë davantage à élever à une éminente ſainteté. Mais il n'eſt pas poſſible d'exprimer ce qu'il en coûte. Marie de l'Incarnation ne fut point épargnée par ſon celeſte époux, dont l'amour refugié au fond de ſon ame, y faiſoit en même tems par un mélange, & une alternative incroyable à ceux qui ne l'ont point éprouvé; ſa force, ſon ſoutien, ſa paix, ſon eſperance, & ſon plus ſenſible martyre. Pour comble d'affliction elle perdit ſon directeur qui

fut appellé à Feuillans pour y être Superieur. Quoique dans cette sorte d'épreuves il semble qu'on ne tire aucun secours de son pere spirituel, pour qui même d'ordinaire on se sent une grande haine, & qu'on évite autant qu'il est possible ; on le trouve néanmoins fort à dire quand on le perd. Aussi n'y a-t-il point de situation où l'on ait plus besoin d'un guide ; mais il seroit presque aussi dangereux d'en avoir qui ne fussent pas également fermes, éclairez, prudens, compatissans, attentifs à distinguer ce qui vient de Dieu, ou de l'operation du démon, & ce qui ne doit être attribué qu'à l'humeur & au temperament ; que d'en manquer tout-à-fait. Effectivement sans cela les ames ne profitent point, & quelquefois perissent par cela même, qui dans les desseins de la providence, devoit les établir dans une éminente sainteté.

Dom Raymond de saint Bernard avoit toutes les qualitez que je viens de dire, & celui qui lui succeda n'en avoit aucune. D'ailleurs le nouveau directeur ne connoissoit point sa penitente, & selon toutes les apparences, il ne sçavoit

pas douter dans une matiere où les plus clairvoyans ne marchent qu'à tâtons, & ne jugeoit pas à propos de consulter. Ainsi on ne peut juger combien la servante de Dieu eut à souffrir sous une telle conduite; mais sa vertu étoit au-dessus de ces fâcheux contre-tems, & son experience dans les choses de Dieu, où plutôt la direction interieure de l'Esprit Saint, suppléoit à ce qui manquoit à son confesseur. Tout son recours étoit à Dieu; & comme elle sçavoit que cet état étoit dangereux, si elle n'en profitoit pour devenir parfaitement humble, presque toute son occupation interieure étoit de s'anéantir devant la majesté de Dieu. Elle ne laissoit pas néanmoins de se relever par une grande confiance. Quelquefois Dieu lui laissoit entrevoir qu'elle n'avoit rien perdu de ses bonnes graces; le plus souvent elle le trouvoit insensible à tout ce qu'elle pouvoit faire pour le toucher: mais de quelque maniere qu'il en usât, elle confessoit qu'il agissoit par amour, & elle acquiesçoit à tout par un retour amoureux, qui l'affermissoit de plus en plus dans une resignation parfaite aux volontez de son époux.

Son confesseur ne lui parla de ses premieres dispositions, que comme de très-dangereuses illusions, pendant lesquelles on l'avoit mal conduite. Il ne croyoit apparemment qu'une partie de ce qu'il disoit, mais il hazardoit beaucoup; & dans une épreuve où la tentation de desespoir est presque continuelle; s'il n'eût eu à faire à une femme forte, il en seroit peut-être arrivé quelque accident funeste. Avec cela il abandonnoit trop sa penitente à elle-même, jusques-là qu'il fut une fois plusieurs mois sans la voir. Pour surcroit d'affliction, on apprit de Rennes que le jeune Martin, après y avoir été pendant quelque tems l'exemple du College, commençoit à se déranger, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne se perdît entierement. Il n'en falloit pas tant pour jetter cette mere desolée dans un abîme de douleurs. Elle n'y succomba pourtant pas. Elle pensa d'abord que le démon faisoit jouer ce nouveau ressort, pour mettre obstacle à sa profession, dont le tems approchoit. Aussi-tôt elle se soumit à tout ce que le ciel en ordonneroit. Il sembloit que Dieu n'attendît que ce sacrifice de son humble servante,

pour mettre fin à l'inquietude que lui causoit la conduite de cet enfant. Il la consola interieurement, & l'assura qu'il auroit soin de son fils. Peu de tems après l'enfant revint à Tours, une de ses tantes le prit chez elle, & il commença à mener une vie plus reglée. Sa sainte mere délivrée de ce souci, fut enfin avertie de se preparer à faire ses vœux. L'accablement de peines ou elle étoit toujours, ne lui permit pas de goûter d'abord la joye que devoit lui causer une si heureuse nouvelle : mais le sacré Verbe ne voulut pas qu'une épouse si fidéle & si chaste, éprouvât des rigueurs, dans le tems même qu'elle s'unissoit à lui par des liens indissolubles. La veille de sa profession elle sentit en un moment toutes ses peines cesser, & se trouva dans une disposition interieure, qu'elle seule peut nous bien faire connoître.

Il sembloit, dit-elle, que toutes les « impressions de mes souffrances fussent « changées en des sentimens d'un amour « le plus tendre que j'eusse encore ressenti. Je disois, ô mon cher amour ! « quoique jusqu'à present j'aye été votre épouse par les vœux que je vous «

» faisois ; je vais l'être encore d'une tou-
» te autre maniere. Toutes les puissan-
» ces de mon ame étoient tellement plon-
» gées dans un ocean d'amour, qu'elle
» n'en sortoit point, non plus qu'une
» personne qui seroit abîmée dans le fond
» de la mer. Je suppliois ce divin époux
» que cela ne parut point au-dehors, &
» qu'il me laissât libre pour l'action que
» j'allois faire. Il me l'accorda : toute-
» fois pendant la ceremonie j'eus beau-
» coup de peine à conserver toute l'atten-
» tion necessaire pour ne rien omettre,
» & ce ne fut pas sans de grandes diffi-
» cultez que je vins à bout de lire & de
» proferer la formule de mes vœux.
» Après l'action j'experimentai en mon
» ame des choses, dont j'ai encore la
» memoire bien recente, mais dont je
» ne puis rien exprimer. Dès que je fus
» retirée dans ma chambre, les assauts
» du divin Amour furent si pressans,
» qu'il fallut me prosterner, ne sçachant
» en quelle posture tenir mon corps.
» J'étois si transportée, qu'en marchant
» par la maison, il me sembloit que tout
» fût mort pour moi. Je ne pouvois en-
» tendre ni comprendre que mon époux.

Toutes mes puissances étoient retirées « au fond de l'ame, où elles étoient avec « Dieu comme dans leur centre, de sorte « que l'exterieur demeuroit aussi sans « sentiment. Plusieurs jours après je ressentois encore dans le corps, la douleur que m'avoit causée cet attrait. «

Le lendemain de ma profession étant « prosternée devant mon oratoire, je « sentis mon cœur s'élargir dans un « entretien avec mon divin Epoux, sur « la grande misericorde qu'il m'avoit « faite. Ce fut alors qu'il me donna à « entendre avec une très-grande clarté « qu'il vouloit que desormais je volasse « continuellement à lui, à l'imitation de « ces esprits suprêmes qui sont les plus « proches de lui, qui le connoissent, qui « l'aiment, & qui sont comme l'habitation de sa divine Majesté. Ces paroles « m'animerent de nouveau; & je voyois « le chemin de l'amour si applani & generalement toutes choses si faciles, « que je m'offrois & m'abandonnois sans « cesse au bien aimé, pour faire & souffrir tout ce qui lui seroit le plus agreable. Je passai ainsi huit jours; après « quoi me voilà réplongée dans l'abîme «

» de mes croix. Il ne me sembloit pas
» qu'il dût jamais y avoir de consolation
» pour moi. J'offrois tout cela à Nôtre-
» Seigneur, & je lui sacrifiois de grand
» cœur l'inclination que je sentois à
» chercher du secours hors de lui. Je
» croyois que toutes les creatures m'a-
» voient en horreur, & je pensois que c'é-
» toit avec justice. Plus je me voyois
» basse, plus je sentois un instinct inte-
» rieur, qui me disoit : Cherche encore
» à t'avilir davantage. Que les peines
» qu'on ressent en cet état sont grandes!
» c'est une division des deux parties, qui
» fait connoître combien leurs préten-
» sions sont opposées. L'esprit plus éclai-
» ré & plus délicat que jamais, ne veut
» aucun mélange de la partie inferieure,
» qui se voyant ainsi privée de tous les
» biens dont l'esprit joüit, cherche ail-
» leurs du soulagement : mais elle n'en
» trouve pas, & souffre une peine qui
» tient de l'agonie. Quand je découvrois
» mes souffrances à ma Superieure, elles
» diminuoient un peu : mais je fus inte-
» rieurement portée à me priver de ce
» petit soulagement, le seul que je re-
» cusse.

On n'eſt jamais plus près de recevoir la conſolation du ciel, que quand on renonce à celle de la terre : mais parmi les perſonnes, même ſpirituelles, peu ſçavent faire un ſage diſcernement entre le ſecours qui vient de l'homme, & que la nature recherche, & celui qui vient de Dieu, & que l'eſprit de grace fait deſirer & pourſuivre. On ne ſçauroit prendre plus de précautions qu'en prit la nouvelle Profeſſe, pour ne pas faire de fauſſes demarches dans une occaſion ſi delicate, où pour peu qu'on s'écarte, on s'égare à l'infini. Dès le moment qu'elle eut perdu Dom Raymond, elle ſe ſentit fortement inſpirée d'avoir recours aux Peres de la Compagnie de Jeſus, qui n'étoient point encore établis à Tours : cependant comme elle eſperoit que Dom Raymond de ſaint Bernard reviendroit; elle ſe perſuada qu'en attendant ſon retour, elle ne devoit point quitter le confeſſeur qu'elle avoit alors : mais enfin, n'en recevant abſolument aucun ſecours, ſes premiers mouvemens revenoient ſans ceſſe, & ce combat la fit aſſez long-tems ſouffrir. Elle ne ſe ſeroit peut-être même jamais determinée à

parler à aucun Jesuite, si sa Superieure ne l'y eût obligée.

Il y avoit alors à Tours un de ces Peres nommé le Pere George de la Haye, qui y avoit prêché l'Avent, & qui y devoit prêcher le Carême. Il venoit de tems en tems faire des exhortations aux Ursulines, & il avoit rempli toutes ces filles d'une très-grande estime pour sa vertu & pour sa capacité. La Mere de l'Incarnation avoit été touchée plus que personne de ses discours, & la seule crainte de tomber dans l'inconstance & la legereté, si ordinaire & si pernicieuse aux personnes devotes, l'empêchoit de lui ouvrir son cœur. Sa Superieure, qui sçavoit la maniere dont son confesseur se comportoit avec elle, & qui étoit convaincuë qu'elle ne feroit jamais d'elle-même aucune démarche pour s'addresser à un autre, lui ordonna de découvrir son cœur au Pere de la Haye, qu'elle pria de venir la voir, & lui recommanda de ne rien cacher à un homme qui meritoit toute sa confiance. Le Pere de la Haye n'eut pas été un quart d'heure avec la servante de Dieu, qu'il reconnut les grands trésors de graces

dont Dieu l'avoit remplie. Elle de son côté fut entierement surprise, qu'en deux paroles il eût remis le calme dans son cœur, & l'eût delivrée de quantité de mauvaises craintes, qui lui faisoient un tort considerable, & persuadée par cette experience, que c'étoit là le guide qu'elle devoit desormais suivre, elle s'abandonna sans reserve & sans qu'elle pût s'en défendre, à sa conduite. Le Pere cependant ne se contenta pas de la declaration verbale qu'elle lui avoit faite de ses tentations, de ses peines interieures & des faveurs celestes dont Dieu l'avoit prévenuë, il voulut en avoir un écrit suivi & exact. Elle connut en même tems que Dieu approuvoit ce commandement, & elle se sentit une ferme confiance qu'il l'aideroit dans l'execution. Elle assure qu'elle étoit charmée qu'il lui fût permis de dire tous ses pechez, & de faire voir le mauvais usage qu'elle avoit fait des graces dont elle avoit été favorisée; & qu'en un moment toute sa vie lui fut remise devant les yeux; de sorte que son écrit ne lui couta rien à faire.

Le Pere de la Haye n'eut pas plûtôt

lû ce memoire, & pris tout le tems de s'instruire, & de consulter le Seigneur sur une affaire qui lui paroissoit delicate; qu'il dit à la Mere de l'Incarnation, qu'il reconnoissoit l'esprit de Dieu dans tout ce qui s'étoit passé en elle, & qu'elle seroit bien coupable, si jamais elle aimoit quelque autre chose qu'un bienfaiteur si magnifique. A ces paroles toutes ses peines se dissiperent, & son époux redoublant ses caresses, lui fit sentir que ce changement étoit le fruit de son obéissance. Elle passa ainsi tout le tems pascal jusqu'à l'Ascension; puis tout d'un coup elle se trouva replongée dans ses plus grandes peines. Mais il paroît que cela ne dura pas, & n'eut aucune suite. Voici de quelle maniere elle dit que tout cela prit fin. » Un soir comme je me » promenois par obéissance dans une al- » lée du jardin, fortement unie à Dieu, » à qui je faisois de nouvelles protesta- » tions de vigilance sur moi-même; j'eus » un instinct très-puissant de m'arrêter, » de demander pardon du plus profond » de mon cœur au celeste époux, & de » lui promettre une éternelle fidelité. » A peine eu-je obéï, qu'à l'instant tou-

tes mes tentations & toutes mes croix « s'évanoüirent. Il me ſembla que je « n'avois jamais ſouffert, & je demeurai « remplie d'une paix très profonde. «

Elle raporte enſuite les grands avantages qu'elle tira de ſes peines, la neceſſité qu'il y avoit pour elle de paſſer par ces épreuves pour parvenir à la parfaite pureté de cœur & à la perfection de l'humilité chrêtienne; le deſir que cet état de ſouffrances interieures lui laiſſa dans le cœur de ſouffrir encore davantage. Elle ajoûte qu'elle préferoit ces croix & ces tentations aux douceurs & aux conſolations ſpirituelles, à cauſe des biens ineſtimables qu'en retirent ceux qui les prennent de la main de Dieu, & qui en font un uſage conforme aux adorables deſſeins de ſa providence. J'y ai connu, dit-elle, le grand amour « que Dieu me portoit, & ce qui étoit « en moi de contraire à cet amour. J'y ai « appris à mourir à mes ſentimens, & à « me défaire, quoi qu'il m'en doive coûter, de tout ce qui peut me retarder « dans ma courſe. Quand je reflechis « ſur mes ſentimens mortifiez, & privez « de leurs deſirs; mon eſprit ſe ſatisfait: «

» je prie Nôtre-Seigneur de n'en avoir
» point pitié ; mais de me rendre digne
» de n'avoir ni desirs, ni sentimens, que
» pour lui : car dans mon ame je vois
» clairement & j'experimente combien
» cela est necessaire, & combien l'es-
» prit tend toujours à cette grande pu-
» reté. Or il est impossible d'avoir ces
» connoissances par d'autres voyes, que
» par celle de la croix. Dans l'abondan-
» ce des plaisirs sensibles on porte joyeu-
» sement tout ce qui arrive, & quelque
» fois l'imperfection se cache dans cette
» joye & n'est pas connuë : mais lorsque
» tout est retiré au fond de l'ame, & que
» la partie inferieure est privée de tout
» secours ; on connoît tout ce qui a en-
» core vie & sentiment ; on est bien de-
» sabusé de l'opinion qu'on avoit de sa
» vertu ; & on voit avec évidence qu'on
» n'a pas encore commencé à se morti-
» fier parfaitement. C'est ce qui fait met-
» tre tout d'abord la main à l'œuvre, &
» on n'attend point à étouffer les senti-
» mens de cette partie imparfaite ; qu'ils
» commencent à se vouloir soulever.

Cependant sa Superieure la voyant tout-à-fait renduë à elle-même, songea

à tirer d'un si excellent sujet tous les secours dont Dieu l'avoit rendu capable. Elle la fit d'abord sous-maîtresse des Novices ; puis elle la chargea absolument des instructions qu'on a accoutumé de faire à ces jeune filles ; & ce fut alors que Dieu commença à lui faire sentir les premiers mouvemens de sa vocation pour le Canada. Voici comme elle en parle. Une nuit après avoir entretenu très-familierement mon divin Epoux, je m'endormis ; & pendant mon « sommeil, il me sembla que j'étois seule « avec une Dame, que j'avois recontrée « par je ne sçai quel hazard. Je la pris « par la main, & je l'emmenai avec moi, « marchant à grands pas & avec bien de « la fatigue ; parce que nous avions bien « des obstacles à surmonter pour arriver où nous aspirions. D'ailleurs j'ignorois la route qu'il falloit suivre. « Je ne laissois pas d'avancer toujours, « tirant avec moi cette bonne Dame. « Enfin nous arrivâmes à une belle place, à l'entrée de laquelle il y avoit un « homme vêtu de blanc, tel qu'on dépeint ordinairement les Apôtres. Il « étoit le gardien de ce lieu-là : & par «

» un ſigne de main, il nous fit connoître
» le chemin qu'il falloit prendre pour y
» entrer. Ce lieu étoit raviſſant ; le pavé
» étoit comme de marbre blanc ou d'al-
» bâtre par carreaux, & les liaiſons d'un
» beau rouge. Il y regnoit un grand ſi-
» lence, qui inſpiroit je ne ſçai quel
» charme. J'avançai, & de loin j'ap-
» perçus à main gauche une petite Egli-
» ſe de marbre blanc, d'une très-belle
» architecture antique ; & ſur cette
» Egliſe la ſainte Vierge étoit aſſiſe, te-
» nant le petit Jeſus entre ſes bras. Au
» bas de ce lieu, qui étoit très-éminent,
» il y avoit un grand & vaſte pays plein
» de montagnes & de vallées, & tout
» couvert de brouillards épais, excepté
» une petite maiſon qui ſervoit d'Egliſe
» à tout le pays. La Mere de Dieu re-
» gardoit ces vaſtes contrées, qui cau-
» ſoient autant de pitié que d'effroi, &
» où l'on ne pouvoit deſcendre que par
» un chemin rude & étroit. D'abord la
» ſacrée Vierge me parut auſſi inflexi-
» ble que le marbre ſur lequel elle étoit
» aſſiſe. Je ne laiſſai pas de m'avancer
» vers elle. Dès que je fus proche, je
» lâchai la main de ma compagne ; &

par

par un treſſaillement d'amour, je cou- «
rus vers cette divine Mere, étendant «
les bras, enſorte qu'ils pouvoient at- «
teindre aux deux bouts de la petite «
Egliſe. J'attendois qu'elle me fît quel- «
que grace; mais comme elle regardoit «
ce pauvre pays, je ne la pouvois voir «
que par derriere. Peu de tems après, «
je la vis tout à coup devenir flexible, «
& jetter les yeux ſur ſon divin Fils, au- «
quel elle faiſoit entendre quelque cho- «
ſe d'important: & il me ſembloit qu'el- «
le lui parloit de ce pays & de moi. Ce- «
pendant les bras toujours étendus je «
ſoupirois après elle. Alors avec une «
grace raviſſante, elle ſe tourna vers «
moi en ſouriant amoureuſement & elle «
me baiſa ſans me dire mot. Puis elle «
ſe retourna vers ſon Fils, & continua «
de lui parler, ayant toujours, ainſi «
qu'il me paroiſſoit, quelque deſſein «
ſur moi. Elle ſe tourna une ſeconde «
fois & me baiſa derechef. Elle parla «
encore à ſon très-adorable Fils & me «
baiſa pour la troiſiéme fois. Mon ame «
fut remplie d'une onction toute celeſ- «
te; la beauté de cette divine Mere me «
parut raviſſante; mais ma compagne «

» ne la vit point, parce qu'elle s'étoit ar-
» rêtée pour descendre dans ce grand
» pays dont j'ai parlé. Je me reveillai là-
» dessus, portant en mon cœur une paix
» & une douceur qui ne peut venir que
» du ciel. Cela me dura plusieurs jours,
» & m'unit très-intimement avec la Me-
» re & le Fils.

Dans quelques autres écrits, où la servante de Dieu parle de ce songe mysterieux, on trouve quelques circonstances dont elle ne parle point ici, & qui ne doivent point être oubliées; il y en a même qui feroient juger qu'elle en avoit eu un second assez peu differend du premier. Elle dit qu'elle & sa compagne marchoient dans l'impetuosité de l'esprit vers la mer, du côté où l'on faisoit les embarquemens; que cette grande place où on la fit entrer, étoit environnée de grands édifices, qui paroissoient des monastéres: que de ce lieu, qui étoit fort élevé, il y avoit un petit degré pour descendre dans un pays immense & tenebreux: qu'on n'y pouvoit passer sans un peril éminent; parce qu'il étoit fort étroit & embarrassé de précipices dont la vûë seule faisoit frayeur: qu'elles

franchirent néanmoins ce pas, & qu'elles allerent jusqu'à un lieu nommé la Tannerie : que tandis que la sainte Vierge s'entretenoit d'elle avec son Fils, son cœur s'enflâmoit de plus en plus, & son ame ressentoit je ne sçai quoi de divin : que jusques-là, & dès sa plus tendre enfance, elle avoit eu un grand zéle du salut des ames : mais qu'après les caresses de la sainte Vierge, & l'onction que ses sacrez baisers laisserent dans son ame ; son esprit fut en un moment tout hors de lui, & commença de voler par tout le monde, pour chercher des ames rachetées du sang de Jesus-Christ, qu'il accompagnoit par tout les ouvriers de l'Evangile ; qu'il se joignoit à eux dans leur ministére pour aider ces ames abandonnées, & qu'il parloit avec une sainte hardiesse au Pere Eternel en leur faveur.

La Mere de l'Incarnation n'étoit pas de ces personnes, qui uniquement occupées des projets d'une sainteté peu commune, à laquelle elles se flattent aisement qu'elles sont appellées, mais qu'elles envisagent toujours dans un avenir éloigné, negligent absolument

la pratique des vertus propres de leur état present, & sur tout celle de l'humilité du cœur, & de l'exactitude à remplir tous leurs devoirs. Elle ne perdoit point de vûë les desseins que Dieu avoit sur elle, & qui se developpoient insensiblement avec une très-grande évidence ; mais l'attention qu'elle y apportoit, ne faisoit que donner de la vivacité à son application aux emplois qui lui étoient confiez. Son office étoit, comme je l'ai dit, d'enseigner aux Novices & aux jeunes Professes, les principes de la morale & de la doctrine Evangelique, & de leur faire prendre l'esprit de l'Institut qu'elles avoient embrassé ; il ne se peut rien ajouter au soin qu'elle se donnoit pour cultiver ces jeunes plantes, Dieu lui avoit donné beaucoup de facilité à s'énoncer sur les mystéres de la foi. Elle avoit sur cela des lumieres, qui ne lui pouvoient venir que d'enhaut, & l'Esprit Saint l'avoit rempli d'une grace de sagesse qui la faisoit parler d'une maniere inspirée. Quelquefois pendant ses instructions certains passages de l'Ecriture lui venant à la bouche, il falloit qu'elle s'arrêtât pour souffrir en silen-

ce, ce sont ses termes, tout ce que son esprit concevoit, après quoi ayant recouvré la liberté de parler, elle répandoit abondamment de sa plenitude sur ses éleves.

Elle ne se bornoit pas aux instruction verbales qu'elle faisoit aux jeunes filles dont elle avoit la direction. Elle composa pour leur usage un Catéchisme qui est peut-être le meilleur que nous ayons en nôtre langue ; on l'a donné au public sous le nom de l'Ecole Chrêtienne, & on peut assurer au moins qu'il n'en est point où les choses soient expliquées avec plus d'ordre, de précision, & de netteté, & que le choix & l'application des passages de l'Ecriture, font bien voir que la Mere de l'Incarnation a été une des personnes de son siécle qui ayent mieux possedé les livres saints. Ceux qui ne cherchent dans la lecture de ces sortes d'ouvrages, qu'à s'instruire de leur Religion, n'en sçauroient trouver qui la leur apprenne mieux que celui-ci ; & tout y respire cette merveilleuse simplicité laquelle fait éviter une sorte de curiosité qui ne manque guere de produire l'orgueil & le li-

bertinage de l'esprit & l'insensibilité du cœur. On a aussi trouvé parmi les papiers de la servante de Dieu plusieurs Sentences qu'elle remettoit souvent devant les yeux de ses Novices, & qui ne sont qu'une très-petite partie de ce qu'elle en avoit recueilli. Je crois qu'on verra ici avec plaisir ces précieux restes qui ont échapé à deux incendies, & à la modestie de l'humble Instructrice. Rien n'est plus capable de faire connoître son veritable esprit.

I. Une ame que Dieu appelle à la vie continuelle de l'esprit, doit s'attendre à passer par beaucoup de morts avant que d'arriver au terme. Il faut l'avoir éprouvé pour concevoir jusqu'où cela va, & dans quel abandonnement doit être l'ame, pour se laisser conduire où Dieu la veut mener.

II. Plusieurs s'efforcent d'avoir le don d'oraison, & ne se mettent nullement en peine d'avoir l'humilité & la vraye abnegation d'eux-mêmes; sans quoi néanmoins il n'y a point de vraye oraison, & dont le défaut doit rendre toutes nos devotions suspectes.

III. Le grand parleur n'a pas le don

d'oraiſon ; il n'a pas même celui de la devotion. Il n'eſt pas poſſible d'avoir le cœur & la bouche ouverts en même tems, à Dieu & aux hommes.

IV. La pureté de l'ame eſt une diſpoſition eſſentielle pour s'unir à Dieu. Car comme la mer ne peut rien ſouffrir d'impur ; ainſi Dieu qui eſt un Ocean infini de perfections, rejette les ames qui ne lui ſont pas ſemblables en pureté.

V. Il n'y a rien qui ſoit plus capable de perdre l'ame, que la curioſité dans l'oraiſon, & le deſir de ſçavoir plus que Dieu ne veut apprendre. Il n'y a que dans le deſir d'aimer qu'on ne puiſſe pas exceder.

VI. On dit que la contemplation eſt oiſive, & cela eſt vrai en un ſens : mais ſon oiſiveté eſt active & accompagnée de grands travaux que la nature reſſent au-delà de ce qui ſe peut dire, pour ſoumis que ſoit l'eſprit. La vie la plus ſublime conſiſte dans ces deux points ; dans la pratique exterieure des vertus de l'Evangile, & dans la familiarité interieure avec Dieu. Je ne l'aurois jamais crû, ſi je n'en avois été aſſurée par une voye que je ne puis mettre ſur le papier.

Ouy, nous obligeons Dieu, s'il eſt permis de parler ainſi, quand nous nous jettons entre ſes bras pour les careſſer.

VII. Le Pere Eternel a fait voir à une perſonne, que ce qu'on lui demande par le cœur de ſon Fils, il eſt toujours diſpoſé à l'accorder.

VIII. Dès qu'un cœur eſt navré, il aime par tout; pourvû qu'il entretienne les playes de l'amour, & qu'il ne les referme point par de miſerables medicamens; c'eſt-à-dire, par les fauſſes raiſons de l'amour propre.

IX. Il faut tous les jours commencer à aimer Dieu; & croire aujourd'hui, qu'hier on ne l'aimoit pas veritablement. Les degrez de ce ſaint commerce, ſont de voir defectueux tout ce qui eſt derriere ſoi.

X. Je ne puis comprendre comment une ame s'amuſe à s'entretenir avec les creatures, ayant toujours en ſoi le Createur.

XI. Si une ame, qui a Dieu pour Pere, n'eſt pas contente: c'eſt qu'elle reflechit trop ſur elle-même.

XII. Plus l'ame s'approche de Dieu; plus elle connoît ſon néant: & quoi-

qu'elle soit dans un très-haut degré d'amour ; elle s'en humilie davantage en sa présence. Cela me fait comprendre le sens de cette parole de Nôtre-Seigneur: *Celui qui s'humilie sera exalté*: (Luc 18. 14.) & de cette autre, *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur ; & vous trouverez le repos de vos ames.* (Matth. 11. 29.)

XIII. L'obéissance, quand on a l'intention droite, supplée à tout. Comment une ame religieuse pourroit-elle vouloir aimer Dieu, & être aimée de lui ; ayant de la peine à se soumettre ?

XIV. Point de chemin plus court pour parvenir à la perfection de la vie interieure, que le retranchement universel de reflexions ; non-seulement sur tout ce qui peut donner de la peine ; mais même sur tout ce qui ne porte point à Dieu & à la pratique de la vertu.

XV. L'empressement que l'on a d'achever une chose pour en commencer une autre ; fait que toutes les deux sont imparfaites.

XVI. Il n'est pas possible de mener long-tems la vie de l'esprit, sans passer par de grandes épreuves.

XVII. Avoir de la resignation dans les souffrances, c'est une marque certaine qu'on est proche de Dieu & de ses misericordes. Dans les infirmitez que Dieu nous envoye, nous ne devons rien desirer, sinon qu'elles ne nous empêchent point de le servir. Quant aux souffrances qui y sont attachées, c'est un present qu'il nous fait, & que nous devons cherir.

XVIII. Prier & souffrir; c'est tout ce que nous pouvons faire de mieux pour obliger les Eglises triomphante, militante, & souffrante; & pour nous-mêmes.

Voilà le lait dont la sainte Mere nourrissoit ses filles. Il ne faut pas s'étonner, si une si excellente nourriture dans des sujets parfaitement disposez, produisit ces fruits de benediction, qui ont donné tant de saintes à la Congregation des Ursulines; on en a fait connoître quelques-unes au public. Mais on sera peut-être bien-aise d'apprendre que parmi ces Religieuses, qui sous la direction de la Mere de l'Incarnation se sont élevées à la plus sublime vertu; une des plus distinguées fut Angelique de la Vallie-

re, dite la Mere de la Conception ; qui après avoir illustré son Ordre par la pratique des plus heroïques vertus ; finit une vie si sainte par une mort encore plus précieuse ; s'étant fait une victime souffrante & mourante, pour obtenir du ciel la conversion de son illustre niéce, & a ainsi procuré à l'Eglise dans un siécle corrompu, un des plus rares exemples de la penitence chrêtienne.

Je ne dis rien ici de la Mere Marie de saint Joseph, qui fut encore une éleve de la Mere Marie de l'Incarnation ; parce que j'aurai plus d'une fois occasion d'en parler dans la suite de cette Histoire. Au reste, rien n'étoit plus selon le cœur de nôtre sainte Instructrice, que l'emploi dont l'obéïssance l'avoit chargée. Effectivement, & par l'interêt que sa qualité d'épouse lui faisoit prendre à ce qui regardoit la gloire du sacré Verbe ; & par la vûë des desseins qu'il paroissoit avoir sur elle : il ne lui étoit pas possible de s'occuper d'autre chose, que des moyens de le faire connoître & aimer : & l'unique desir que formoit son cœur étoit que Jesus-Christ fût adoré dans toutes les parties du monde. Dès «

» mon entrée aux Urſulines, dit-elle,
» un certain inſtinct me dit que la divi-
» ne bonté me mettoit dans cette ſainte
» maiſon, comme en dépôt, juſqu'à ce
» qu'elle diſpoſât de moi ſelon ſes deſ-
» ſeins. Je repouſſois toujours ce ſenti-
» ment, dans la crainte que ce ne fût
» un piége du diable; mais il revenoit
» ſans ceſſe. Je ne raiſonnois point, je
» n'examinois point: ſeulement je m'a-
» bandonnois entre les mains de Dieu.
» Enfin à l'âge de trente-quatre à trente-
» cinq ans, j'entrai dans l'état qui m'a-
» voit été montré. Je fus ſaiſie d'un eſ-
» prit Apoſtolique, par le mouvement
» duquel je me promenois dans la vaſte
» étenduë des Indes, de la Chine & du
» Japon, & j'y accompagnois les ou-
» vriers de l'Evangile, auſquels je me
» ſentois étroitement unie; parce qu'ils
» ſe conſumoient pour les interêts de
» mon celeſte époux. Je perçois juſques
» dans les Regions les plus inacceſſibles,
» où il y avoit des ames raiſonnables,
» que je connoiſſois appartenir toutes à
» Jeſus-Chriſt. Je voyois le démon en
» triompher & les ravir au domaine de
» mon divin Maître, qui les avoit ache-

tées de son sang. Ces vûës me faisoient « entrer dans des langueurs extrêmes. « J'embrassois ces pauvres ames, & mon « cœur ne cessoit point de presser le Pere « Eternel, par une activité amoureuse, « d'avoir pitié de leur égarement. L'Es- « prit de grace m'emportoit en une si « grande hardiesse, qu'il me paroissoit « que je n'étois pas libre de faire autre- « ment. O Pere! lui disois-je, que tar- « dez-vous, puisqu'il y a si long-tems « que mon bien-aimé a répandu son sang? « c'est pour les interêts de mon époux « que je prie, & vous lui avez promis « toutes les nations. Par une lumiere qui « étoit infuse en mon ame, je voyois « clairement & comme en plein jour, le « sens des passages de l'Ecriture sainte « où il est parlé du souverain pouvoir « que le Pere a donné au Verbe incarné « sur tous les hommes; & ce que le Saint- « Esprit dit de lui. Ce grand jour, qui « me découvroit tant de merveilles; em- « brasoit mon ame d'un amour qui me « consumoit. Il est juste, m'écriois-je, « il est juste, Pere Eternel, que mon « époux soit le maître. Donnez-moi « une voix assez puissante, pour être en- «

» tenduë des extremitez de la terre ;
» & pour publier par tout que mon di-
» vin époux eſt digne de regner dans
» tous les cœurs. Mes gemiſſemens,
» comme autant de fleches embraſées,
» alloient percer les cieux. Portée en
» eſprit parmi les ames qui ne connoiſ-
» ſent pas Jeſus-Chriſt, je lui rendois
» pour elles les hommages qu'elles lui
» doivent : je les embraſſois, & les vou-
» lois concentrer dans le ſang précieux
» de cet adorable Seigneur.

Il n'étoit pas poſſible qu'un feu ſi devorant ſe contînt dans l'interieur : auſſi fit-il de ſi grandes impreſſions ſur les ſens, que la Mere de l'Incarnation parut toute changée, & qu'on apprehenda pour ſa vie. On lui ordonna donc de ſe diſtraire autant qu'il lui ſeroit poſſible. Elle fit tout ce qu'elle pût pour obéïr ; mais ſes efforts furent inutiles, & il fallut s'abandonner à celui qui mortifie, & qui vivifie. Son directeur étoit alors le Pere Jacques Dinet, Recteur du nouveau College de Tours, & qui fut peu de tems après appellé à la Cour, pour y être confeſſeur du Roi LoüisXIII. Un jour que la Mere de l'Incarnation

lui rendoit compte de ses sentimens par raport au salut des ames, & qu'elle lui parloit du songe mystérieux que nous avons rapporté : elle fut bien surprise d'entendre dire au Pere qu'il n'y avoit rien là, qui ne pût arriver, & qu'apparemment le Canada étoit le pays qui lui avoit été montré. Jamais elle n'avoit entendu parler du Canada, & il ne lui étoit point encore venu à l'esprit qu'elle dût contribuer à la conversion des Infidéles autrement que par ses prieres & par celles des autres, qu'elle avoit un fort grand soin de procurer à ces ames infortunées. Il est pourtant vrai que je ne sçai quoi d'extraordinaire qui paroissoit en elle, faisoit dire à ses Sœurs, qu'assurément Dieu avoit de grands desseins sur elle, & qu'elle ne mourroit pas dans leur monastére.

Cependant à mesure que son zéle prenoit de nouveaux accroissemens, l'amour qui allumoit ce feu dans son cœur, sembloit prendre plaisir à lui faire ressentir de tems en tems de ces peines que produit la persuasion qu'on gemit en vain, & que l'on pousse des soupirs qui ne sont pas écoutez. Après qu'elle eut

porté quelque tems cette souffrance, elle commença à respirer. » Je croyois, « dit-elle, que le Pere Eternel avoit » pour agreables mes poursuites, mais » qu'il me manquoit quelque chose pour » être exaucée. Je me consumois à ses » pieds; je m'abîmois au centre de ma » bassesse & de mon néant, afin qu'il » plût à sa divine bonté de mettre en » moi ce qu'il y trouvoit de manque. » Alors j'experimentai un écoulement, » & un rayon divin en mon ame, qui » m'unit encore plus étroitement au » cœur de Jesus; ensorte que je ne par- » lois & ne respirois que par lui.

On peut voir dans les lettres qu'elle écrivit dans ce tems-là, & qui ont été données au public, les choses admirables que lui faisoit produire cette union intime avec le sacré Verbe. Enfin Dieu commença à lui developer ce qu'il ne lui avoit montré jusque-là, que d'une maniere fort énigmatique. Un jour, qu'elle étoit au Chœur en oraison, elle fut en un moment ravie hors d'elle-même. La vision qu'elle avoit eüe en songe, lui fut representée avec toutes les mêmes circonstances, & il lui fut dit

que

que ce pays étoit le Canada, & qu'il falloit qu'elle y allât faire une maison. Ces paroles, dit-elle, qui portoient « esprit & vie, reduisirent mon ame dans « le plus profond anéantissement. J'eus « néanmoins assez de force pour dire: ô « grand Dieu! vous pouvez tout; & moi « je ne puis rien. S'il vous plaît de m'ai- « der, me voilà prête. Ma volonté fut « unie à celle de Dieu, sans qu'aucune « reflexion eût précedé. Le seul com- « mandement de Dieu fit cette union, « d'où s'ensuivit une extase amoureuse, « dans laquelle cette infinie bonté me fit « des caresses, qu'une langue humaine « ne sçauroit exprimer. Je ne voyois plus « d'autre pays pour moi que le Canada, « & mes courses ordinaires étoient par- « mi les Hurons, où je me joignois aux « Missionnaires. J'y étois unie d'esprit « au Pere Eternel, sous les auspices du « sacré Cœur de Jesus pour lui gagner « des ames. Ces courses & ces occupa- « tions me causoient une abstraction « presque continuelle, qui faisoit beau- « coup souffrir mon corps. «

Vers le même tems la servante de Dieu reçut une lettre du Pere Joseph

Poncet de la Riviere Jesuite, qu'elle ne connoissoit point, & qui n'avoit pû être instruit par aucune voye humaine de ses dispositions, par rapport au zéle du salut des ames. Ce grand Religieux qui a été une des plus vives lumieres de sa Compagnie, & dont la memoire est en benediction dans les Colonies Françoises de l'Amerique, qu'il a presque toutes arrosées de ses sueurs, & quelques-unes même de son sang, lui faisoit part de sa vocation à la Mission de Canada, & avoit joint à sa lettre une Relation de ce qui se passoit dans ce pays, avec un petit bourdon, comme pour l'inviter par ce symbole à entreprendre le voyage avec lui. La Mere de l'Incarnation, quoique fort charmée d'une telle invitation, n'y répondit néanmoins que par une civilité. Elle n'étoit presque plus la maîtresse de son zéle, qui s'enflammoit de jour en jour : mais la chose lui paroissoit tellement au-dessus de ses forces & de sa condition, qu'elle ne pouvoit pas se resoudre à en parler même aux directeurs de sa conscience. Elle n'avoit plus le Pere Dinet. Le Pere de la Haye & Dom Raymond de saint Ber-

nard étoient absens, & elle étoit entre les mains du Pere Salin Jesuite, qui ne la dedommageoit pas des pertes qu'elle avoit faites. Mais tandis qu'elle ne songeoit qu'à bien connoître la volonté de Dieu, & à se mettre en état de l'executer : la providence ménageoit sans qu'elle en sçût rien, les moyens de faire réüssir les desseins qu'elle avoit sur elle.

Les Jesuites du Canada, & sur tout ceux qui étoient avec les Hurons, souhaitoient depuis long-tems l'établissement des Ursulines à Quebek, & le Pere Paul le Jeune Superieur de toute la Mission, faisant cette année là, selon ce qui se pratiquoit alors, la Relation de ce qui s'étoit passé d'édifiant dans cette nouvelle Eglise ; s'y exprima en ces termes sur ce dessein : Ne se trouvera-t-il point quelque ame sainte, qui veuille ramasser le sang du Fils de Dieu, pour le salut des pauvres Sauvages ?

Il y avoit alors à Alençon une jeune Dame de condition, fort riche, nommée Magdeleine de Chauvigny, fille de M. de Vaubougon, & veuve de M. de la Peltrie, de la maison de Tournoys. Elle avoit apporté en naissant des inclina-

tions si nobles & si heureuses, & elle avoit reçu de ses parens une si belle éducation, qu'elle s'étoit renduë dès l'âge le plus tendre, l'admiration de la ville, & les délices de sa famille. Dès qu'elle fut capable de faire des reflexions, elle crut que Dieu vouloit seul posseder son cœur, & commença de prendre des mesures pour entrer dans quelque Religion : mais Dieu avoit d'autres vuës, & comme il la destinoit au même dessein que Marie de l'Incarnation, il ne permit pas que ces deux femmes, par qui il vouloit faire de grandes choses, prissent d'abord un parti, qui auroit privé l'une des biens, & l'autre de la connoissance des affaires & de l'experience qui leur étoient necessaires pour executer l'œuvre importante qu'il leur devoit confier.

Mademoiselle de Chauvigny se laissa donc engager par obéissance dans l'état du mariage, mais sa liberté lui fut bientôt renduë : M. de la Peltrie qu'elle avoit épousé, la laissa veuve fort jeune & sans enfans ; n'ayant eu qu'une fille, qui ne vint au monde que pour augmenter le nombre des prédestinez. La premiere pensée qu'eut Madame de la Peltrie dès

qu'elle se vit maîtresse de disposer d'elle-même, fut de reprendre son ancien projet d'entrer en Religion ; mais elle ne s'y arrêta pas long-tems. Elle étoit née avec une extrême tendresse pour les malheureux, & elle se persuada que Dieu ne l'avoit mise en l'état où elle étoit, que pour la rendre la mere des pauvres. Peu de tems après son zéle changea d'objet, & elle se sentoit emportée en esprit dans les pays étrangers pour y contribuer au salut des ames : elle en étoit là lorsque la Relation dont j'ai parlé, lui tomba entre les mains. Cette lecture fit sur son esprit une si forte impression, qu'elle conçût dès-lors le dessein de se consacrer avec tout son bien, au salut des filles sauvages. Cependant une telle entreprise, jusques-là sans exemple, ne devoit pas être entierement resoluë avant que d'avoir bien consulté le Seigneur : c'est ce que fit la jeune veuve, & le ciel ne tarda pas à l'éclairer. Un jour de la Visitation de la Vierge, comme elle étoit en oraison, Jesus-Christ se fit entendre à son cœur, & lui dit que sa volonté étoit qu'elle allât en Canada pour y executer le dessein qu'elle avoit formé, & l'assura

qu'elle recevroit de très-grandes graces dans ce pays barbare. *Hé ! quoi, Seigneur*, reprit-elle, *eſt-ce à une vile creature & à une pechereſſe comme moi, qu'il faut faire de ſemblables faveurs ? Vôtre baſſeſſe*, lui repartit le Sauveur, *ne fera que relever l'éclat de ma miſericorde. Je veux me ſervir de vous en ce pays-là : & malgré les obſtacles qui s'oppoſeront à l'execution de mes ordres ; vous irez en Canada, & vous y mourrez.*

Ces paroles remplirent la Servante de Dieu d'une douce confiance, & mirent la paix dans ſon ame : mais pour avoir reçu ſa Miſſion immediatement de Dieu-même ; elle ne s'en crut pas moins obligée à prendre toutes les précautions que la prudence demande en de pareilles occaſions. Elle conſulta pluſieurs perſonnes fort éclairées dans les voyes de Dieu, qui toutes l'aſſurerent qu'elle étoit appellée en Canada. Mais à peine avoit-elle commencé de prendre des meſures pour ſuivre ſa vocation, qu'elle tomba malade, & fut à l'extremité. On n'attendoit plus que le moment de la voir expirer, & la recommandation de l'ame étoit faite, lorſqu'elle fut inſpirée de

faire vœu d'aller en Canada pour y bâtir une Egliſe en l'honneur de ſaint Joſeph, & pour y employer ſa vie & ſes biens au ſervice des filles ſauvages, ſous les auſpices de ce grand Saint. Elle obéït à l'inſpiration, & s'étant auſſi-tôt aſſoupie, elle ſe trouva à ſon réveil ſans douleur & ſans fiévre. Les Medecins qui l'avoient deſeſperée, apprirent cette nouvelle avec bien de la ſurpriſe. Ils voulurent s'inſtruire par eux-mêmes d'une choſe qui ne leur paroiſſoit pas croyable. S'étant rendus chez elle, un d'eux lui prit le bras; & après lui avoir tâté le poulx: Où eſt donc vôtre fiévre, Madame? lui dit-il; ſeroit-elle allée en Canada? Ouy, répondit la Dame, elle y eſt allée. Mais ni le Medecin, ni aucun des aſſiſtans, n'avoit garde de comprendre ce qu'il y avoit de vrai dans cette réponſe.

Pendant que les choſes s'acheminoient ſi bien pour la réüſſite des deſſeins que Dieu avoit ſur la Mere de l'Incarnation; ſa divine Majeſté purifioit, & perfectionnoit de plus en plus cette grande ame; & je croi que ceux qui, de quelque maniere que ce ſoit, ſont appellez à procurer

le salut du prochain, me sçauront quelque gré de n'avoir negligé aucun trait du modéle que je leur présente d'un cœur vrayment Apostolique, & qui, pour être dans la personne d'une femme; n'en est que plus capable de les animer & de les confondre. Ecoutons-la parler.

» La divine Majesté voulant me dé-
» pouiller absolument de mon propre
» vouloir dans les choses mêmes qu'elle
» m'avoit commandées; afin que tout fût
» d'elle, & qu'il n'y eût rien de la crea-
» ture; me fit connoître un jour pendant
» mon oraison, qu'il alloit me reduire à
» ce denuément total & parfait. Je trai-
» tois alors avec elle du salut des ames,
» dans l'accès ordinaire qu'il lui plaisoit
» de me donner. En un moment elle m'ô-
» ta tout pouvoir de continuer ce com-
» merce, & ravit mon ame en une extа-
» se qui la mit dans son souverain & uni-
» que bien. Là, parmi ses caresses ordi-
» naires, elle me découvrit le grand
» avantage qu'il y a à lui gagner des
» ames, & m'incita à lui demander cette
» grace. Alors mon ame prenant vive-
» ment les interêts de son époux, vou-

loit par une amoureuse impatience que « son Royaume s'étendît, & s'offroit pour « cet effet en sacrifice, fallût-il donner « mille vies. Je conjurois le Pere Eternel « de me mettre en état d'executer les « commandemens qu'il m'avoit fait de « lui bâtir en Canada une maison où il « fût glorifié avec Jesus & Marie. Je le « priois d'y joindre le grand saint Joseph; « parce que j'avois de fortes impressions « que c'étoit lui que j'avois vû être le « gardien de ce pays. J'avois une certi- « tude qu'il agréoit mes instances, que « je ne faisois que par le mouvement de « son esprit. Cette majesté suprême jet- « toit ses regards sur moi, & me faisoit « entendre que par un amoureux effort, « j'avois voulu ravir sa volonté; mais que « par son amour, elle vouloit triompher « de la mienne. Il se fit alors une opera- « tion en mon ame, qui la reduisit à une « delicieuse agonie. Je me vis en un mo- « ment absorbée en Dieu, qui par un « amour de complaisance, me vouloit « surmonter, en m'ôtant ma volonté au « regard de mes poursuites pour l'ampli- « fication du Royaume de son Fils. En « effet il me martyrisoit; car à peine me «

» permettoit-il de jetter un ſoupir pour
» prendre du relâche dans un tourment
» qui m'ôtoit la vie, & me charmoit tout
» enſemble. Alors je m'apperçus que je
» n'avois plus de volonté, & que Dieu
» vouloit pour moi. J'acquieſçai & me
» confeſſai vaincuë. Je chantai le triom-
» phe de mon vainqueur, & reconnus
» la juſtice de ſon divin vouloir. Dès
» ce moment je fus délivrée des lan-
» gueurs que me cauſoient mes pour-
» ſuites. C'étoit un repos, une paix, un
» non vouloir, une demeure dans la vo-
» lonté de Dieu, avec lequel je traitois
» des interêts du ſacré Verbe incarné;
» & cela me dura une année entiere.

Monſieur de Bernieres Louvigny, auteur du Chrêtien interieur, & qui au milieu de la corruption du ſiécle, eſt parvenu à ce qu'il y a de plus ſublime dans la vie myſtique, s'étend bien au long dans ſes memoires ſur l'inſigne faveur dont je viens de parler, & qu'apparemment la ſervante de Dieu lui avoit particulariſée plus qu'elle ne fait ici. Voici ce qu'il en dit. » Je me ſouviens
» que cette grande Religieuſe parloit fort
» bien de l'excellence de la vie Apoſtoli-

que, & qu'elle en avoit des sentimens « admirables. Mais elle souffrit un jour « une operation bien extraordinaire. « Comme elle s'efforçoit de prendre la « volonté divine, pour ne la quitter ja- « mais, & la flêchir à l'établissement du « Royaume de son Fils sur toutes les na- « tions : Nôtre-Seigneur prit la sienne ; « & depuis elle n'a point eu de volonté « propre ; mais la seule volonté de Dieu « a été sa volonté. C'est une grande ame, « solidement vertueuse, qui a une pro- « fonde humilité, une charité éminente, « & qui ne perd point l'union actuelle « avec Dieu. Elle dit donc que Dieu la « dépouilla de son propre vouloir, ou, « pour me servir des paroles dont Dieu « usa en son endroit ; il triompha de sa « volonté ; non qu'il lui ôtât cette puis- « sance, qui est le principe des actions « spirituelles, ou qu'il la privât de sa li- « berté : mais la volonté divine s'empara « tellement de la sienne ; qu'elle ne pou- « voit plus vouloir que ce que Dieu vou- « loit. Ainsi, on eut pû lui donner ce « nom admirable que Dieu avoit pro- « mis à une nation qui devoit être toute « à lui ; *on vous appellera, ma volonté est* «

» *en elle.* (Isaye 62 4.) Cette faveur » merveilleuse commença par une espe- » ce d'agonie, pendant laquelle il lui » resta quelque aspiration, pour con- » sentir à la perte de sa volonté. Cette » agonie fut très-delicieuse : car comme » il n'est rien de plus affligeant, que de » suivre les desirs de la propre volonté : » il n'est rien au contraire de plus doux, » que de ne vivre que de la volonté de » Dieu.

La Mere de l'Incarnation fut toute une année dans cette disposition de paix & de delices. Au bout de ce tems-là, elle se sentit fortement poussée de s'ouvrir sur sa vocation au Canada. Elle avoit encore pour directeur le Pere Salin. Ce Religieux étoit de ceux qui ne connoissent dans les voyes de Dieu qu'une sorte d'illusion ; & qui croyent qu'on ne peut jamais y faire de mauvais pas, en rejettant tout ce qui est tant soit peu extraordinaire. Aussi dès que sa penitente lui eut ouvert la bouche sur son dessein ; il la lui referma bien-tôt, en lui disant que c'étoit là de pures fantaisies, ausquelles elle faisoit fort mal de s'amuser. L'humble Religieuse, à ces

paroles, s'aneantit aux pieds de la divine Majesté. Mais quelque connoissance qu'elle eût, & quelque aveu qu'elle fît de sa bassesse; elle ne laissa pas de protester à Dieu que rien au monde ne l'empêcheroit de lui obéïr. Elle fut bien surprise dans le même tems, de voir que son dessein, qu'elle avoit tout-à-fait caché, étoit divulgué, qu'on lui en parloit souvent, & qu'on lui en écrivoit même de plusieurs endroits. Elle ne crut pourtant pas devoir pour cela s'ouvrir davantage; & fit aux lettres qu'elle reçut, & aux discours qu'on lui tint sur ce sujet, des réponses fort vagues; & qui ne faisoient concevoir rien autre chose, sinon que son cœur étoit épris d'un fort grand zéle pour le salut des infidéles. Effectivement il alloit au-delà de tout ce qu'on en peut dire; & elle l'avoit tellement communiqué à toutes ses Sœurs; que dans la Communauté on faisoit continuellement des prieres, des penitences, & des communions à cette intention.

Cependant le mouvement qui l'avoit portée à s'ouvrir au Pere Salin sur sa vocation au Canada, la poussoit encore

plus fortement à en écrire au Pere de la Haye. Mais le Pere Salin l'avoit tellement intimidée, qu'elle n'osoit en parler davantage. Lorsqu'elle étoit en cette peine, le Pere de Lydel autre Jesuite, la vint visiter. Elle crut devoir s'ouvrir à lui, & ce Pere lui conseilla d'en écrire au Pere de la Haye qui la connoissoit mieux que personne. Elle le fit, & la réponse du Pere de la Haye, fut qu'elle devoit se disposer à ce que la divine providence ordonneroit d'elle, & qu'il esperoit que ses bons desirs s'executeroient.

Quelque tems auparavant la servante de Dieu avoit appris que Dom Raymond de saint Bernard songeoit aussi à passer en Canada. Effectivement ce Religieux prenoit des mesures pour cela avec les Jesuites; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & sa Congregation s'opposa à son pieux dessein. Dans le tems que la Mere de l'Incarnation lui écrivit, il regardoit son voyage en Canada, comme une affaire qui ne pouvoit manquer par aucun endroit. Il n'entra pourtant pas d'abord dans les vûës de sa penitente, & elle eut beau

lui écrire pour l'instruire de tout ce qui s'étoit passé en elle à ce sujet, il ne la voulut point écouter. Enfin elle le conjura d'examiner la chose devant Dieu. Il le fit, & se rendit. Il se rappella son caractere d'esprit, incapable de se gouverner par l'imagination ; les faveurs qu'elle avoit reçuës du ciel dès sa plus tendre enfance, & la fidelité qu'elle y avoit fait paroître. Il se ressouvint de ses premiers instincts, qui la portoient à s'unir aux prédicateurs de l'Evangile ; de son zéle en mille occasions pour la gloire de Dieu ; de ses desirs si ardens, & néanmoins si peu empressez. Il consideroit cette paix si inalterable, au milieu des plus violentes saillies de son amour ; cette élevation d'ame jointe à la plus profonde humilité & à la plus parfaite soumission aux ordres du ciel. Mais ce qui le frappa le plus, ce fut que paroissant avoir une certitude que tout venoit du Seigneur, elle n'avoit cependant nulle attache à son sens. Il reconnut donc le doigt de Dieu dans le dessein qu'elle lui proposoit ; & il lui manda qu'il ne pouvoit se dispenser de l'approuver. Il travailla ensuite à lui

procurer tous les secours qui pouvoient dépendre de lui pour l'execution. Mais le ciel qui ne le vouloit pas lui-même en Canada, lui refusa aussi la consolation d'avoir contribué à y établir la servante de Dieu. Il vit rompre en assez peu de tems toutes les mesures qu'il avoit prises pour elle & pour lui. Dans le même tems la Mere de l'Incarnation se trouva en butte à toutes les contradictions imaginables. Plusieurs personnes, qui avoient paru favorables à son dessein, le desaprouverent ouvertement. Sa Superieure même qui lui avoit applaudi plus qu'aucun autre, se declara hautement contre elle, & alla jusqu'à lui dire que si Dieu lui accordoit ce qu'elle lui demandoit avec tant d'ardeur, ce ne seroit que pour punir sa temerité.

La courageuse Mere voyant ainsi tout le monde réüni contre elle, montra une fermeté d'ame qui a peu d'exemples. Elle écrivit à Dom Raymond pour le consoler & pour le fortifier; & rien n'est plus grand que les sentimens de confiance & de soumission aux ordres de la providence, dont ces lettres sont remplies. Elle en recevoit elle-même des Missionnaires

naires de Canada, qui servoient plus que toute autre chose à la soutenir au milieu de ses traverses. Ces Religieux connoissoient son zéle pour le salut de leurs chers Neophytes; & ils ne manquoient point d'occasion de lui écrire, pour l'encourager à ne pas abandonner une si belle entreprise. Enfin ils crurent que c'étoit assez deliberé, & qu'il falloit se hâter de venir à l'execution. Ils n'avoient encore rien d'assuré pour le temporel: mais des hommes remplis de toute la plenitude de l'esprit Apostolique ne sçavoient pas s'inquieter touchant les moyens, quand la chose étoit dans l'ordre de Dieu: & sûrs de la providence pour les ressources, ils ne songeoient qu'à choisir des sujets, dont la sainteté répondît à la grandeur du ministére qui leur devoit être confié.

Ce fut dans cette vûë que le Pere le Jeune, Superieur de la Mission, pour s'assurer de la vertu de nôtre Mere par une voye qui ne pût être suspecte; lui écrivit deux lettres consecutives, où, après lui avoir exageré avec beaucoup de force, les dangers & les difficultez de son projet: il ajoute qu'il n'y avoit

qu'une préſomption intolerable, pour ne pas dire diabolique, qui pût la faire aſpirer à des emplois ſi élevez au-deſſus de ſon ſexe & de ſes forces. L'humble ſervante de Dieu reçut ces lettres avec la même joye, que ſi elles lui euſſent annoncé l'ordre de partir. Elle ne ſe laſſoit point de les lire, & un jour qu'elle en parloit à ſon directeur; » N'eſt-» ce pas là un bon Pere? lui dit elle, » je voi bien que ſi j'étois auprès de lui, » il me traiteroit en veritable ami. Peu de tems après, elle reçut un avis ſecret qu'on prenoit de bonnes meſures pour faire venir en Canada des Urſulines, & qu'elle étoit la premiere ſur laquelle on jettoit les yeux. Mais deux années s'écoulerent encore ſans qu'on parlât de rien: ce qui lui donna occaſion de faire paroître d'une maniere bien ſenſible ſa parfaite dépendance de la volonté de Dieu, & la fermeté de ſa confiance, que tant de délais & d'obſtacles ne purent jamais ébranler. Enfin ſur la fin de la ſeconde année elle ſçut par un inſtinct, qui ne pouvoit avoir rien de naturel, que le tems de ſon départ approchoit: & elle ne ſe trompa point.

L'heure marquée par le Seigneur, pour l'accompliſſement de ce grand deſſein, étoit venuë ; & il s'executa de la maniere que nous allons voir.

LIVRE QUATRIE'ME.

SOMMAIRE.

Madame de la Peltrie prend des mesures pour fonder des Ursulines en Canada. Son pere la veut remarier, ce qu'elle fait pour parer ce coup. M. de Bernieres de concert avec elle, la demande en mariage. Ce mariage est rompu Madame de la Peltrie est inquiettée par sa famille, & gagne un grand procès. Elle part pour Paris, ou M. de Bernieres la suit. Le P. Poncet les determine à demander la Mere de l'Incarnation pour commencer l'établissement de Quebek. Dieu fait connoître à sa servante que ses desseins sur elle vont s'accomplir On propose de ne prendre que des Religieuses de Paris. Madame de la Peltrie s'y oppose, & part pour aller demander la Mere de l'Incarnation à M. l'Archevêque de Tours Elle arrive à Tours & obtient ce qu'elle souhaite. Empressement de toutes les Religieuses pour la Mission de Canada. La Mere de saint Bernard est choisie pour être la compagne de la Mere de l'Incarnation, & prend le nom de saint Joseph. Ses parens touchez de Dieu lui donnent leur consentement comme malgré eux Une bonne fille de Tours se donne à Madame de la Peltrie, à condition qu'elle sera Religieuse dans le monastére de Quebek. La famille de la Mere de l'Incarnation s'oppose à son voyage Fermeté de la Mere, & ce qui la rassure. Ses dispositions interieures par rapport à son voyage. Les mesures que prend M. l'Archevêque de Tours pour assurer la fondation, & ce qui se passe entre lui, Madame de la Peltrie, & les Religieuses. Depart de Tours & entrevuë de la Mere de l'Incarnation & de son fils à Orleans. Toute la troupe arrive à Paris où Monsieur de Bernieres tombe malade. Monsieur de Paris refuse à Madame

de la Peltrie, une Religieuse Ursuline du Fauxbourg saint Jacques. La Reine mere veut voir Madame de la Peltrie & les deux Religieuses, & l'accueil qu'elle leur fait. Le fils de la Mere de l'Incarnation demande à être reçu chez les Jesuites, & ne l'obtient pas. Arrivée de la troupe à Dieppe La Mere de St. Joseph est sur le point d'être arrêtée en France par sa famille. Les Religieuses & Madame de la Peltrie s'embarquent avec le Superieur des Missions. Sentimens de la Mere de l'Incarnation au tems de l'embarquement. Elle court risque de faire naufrage. Les Religieuses vivent pendant toute la traverse comme si elles eussent été dans un monastére. Autres particularitez de leur voyage. Arrivée à Quebek, leur reception. Elles visitent les cabannes sauvages, & apprennent leur langue. La Mere de l'Incarnation souffre beaucoup dans cette étude. Elle reconnoît que le Canada est le pays qui lui avoit été montré en songe. Elle est éluë Superieure, & forme une nouvelle Congregation de celle de Paris & de celle de Bordeaux. On forme le dessein en France de réunir toutes les Ursulines dans une seule Congregation sur le plan qu'elle avoit dressé. Ferveur admirable des Religieuses sous son gouvernement.

MAdame de la Peltrie, tirée des portes de la mort, de la maniere merveilleuse que nous avons dit, se persuada, que n'ayant recouvré la vie qu'après la promesse qu'elle avoit faite de la consacrer avec tous ses biens au service des filles sauvages, elle n'étoit plus maîtresse d'elle-même, & ne pouvoit, sans se rendre coupable de la plus indigne infidelité, manquer à son

vœu. Mais elle n'eut pas plûtôt mis la main à l'œuvre, qu'elle rencontra des difficultez qui auroient rebuté un courage moins ferme que le sien ; & il faut convenir qu'elle se trouvoit dans une situation qui rendoit son entrepriſe moralement impoſſible. M. de Vaubougon son pere, s'étoit mis dans la tête de la remarier, & avoit pris tellement la choſe à cœur, que s'appercevant de la repugnance qu'elle y avoit, il lui declara qu'elle le feroit mourir, ſi elle refuſoit de lui donner cette ſatisfaction. Cette declaration, que Madame de la Peltrie ne crut pas devoir prendre à la lettre ; ne fit pas ſur ſon eſprit toute l'impreſſion que M. de Vaubougon en avoit eſperé : ce qui l'obligea à la prendre du côté de la conſcience. Il engagea donc quelques Religieux à la voir, & à lui repreſenter ce qu'elle devoit à ſon pere, à qui elle cauſeroit infailliblement la mort ſi elle s'opiniâtroit dans ſon refus. Ils lui exagererent enſuite les avantages qu'elle trouveroit dans un nouvel établiſſement pour ſatisfaire ſa charité envers les pauvres. Mais ces batteries furent encore ſans effet, & la

vertueuse veuve fit paroître parmi toutes ces sollicitations, une fermeté qu'on n'avoit pas attenduë d'elle. Cependant elle souffroit tout ce que peut ressentir un bon cœur, qui se trouve dans l'obligation de mécontenter la personne du monde, pour qui il a une plus veritable & plus legitime tendresse. Dans cette affliction d'esprit, elle s'addressa à un Religieux dont elle connoissoit la prudence, & le pria de lui dire par quelle voye, sans manquer à ce qu'elle devoit à Dieu, elle pouvoit se delivrer des poursuites, relever les inquietudes, & dissiper le chagrin d'un pere, qui lui étoit veritablement cher. Le Religieux, après avoir un peu pensé à ce qu'on lui proposoit; répondit qu'il ne voyoit qu'un moyen d'accommoder toutes choses : que ce moyen étoit de faire en sorte que M. de Louvigni Bernieres la demandât en mariage : que ce Gentilhomme, qui avoit du bien & qui étoit fort connu de M. de Vaubougon, seroit le gendre que le bon vieillard agréeroit le plus : & que d'un autre côté, il étoit bien sûr que M. de Bernieres, qui vivoit comme un Ange, & qui s'étoit engagé par vœu, à

vivre dans le celibat ; seroit aisement disposé à ne se rendre le maître de sa liberté, que pour lui aider à conserver son cœur à celui, à qui elle l'avoit consacré.

L'extrême embarras où se trouvoit la jeune Dame, lui fit goûter cet expedient, & l'empêcha de voir ce qu'il avoit de singulier. Elle écrivit sur le champ à M. de Bernieres ; elle lui découvrit l'extremité où la reduisoit son pere, & le moyen qu'on lui avoit suggeré de s'en tirer : & elle le conjuroit au nom du maître qu'ils s'étoient également engagez de servir seul le reste de leur vie, de ne se pas rendre difficile dans une occasion où il s'agissoit de son salut. M. de Bernieres n'entra pas dans ce projet aussi aisément qu'avoit fait Madame de la Peltrie. Il étoit bien assuré de la vertu de cette Dame ; mais comme il ne s'étoit point trop caché de son vœu, il voyoit bien qu'il ne pouvoit consentir à ce qu'on demandoit de lui, sans donner une Scene au public, qui ne pouvoit pas être instruit des conditions auſquelles il s'engageroit. D'un autre côté, le grand bien qui pouvoit revenir de ce mariage, ba-

lançoit les raisons qui le portoient à en rejetter la proposition. Dans cette perplexité, il redoubla ses prieres, & conclut à remettre la chose entre les mains de son directeur & de quelques personnes de pieté qui avoient part à sa confiance. Tous lui dirent nettement que la gloire de Dieu demandoit qu'il fît ce qu'on souhaitoit de lui, & qu'ils n'y voyoient aucun inconvenient qui put balancer ce qu'ils y trouvoient d'avantageux pour les interêts de la nouvelle Eglise du Canada. M. de Bernieres n'étoit point de ces gens de bien qui abondent dans leur sens; mais la singularité de l'affaire dont il s'agissoit, l'empêcha encore pendant quelques jours de se resoudre. Enfin il se rendit, & écrivit à un Gentilhomme de ses amis, nommé M. de la Bourbonniere, qu'il le prioit d'aller trouver de sa part M. de Vaubougon; & de demander pour lui Madame sa fille en mariage.

Jamais demande de cette nature ne fut plus agreablement reçuë. M. de Vaubougon ne se possedant pas de joye, ne pût répondre à M. de la Bourbonniere; & tout ce qu'il put faire, fut de

le mener chez Madame de la Peltrie. Le consentement de la jeune Dame ne fut pas difficile à obtenir ; mais la joye ne fut pas de longue durée, ni pour le pere, ni pour la fille. M. de Bernieres retomba bientôt dans ses irresolutions, & prit le parti de temporiser. Ce retardement n'accommoda pas M. de Vaubougon, qui ne pouvoit avoir l'esprit en repos, qu'il ne vît sa fille mariée. Il entra en quelque soupçon que les avances que l'on avoit faites pour ce mariage, ne fussent un jeu pour l'amuser. Un jour qu'il étoit de plus mauvaise humeur qu'à l'ordinaire, il alla trouver sa fille, & lui dit qu'elle choisît sur le champ, ou de signer un papier qu'il lui presentoit, & qui lui devoit faire perdre la meilleure partie de son bien, ou de faire parler M. de Bernieres d'une maniere positive. Madame de la Peltrie répondit qu'on s'allarmoit sans sujet ; que M. de Bernieres lui avoit mandé, il n'y avoit pas long-tems, que sans une affaire de consequence qui le retenoit à Caën, il seroit déja à Alençon ; qu'il apporteroit pour la terminer, toute la diligence possible ; mais qu'il craignoit

fort que ce ne fût pas encore aussi-tôt qu'il le souhaiteroit, & qu'elle pouvoit s'assurer qu'il ne perdroit pas un moment pour se rendre chez M. son pere. Elle fut assez heureuse pour se tirer par cette réponse du mauvais pas où elle se trouvoit : mais comme elle prévit que l'on ne manqueroit pas de revenir à la charge ; elle fit prier M. de Bernieres de faire un voyage à Alençon, parce qu'il étoit de la derniere consequence qu'ils conferassent ensemble au plûtôt.

M. de Bernieres quitta tout pour faire ce que desiroit Madame de la Peltrie. Ils se virent en presence des amis communs, mais sans que M. de Vaubougon en sçût rien. On commença par examiner si le mariage proposé étoit expedient, & l'on convint que non, parce qu'il devoit nuire aux affaires de M. de Bernieres, dont les heritiers eussent pû être inquietez avec le tems, par ceux de Madame de la Peltrie. Sur quoi on conclut qu'ils ne se marieroient point ; mais que pendant quelque tems ils feindroient de l'être. La mort de M. de Vaubougon, qui arriva peu de jours après que M. de Bernieres fut retourné

à Caën, facilita la feinte ; mais la Dame penſa être prevenuë par ſa famille. Quelques-uns de ſes proches, qui ne voyoient qu'avec chagrin les grandes liberalitez qu'elle faiſoit aux pauvres & aux Egliſes ; prirent le deſſein de la faire enlever, & declarer incapable de gouverner ſon bien à cauſe de la diſſipation qu'elle en faiſoit. Effectivement le Preſidial de Caën leur donna une Sentence favorable : mais M. de Bernieres ayant conſeillé à Madame de la Peltrie, d'en appeller au Parlement de Normandie ; elle le fit & ſe tranſporta à Rouen, où M. de Bernieres la ſuivit. Son affaire fut bientôt en état d'être jugée, & ſon Procureur lui dit qu'elle gagneroit infailliblement ſa cauſe, ſi elle vouloit faire ſerment d'une choſe très-juſte. Elle le refuſa par une delicateſſe de conſcience fort mal entenduë, & penſa tout gâter. Mais les ſaints ont des reſſources que les autres hommes n'ont pas. La vertueuſe veuve s'adreſſa à ſaint Joſeph, renouvella ſon vœu touchant le Canada : & contre toutes les apparences gagna ſon procès. Ses parties en furent ſi ſurpriſes, qu'elles ne douterent point qu'il n'y eût

en cela une conduite toute particuliere de la providence, & se reconcilierent de bonne foi avec elle. Sur ces entrefaites le bruit se répandit qu'elle étoit mariée avec M. de Bernieres, & elle eut bien des railleries à soutenir de la part du monde, qui l'avoit vûë engagée plus que personne, dans tous les exercices de la plus haute devotion. Sa vertu & sa douceur calmerent bientôt ce petit orage; & tout étant reglé dans sa famille : elle partit pour Paris dans le dessein de terminer sa grande affaire.

Ce voyage donna à penser à ses parens, qui n'étant pas apparemment bien convaincus qu'elle fût mariée, reprirent le dessein de l'enlever. Elle en fut avertie & se tint sur ses gardes. Dès qu'elle fut à Paris, elle commença par consulter tout ce qu'on lui fit connoître de personnes d'une sainteté éclairée. Ceux qu'elle vit plus souvent, furent le Pere de Condren, General de l'Oratoire, & M. Vincent, Instituteur de la Congregation de saint Lazare. L'un & l'autre, après avoir examiné mûrement son projet, & l'attrait du ciel qui le lui avoit fait concevoir, assurerent qu'il venoit

de Dieu ; & elle ne trouva perſonne qui ne penſât de même. Elle ne ſongea donc plus qu'à uſer de diligence pour l'execution. Elle manda M. de Bernieres qui partit ſans differer. Juſqu'à ſon arrivée Madame de la Peltrie n'avoit oſé paroître dans les ruës de Paris que deguiſée en ſervante, à la ſuite de ſa fille de chambre, qu'elle faiſoit paſſer pour une Dame de condition : & cela parce qu'elle ſçavoit qu'on la cherchoit. Mais quand M. de Bernieres ſe fût rendu auprès d'elle ; comme on ne la vit jamais qu'avec lui, on ne douta plus qu'elle ne fût mariée, & on ceſſa de l'inquieter.

Cependant M. de Bernieres convaincu que dans cette affaire, plus que dans aucune autre, la diligence étoit neceſſaire ; travailla tout de bon à la terminer inceſſament. Lui & Madame de la Peltrie virent le P. Poncet, qui ſe diſpoſoit à partir pour Quebek par les premiers vaiſſeaux. Ils le conſulterent principalement ſur le choix des ſujets dont ils devoient compoſer la petite Communauté que Madame de la Peltrie vouloit établir en Canada. Ce Pere les determina aiſement à s'aſſurer d'abord de la

Mere de l'Incarnation ; & dès qu'il eut sur cela leur parole, il en écrivit à la servante de Dieu, qui n'en fut nullement surprise. Elle ignoroit parfaitement tout ce qui se passoit à Paris ; mais elle sentoit dans son cœur, que les desseins de Dieu sur elle, alloient s'accomplir. La lettre du Pere Poncet ne laissa pas de lui causer une joye à laquelle elle crut devoir donner un peu d'essor. Elle la fit paroître sur tout dans une lettre qu'elle écrivit à Madame de la Peltrie, où l'on voit que les Saints, qui sont si étroitement unis avec Dieu, ont fort peu à faire pour l'être parfaitement entre-eux, & que la vertu est le lien le plus fort & le plus naturel de l'amitié.

Madame de la Peltrie comptoit de partir par la flotte qui devoit faire voile au printems prochain : mais elle y trouva des difficultez de la part de Messieurs de la Compagnie du Canada, qui mirent tout en usage pour l'engager à differer son voyage à l'année suivante, à moins qu'elle ne voulût passer seule. Madame de la Peltrie, qui vouloit mener avec elle ses Religieuses, & qui ne pouvoit, sans s'exposer à manquer son coup, res-

ter à Paris tout le tems qu'on lui demandoit, tint bon, & il fut resolu qu'il se feroit une assemblée pour résoudre cette affaire. Elle se tint chez M. Fouquet, alors Conseiller d'Etat. Outre M. de Bernieres & Madame de la Peltrie, on y appella le P. Estienne Binet, Provincial des Jesuites, le P. de la Haye & le P. Charles Lallemant, ancien Missionnaire de Canada. Les Deputez representerent que Madame de la Peltrie avoit parlé trop tard; que tous les vaisseaux étoient frettez; qu'il n'y avoit plus de place pour ses balots ni pour ses provisions. Madame de la Peltrie repondit que s'il n'y avoit que cette difficulté-là, elle seroit bientôt levée: qu'encore que Messieurs de la Compagnie fussent obligez de la passer gratuitement avec tous ses effets, & tout ce qu'elle feroit venir les deux années après son arrivée: elle offroit néanmoins de fretter un bâtiment à ses depens. A cela il n'y eut point de replique; & il ne fut plus question que de voir d'où on prendroit des Religieuses. Madame de la Peltrie declara qu'elle vouloit la Mere de l'Incarnation. On lui representa que M.

M. d'Eſchaux, Archevêque de Tours, de l'humeur dont on le connoiſſoit, n'y conſentiroit jamais, & qu'il valoit mieux prendre des Urſulines du Fauxbourg S. Jacques. Madame de la Peltrie ne ſe relâcha point, quoique lui pût dire le P. Binet, qui avoit fort à cœur qu'on n'allât point chercher des filles hors de Paris. Il fallut ſe rendre. Le P. de la Haye fut celui qui contribua le plus à faire decider en faveur de la Mere de l'Incarnation, qu'il ſçavoit mieux que perſonne, être le plus digne ſujet qu'on pût choiſir pour une entrepriſe ſi delicate.

Il fut donc conclu que M. le Commandeur de Sillery, lequel, outre qu'il étoit membre de la Compagnie de Canada, étoit en ce tems-là l'ame de toutes les entrepriſes qu'on formoit pour la gloire de Dieu, M. Fouquet, les Peres Binet & de la Haye, que M. de Tours conſideroit beaucoup; écriroient à ce Prélat, pour l'engager à donner à la Miſſion de Canada la Mere de l'Incarnation avec une Compagne; & que Madame la Peltrie porteroit la lettre, & l'appuyeroit de tout ce que ſon zéle lui pour-

roit ſuggerer pour fléchir l'Archevêque. Le Pere Binet écrivit encore au Pere Grand-Ami Recteur du College de Tours, & lui enjoignit de ne rien omettre de ce qui dependroit de lui, pour que Madame de la Peltrie fût ſatisfaite. Toutes ces meſures étant priſes, Madame de la Peltrie conſigna l'argent neceſſaire pour équipper un bâtiment de tranſport; & le P. Lallemant ſe rendit à Dieppe, où ſe devoit faire l'embarquement, dont il fut chargé. Madame de la Peltrie, bien contente de voir que tout réüſſiſſoit à ſon gré, écrivit à la Superieure des Urſulines de Tours, & à la Mere de l'Incarnation, & ſe hâta d'expedier ſes affaires pour ſe rendre à Tours. Elle y arriva le 19. de Fevrier 1639. accompagnée de M. de Bernieres, qui ne la quittoit point. La premiere choſe qu'ils firent, fut d'aller prendre langue du Pere Grand-Ami: & ils le prierent d'aller d'abord ſeul chez l'Archevêque, pour ſe preparer à la demande qu'on lui devoit faire. Il y conſentit, & à peine eut-il expoſé la choſe dont il s'agiſſoit, que le Prélat ſurpris & charmé au-delà de tout ce que l'on peut di-

re, l'interrompit ; & le regardant fixement : Hé ! quoi, mon cher Pere, s'écria-t-il, eſt-il donc vrai que Dieu « veuille bien avoir de mes filles pour « un ſi pieux deſſein ! Ho ! je ne ſuis pas « digne de cette grace : mais en trouvera-t-on qui ſoient aſſez courageuſes, « pour paſſer les Mers ? « Le Pere lui ayant dit ou les choſes en étoient ; l'Archevêque lui dit d'aller de ſa part, commander à la Superieure des Urſulines, de donner entrée chez elle à Madame de la Peltrie, & de lui faire la même reception qu'elles lui feroient à lui-même.

Le Pere Recteur, qui ne s'étoit pas attendu à un ſuccès ſi facile & ſi prompt, courut en diligence intimer l'ordre agreable dont il étoit chargé. A peine étoit-il ſorti de l'Archevêché, que M. de Bernieres & Madame de la Peltrie y entrerent. M. de Tours les reçut de la maniere la plus gracieuſe, & ne fut pas longtems ſans reconnoître que le P. Grand-Ami ne les avoit point flattez dans la peinture qu'il lui avoit faite de l'un & de l'autre. Il admira leur pieté, il fut charmé de leur zéle, & leur promit toute l'aſſiſtance & toute la protection qui de-

pendroit de lui. Dès le même jour le Pere Recteur retourna chez le Prelat, & l'assura que la Mere de l'Incarnation étoit toujours dans ses mêmes sentimens & dans ses mêmes ardeurs : que l'esprit Apostolique s'étoit répandu dans la Communauté ; qu'il n'y avoit pas dans toute la maison une fille, qui ne brulât de zéle du salut des ames, & qui ne fût prête à sacrifier mille vies pour sauver une seule sauvage : & que c'étoit quelque chose de ravissant que de les voir & de les entendre. L'Archevêque attendri jusqu'aux larmes, ne pût répondre autre chose, sinon que Madame de la Peltrie pouvoit prendre la Mere de l'Incarnation & telle des Religieuses qui lui agréeroit davantage. Pendant ce tems M. de Bernieres avoit conduit Madame de la Peltrie au Monastere des Ursulines. La Superieure à la tête de toutes les Religieuses l'attendoit sous la porte, & dès qu'elle parût, la Communauté separée en deux chœurs, entonna le *Veni Creator*, & ensuite le *Te Deum*. La Dame alla ainsi en ceremonie à l'Eglise, où elle demeura quelque tems prosternée devant l'Autel. Sa priere finie, elle

se releva, & fut extremement surprise de voir toutes ces filles à peu près dans la situation où l'on conçoit que furent les personnes qui se trouverent au Cenacle dans le tems de la descente du saint Esprit. Elles l'environnoient toutes, lui embrassoient les genoux, se jettoient à son cou, & baignées de pleurs lui disoient des choses si touchantes, qu'elle en avoit le cœur percé. Puis comme chacune craignoit de n'avoir pas été remarquée ; elles alloient dans sa chambre les unes après les autres, renouveller leurs instances, & les accompagnoient de tout ce qui se peut imaginer de plus touchant. De là, elles alloient au parloir faire la même chose auprès de M. de Bernieres, le prier d'interceder pour elles auprès de Madame de la Peltrie, sur l'esprit de laquelle on leur avoit dit qu'il pouvoit plus que personne. Cette ferveur dura tout le tems que Madame de la Peltrie fut dans cette maison, & pendant lequel on fit, avec l'agrément de l'Archevêque, les prieres de quarante heures.

Il n'y avoit dans toute cette nombreuse Communauté de tranquille, que la

Mere de l'Incarnation, qui étoit assurée de son sort, & une jeune Religieuse de vingt-deux ans, nommée Marie de saint Bernard, qui n'avoit pas moins d'envie que les autres d'aller en Canada, mais qui plus timide, & plus persuadée de son indignité pour un ministére qui lui paroissoit demander une vertu heroïque, & une sainteté consommée, n'osoit faire aucune démarche. C'étoit un Ange sur terre, & il est difficile de voir une ame plus prévenuë des benedictions du ciel, plus fidéle à la grace, plus courageuse, & plus accomplie dans tout ce qui peut rendre recommandable aux yeux de Dieu & des hommes, une épouse de Jesus-Christ. Dès sa plus tendre enfance, elle avoit ressenti de très-vives atteintes de ce zéle du salut des ames, qui l'a devorée jusqu'à sa mort, & dont elle a été la victime. La Mere de l'Incarnation qui l'avoit élevée, & pour qui elle n'avoit rien de caché, n'avoit jamais douté qu'elle ne fût la Compagne que Dieu lui destinoit; sur tout depuis que la sainte fille lui eut fait le recit d'une chose assez extraordinaire, qu'elle-même ne regardoit que comme un songe, mais où

sa sainte maîtresse trouvoit toutes les marques d'une veritable vision, ce que l'évenement justifia. Mais independamment de toute autre chose, la Mere de saint Bernard étoit sans contredit le meilleur sujet que l'on pût choisir pour l'expedition du Canada. Sa vertu avoit extremement meuri sa raison, & dans une si grande jeunesse, elle faisoit voir par toute sa conduite, une prudence que les années ne donnent pas toujours. Dès que Madame de la Peltrie fut entrée dans le Monastére, cette jeune Religieuse sentit tout son zéle & toute sa ferveur se ranimer : mais n'osant se presenter ni à la Dame ni à M. de Bernieres, elle se contenta de s'offrir à Dieu, comme une victime toute prête à être immolée pour sa gloire. Après qu'elle eut fait ce sacrifice, elle se tint en repos. Elle ne laissoit pas cependant de ressentir quelques mouvemens qui la faisoient roder tantôt autour du parloir, où M. de Bernieres passoit presque tout le jour ; tantôt auprés de la chambre de Mad. de la Peltrie, sans pouvoir se resoure à y entrer : jusqu'à ce qu'enfin la M. de l'Incarnation l'ayant rencontrée, la

prit par la main, & sur le champ l'alla presenter à M. de Bernieres, qu'elle pria de l'examiner avec bien de l'attention. Le serviteur de Dieu commença par engager la jeune Religieuse à lui rendre un compte exact de tout ce qui s'étoit passé dans son interieur au sujet de la Mission de Canada : & comme il avoit un discernement exquis, il jugea d'abord de cette fille, ce qu'en avoit jugé la Mere de l'Incarnation. Il lui dit donc d'avoir bon courage ; & qu'il ne tiendroit pas à lui que ses vœux ne fussent accomplis.

La vertueuse fille, encouragée par ces paroles, alla du parloir, droit à la chambre de la Mere Superieure. C'étoit encore la Mere Françoise de saint Bernard qui gouvernoit cette maison. Elle reçut fort mal la jeune Religieuse ; & pour lui ôter d'abord toute esperance de rien obtenir, elle lui dit qu'elle se preparât à prendre la chambre & l'office de celle qui seroit choisie pour la Mission. La servante de Dieu fit paroître en cette occasion son humilité & sa confiance. Elle se retira sans rien repliquer à sa Superieure, & ne songea plus qu'à flêchir

le ciel, dont elle attendoit tout. Elle renouvella à Dieu le sacrifice de sa vie, le conjura avec les plus fortes instances, que ses pechez ne missent aucun obstacle aux desseins de la divine providence sur elle; prit saint Joseph pour son protecteur en cette affaire auprès du Seigneur, & lui promit de prendre son nom, s'il lui obtenoit la grace qui faisoit l'unique objet de ses vœux.

Enfin les prieres de quarante heures finies, la Communauté fut assemblée pour faire l'élection. Toutes les Religieuses furent proposées, parce que toutes s'étoient mises sur les rangs : mais il n'y en eut aucune en qui on ne trouvât quelque obstacle qu'il n'étoit pas aisé de surmonter. Marie de saint Bernard fut la seule en qui on ne vit aucun empêchement qui ne pût être facilement levé. La Superieure même, qui avoit témoigné d'abord qu'elle ne consentiroit jamais qu'on jettât les yeux sur elle; se trouva tout à coup changée, & ne pouvant se dispenser de reconnoître quelque chose de merveilleux dans ce changement : elle declara qu'elle donneroit les mains à tout, si on pouvoit avoir le

consentement des parens de la jeune Religieuse, pour lesquels on devoit avoir de grands égards.

Marie de saint Bernard étoit fille de M. de la Troche Savonniere, d'une des meilleures familles d'Anjou. On deputa à ce Gentilhomme un exprès, pour lui apprendre ce qui se passoit à Tours. Il en fut surpris au-delà de ce que l'on peut dire, aussi bien que Madame de la Troche, & ils ne repondirent à l'envoyé qu'en ordonnant qu'on mît les chevaux au carosse pour aller s'instruire eux-mêmes d'une chose qu'ils ne pouvoient encore croire, & pour s'y opposer au cas que l'avis fût veritable. Pendant qu'ils se disposoient à partir, un Religieux Carme entra dans le Château, & demanda pour quel voyage étoient les preparatifs qu'il voyoit. On lui dit dequoi il s'agissoit. Il parut étonné à son tour de la resolution de M. & de Mad. de la Troche : & comme s'il eût été envoyé du ciel pour leur intimer les ordres du Seigneur : il dit des choses si touchantes, pour leur faire comprendre l'honneur que Dieu faisoit à leur famille, que cela joint au ton pathetique

dont il parloit, les fit en un moment changer de pensée. M. de la Troche écrivit sur le champ à sa fille, qu'elle faisoit faire à ceux qui lui avoient donné le jour, un sacrifice qui leur couteroit bien des larmes; qu'il acquiesçoit néanmoins avec soumission aux ordres du ciel: qu'elle allât puisque Dieu l'appelloit, & que lui & sa mere lui donnoient & lui souhaitoient mille benedictions. Toute la lettre étoit si tendre & si belle, que la lecture en ayant été faite en presence de la Communauté; toutes les Religieuses fondirent en larmes. La seule Mere de saint Bernard y parut insensible: la grace qui s'étoit emparée de son cœur, y avoit étouffé tous les sentimens naturels, & lui avoit inspiré une grandeur d'ame & une intrepidité qui ne l'abandonnerent jamais depuis. Elle changea de nom comme elle s'y étoit engagée, & se fit appeller Marie de S. Joseph. Elle a rendu ce nom celebre dans toute la nouvelle France, où elle a laissé une odeur de sainteté qui dure encore, & que le ciel a confirmée par plus d'un miracle.

Toutes choses étant ainsi terminées,

on se disposa à partir pour Paris. Madame de la Peltrie avoit réüssi en tout, au-delà de ses esperances; mais Dieu permit que sa joye fût temperée par une affliction qu'elle ressentit vivement, & qui lui vint d'où elle la devoit moins craindre. Une fille, avec qui elle avoit été élevée, pour qui elle n'avoit rien de caché, & qui lui avoit promis de ne l'abandonner jamais; ne vit pas plûtôt l'affaire engagée sans retour, que la vûë des perils, qu'elle auroit à essuyer sur mer, l'effraya. Elle pria sa maîtresse de trouver bon qu'elle s'en retournât à Alençon, & il ne fut pas possible de lui faire reprendre ses premiers sentimens. La Mere de l'Incarnation fut chargée de chercher un sujet qui remplaçât cette fille, & elle l'eut bien-tôt trouvé. Un Pere Jesuite proposa une fille de fort honnête famille, nommée Charlote Barré, qu'il sçavoit être toute remplie du zéle du salut des ames. On la fit venir. Elle s'offrit à tout & ne demanda qu'une condition à sçavoir qu'elle seroit reçuë Religieuse dans le Monastére qu'on alloit fonder. On le lui promit, & elle se donna sans reserve à Madame de la Pel-

trie. Elle avoit un oncle Chanoine & un frere, qui firent tous leurs efforts pour la retenir, mais inutilement. Elle justifia parfaitement dans la suite tout le bien que son directeur avoit dit d'elle, & fut sous le nom de la Mere de saint Ignace, la premiere Professe du Monastére de Quebek.

On n'avoit pas cru trouver aucune difficulté au sujet de la Mere de l'Incarnation, & jusqu'à la veille du départ, la servante de Dieu, qui n'avoit rien dit de son dessein à sa famille ; ne croyoit pas que rien dût l'arrêter de ce côté-là. Elle s'étoit trompée. A la premiere nouvelle qu'apprit de son voyage celle de ses sœurs, chez qui elle avoit demeuré ; elle mit toute la Ville en rumeur pour rompre le coup. Elle s'addressa à l'Intendant & à l'Archevêque : elle parla à tous ceux pour qui elle crut que la Mere de l'Incarnation avoit quelque déference ; & voyant qu'elle n'avançoit rien par toutes ces voyes-là : elle crut faire davantage par les procedures de justice ; elle alla trouver sa sœur avec un Notaire, à qui elle fit dresser dans le parloir même, une opposition dans les for-

mes à ſon voyage. Apparemment elle ne prétendoit par là que l'intimider : mais cette reſſource lui ayant encore manqué, elle lui declara qu'elle ne prendroit plus aucun ſoin de ſon fils, à qui juſque-là elle avoit bien voulu ſervir de Mere. Elle fit plus : l'enfant étoit à Orleans, où le Pere de la Haye l'avoit fait placer pour achever ſes études ; elle lui écrivit tout ce qui venoit de ſe paſſer, lui donna avis que ſa mere devoit paſſer par Orleans ; l'inſtruiſit de ce qu'il devoit faire pour l'arrêter en France, & lui fit bien comprendre combien il lui importoit de ne pas manquer ſon coup.

Il falloit bien d'autres batteries que celles-là pour ébranler la Mere de l'Incarnation. Ceux qui connoiſſoient le credit de ſa ſœur, ne ſçavoient pas trop que penſer des mouvemens qu'elle ſe donnoit : mais pour elle il ne lui en coûta pas un ſeul moment d'inquietude. Elle étoit convaincuë que Dieu la vouloit en Canada ; & rien n'étoit capable de lui faire naître le moindre doute ſur ce voyage. Elle ſçavoit d'ailleurs que S. Joſeph, patron de la nouvelle France, favoriſoit ſon entrepriſe, & entre plu-

sieurs preuves qu'elle en avoit euës, elle en raporte une fort singuliere. Le jour que Madame de la Peltrie partit de Paris pour se rendre à Tours ; la servante de Dieu, qui n'avoit eu aucun avis de ce départ, se sentit tout-à-coup fortement pressée de quitter ce qu'elle faisoit, & de s'en aller dans une Chapelle qu'on avoit bâtie au bout du jardin, en l'honneur de saint Joseph, pour remercier ce grand Saint de quelque faveur particuliere, dont elle n'étoit pas encore informée. Elle resista quelque tems, mais enfin elle fut obligée de se rendre, & peu de tems après, elle sçut que Madame de la Peltrie étoit en chemin pour la venir chercher, & alloit arriver à Tours.

Une autre chose l'occupoit encore davantage, & étoit seule plus que suffisante pour l'empêcher de faire attention aux oppositions qu'on formoit à ses desseins. C'étoit un sentiment qui fut imprimé en son ame que Dieu lui préparoit de grandes croix dans l'expedition qu'elle meditoit. Voici comme elle en parle. Jour & nuit je ne pouvois ni « manger, ni dormir, ni faire aucune «

» fonction de mon esprit, tant il étoit
» abstrait & aliené de toutes choses, &
» occupé de la representation de ce qui
» me devoit arriver en Canada. Je vis
» des croix sans fin, un abandon de la
» part de Dieu & des creatures dans un
» degré très-crucifiant. Il me fut mon-
» tré que j'allois entrer dans une vie ca-
» chée & inconnuë : & il me sembloit
» que la Majesté de Dieu me disoit par
» une insinuante penetration : Il faut
» que desormais vous me serviez à vos
» dépens. Allez me donner des preuves
» de la fidelité que vous me devez, par
» une parfaite correspondance aux gra-
» ces que je vous ay faites. Je ne puis
» dire en quel étonnement & en quel
» effroi se trouva mon esprit par cette
» vûë. Je sentois toutefois en moi-mê-
» me une si grande resolution pour faire
» & souffrir tout ce qu'il plairoit à la di-
» vine Majesté ; qu'au moment même je
» m'abandonnai pour suivre ses ordres
» en toutes choses. On n'apperçut rien
» au dehors de ce que je souffrois, parce
» que j'étois embarrassée en diverses af-
» faires. Toutefois je me trouvois com-
» me une personne seule, & j'experimen-
tois

tois déja une affreuſe ſolitude d'eſprit, « qui me rendoit inſenſible à la ſepara- « tion qui s'alloit faire de tout ce que « j'avois de cher au monde. «

Cependant M. l'Archevêque de Tours voulant n'avoir rien à ſe reprocher touchant les deux Religieuſes qu'il donnoit à Madame de la Peltrie ; fit dans ſon Palais une aſſemblée des perſonnes qu'il honoroit le plus de ſa confiance, il pria M. de Bernieres & Madame de la Peltrie de s'y trouver, & voulut que la Superieure des Urſulines avec une autre Religieuſe, la Mere de l'Incarnation & la Mere de ſaint Joſeph, y fuſſent auſſi preſentes. Quand tout le monde fut venu, il prit la parole, & dit qu'il avoit une joye ſenſible de ce que Dieu avoit jetté les yeux ſur ſes filles, pour une entrepriſe auſſi heroïque & auſſi ſainte que celle dont il s'agiſſoit : mais que la ſageſſe vouloit, & que ſa conſcience demandoit qu'il ne conclût rien, ſans voir un fond aſſuré pour le monaſtére qu'on avoit deſſein de bâtir ; qu'à cet effet il prioit Madame de la Peltrie de lui marquer les avances qu'elle étoit reſoluë de faire & de paſſer en

sa présence le Contrat de fondation. Madame de la Peltrie répondit qu'elle étoit dans le dessein de donner tout son bien, qu'elle declara en détail ; que pour s'ôter, & à tout autre, les moyens d'en rien retrancher, elle se donnoit elle-même ; mais qu'elle le prioit de la dispenser de passer pour le present le Contrat de fondation, parce que n'ayant pas pris pour cela ses mesures en partant de Paris, il lui seroit difficile de faire les choses si à propos, qu'il ne s'y trouvât quelque nullité : que s'il vouloit commettre à Paris quelque personne en qui il eût confiance, on feroit en sa presence le Contrat, & qu'on y suivroit autant qu'il seroit possible, toutes ses intentions.

Le Prélat se rendit à de si bonnes raisons, & agréa les propositions que lui faisoit Madame de la Peltrie. Il nomma pour travailler à cette affaire, en son nom, le Pere de la Haye, & Dom Raymond de saint Bernard, alors Provincial de son Ordre. Il ne pouvoit prendre de meilleures sûretez pour ses Religieuses, qu'en remettant leurs interêts entre les mains de deux hommes aussi

éclairez que l'étoient ceux-là, & qui avoient autant à cœur que lui, qu'on ne fît rien au desavantage de ses filles. Tout étant ainsi arrêté, l'Archevêque vouloit dire la Messe afin de communier de sa main la Mere de l'Incarnation & sa Compagne : mais son extrême vieillesse & ses infirmitez ne le lui permirent pas. Il la fit donc celebrer par son Aumônier, & communia avec les deux Religieuses. Il retint ensuite toute la compagnie à dîner ; & tandis qu'après le repas le Secretaire expedioit les obediences des deux Missionnaires, il leur fit une fort belle exhortation sur les devoirs qu'elles auroient à remplir dans le nouveau genre de vie qu'elles alloient mener. Dès qu'il eut cessé de parler, la Mere de l'Incarnation le pria de vouloir bien leur commander le voyage qu'elles entreprenoient, afin qu'elles eussent le merite de l'obéïssance : il y consentit, & leur parla d'une maniere si touchante, que tous les assistans en furent attendris. Il voulut ensuite que les quatre Religieuses chantassent le Pseaume *In exitu Israël de Egypto*, & le Cantique *Magnificat* ; ce qu'elles firent

à deux chœurs, avec beaucoup de devotion. Puis il leur donna sa benediction, & addressant la parole à M. de Bernieres & à Madame de la Peltrie : » Voici, leur dit-il, mes filles que je » vous confie : voici deux pierres fon- » damentales de l'édifice que vous vou- » lez élever dans le nouveau monde, en » l'honneur de Jesus & de Marie. Qu'el- » les y soient comme deux pierres pré- » cieuses, semblables à celles des fonde- » mens de la Hierusalem celeste. Que » ce Temple soit à jamais un lieu de paix, » de benedictions & de graces, plus fe- » cond que ne fut celui de Salomon. » Que les portes de l'enfer ne préva- » lent point contre lui, & ne lui puisse » jamais nuire, non plus qu'à celui de » Pierre. Que Dieu y habite comme pere » & comme époux, jusqu'à la consom- » mation des siécles.

Après ces paroles, qui furent comme le testament de ce venerable vieillard, les Religieuses retournerent à leur Convent. Les adieux se firent ; on peut juger avec quelle charité, & combien de larmes, de tendresse & de devotion furent versées. Enfin on mon-

ta en carrosse dès le même jour, qui fut le 22. Fevrier 1639.

Dès que le jeune Martin sçut que sa mere étoit à Orleans, il l'alla trouver à l'Auberge où elle étoit descenduë, & d'abord, dissimulant ce qu'il sçavoit de son dessein; il parut d'une surprise extrême de la voir dans une hôtellerie. Il lui demanda ensuite où elle alloit. Elle lui répondit qu'elle alloit à Paris. Mais « continua-t-il, ne passerez-vous point « Paris? Je pourrai, répondit la mere, « descendre jusqu'en Normandie. « Le jeune homme vit bien qu'elle ne vouloit pas s'expliquer; c'est pourquoi il ne lui repliqua qu'en tirant de sa poche, & lui mettant en main la lettre que sa tante lui avoit écrite, & la revocation en bonne forme d'une pension que cette femme avoit créée en sa faveur sur tous ses biens, pour reconnoître les services de sa mere. La servante de Dieu prit ce papier, le lût, & levant les yeux au ciel: O que le démon, s'écria-t-elle, a « d'artifices pour traverser les desseins « de Dieu! puis regardant son fils: Il « y a huit ans, mon fils, lui dit-elle, que « je vous ai quitté pour me donner à «

» Dieu ; depuis ce tems-là vous-a-t-il
» manqué quelque chose ? non répartit
» l'enfant. Hé bien ! réprit la vertueu-
» se mere, le passé doit vous répondre
» de l'avenir. Quand je vous quittai
» pour l'amour de celui qui m'en avoit
» donné l'ordre ; je vous donnai à lui,
» & je le priai de vous servir de pere.
» Vous voyez qu'il a été audelà même
» de nos esperances. Il continuera com-
» me il a commencé. Montrez-vous
» seulement un digne fils du meilleur
» des peres. Gardez ses commande-
» mens. Ayez en sa providence pater-
» nelle une entiere confiance : & vous
» éprouverez qu'il ne manque point à
» ceux qui le craignent. Je vais en Ca-
» nada, mon fils, il est vrai, mais c'est
» pour obéir à Dieu qui me l'ordonne.
» Quel honneur pour moi d'être choisie
» pour l'execution d'un si grand des-
» sein ! & quelle joye n'en devez-vous
» point avoir si vous m'aimez ? Ces pa-
roles, & l'air dont elles furent dites, changerent en un moment le jeune écolier. Il s'abandonna sans reserve à la divine providence, brûla les papiers qu'on lui avoit envoyez, & fit à Dieu dans la

simplicité de son cœur, un sacrifice de tout ce qu'il pouvoit avoir sur la terre, qui fut pour lui dans la suite, une source intarissable de graces.

Cependant toute la troupe poursuivit son voyage, & arriva à Paris. Les Ursulines du Fauxbourg Saint Jacques avoient fait offrir leur maison aux deux Religieuses; mais elles ne purent l'accepter si-tôt, leurs affaires ne leur permettant pas pour lors de s'éloigner de leur compagnie, & on choisit la maison de M. de Meules, Maître d'hôtel chez le Roy, à cause du voisinage de la maison professe des Jesuites. On n'avoit pas encore eu le tems de se reconnoître, que M. de Bernieres tomba malade & fut à l'extremité. Ce contre-tems dérangea fort les affaires de la Mission dont il étoit comme l'ame: mais il contribua beaucoup à tromper les parens de Madame de la Peltrie, dont l'assiduité auprès du malade ne laissa aucun lieu de douter qu'elle ne fut son épouse.

Dès que M. de Bernieres fut en état d'agir, il usa de tant de diligence, qu'avant la fin du mois tout fut conclu, & le Contrat de fondation passé. Une pe-

tite negociation, dont le succès ne fut pas heureux, troubla un peu la joye qu'on avoit de se voir si près du port. Les deux Religieuses qui s'étoient enfin transportées au Monastére du Fauxbourg saint Jacques, y avoient gagné une vertueuse fille, nommée la Mere de saint Hierôme. La permission des Superieurs immediats étoit donnée, & il ne restoit plus qu'à avoir l'agrément de l'Archevêque de Paris, qu'on s'étoit flatté d'obtenir sans peine. Il fut effectivement accordé à la premiere demande : mais dès le lendemain il fut retracté, sans qu'on en ait jamais pû sçavoir le motif, & quoi qu'on pût faire pour regagner le Prélat, il tint ferme. Il fit plus : car sçachant que Madame la Duchesse d'Aiguillon & Madame la Comtesse de Brienne, qui avoient pris vivement les interêts du nouvel établissement, s'étoient engagées à le flêchir ; il se retira pour n'être pas obligé de refuser à ces Dames ce qu'il étoit déterminé à ne leur point accorder. Quelques jours après Madame la Comtesse de Brienne alla prendre Madame de la Peltrie, & les deux Religieuses pour les

mener à Saint-Germain, où la Reine souhaitoit les voir. Il ne se peut rien ajouter à l'accueil que Sa Majesté leur fit. Cette Princesse ne se lassoit point d'admirer la generosité avec laquelle Madame de la Peltrie, dans un âge si peu avancé, alloit se consacrer avec tout son bien, au service des filles sauvages. Le grand merite de la Mere de l'Incarnation, dont elle avoit été prévenuë, & qu'elle reconnut bien-tôt par elle-même, dès qu'elle l'eût un peu entretenuë, la charma ; & le courage avec lequel sa Compagne, dans une si tendre jeunesse, & malgré la délicatesse de sa complexion, s'exposoit à tant de dangers & de traverses ; l'attendrit jusqu'aux larmes. Elle voulut sçavoir jusqu'aux moindres circonstances d'une entreprise si extraordinaire ; & apprenant ce qui s'étoit passé à l'occasion de la Religieuse Ursuline de Paris, elle envoya sur le champ un Gentilhomme à l'Archevêque, pour l'engager à donner cette fille à Madame de la Peltrie : mais le Prélat qui s'étoit apparemment douté qu'on feroit encore jouër cette machine, prit si bien ses mesures, qu'il ne fut pas

possible au Gentilhomme de le trouver.

Ce ne fut point là au reste la seule mortification que la Mere de l'Incarnation eut à Paris. Son fils avoit mandé au Pere de la Haye, qu'il desiroit fort se faire Jesuite, & qu'il le prioit d'être son intercesseur auprès du Pere Provincial. Ce Pere crut que rien n'étoit plus propre pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit, que la présence de sa mere, à qui il communiqua la lettre de son fils, & l'on peut juger la joye qu'elle en conçut. Après avoir consulté ensemble sur ce qu'il y avoit à faire, ils conclurent qu'il falloit sans tarder faire venir l'enfant à Paris. Il vint & on le présenta au Pere Binet. Ce Pere l'examina, & ne le jugeant pas propre à son Institut, se trouva assez embaraſſé. Il ne vouloit pas faire un réfus à la Mere de l'Incarnation dans une chose qu'elle paroissoit avoir fort à cœur ; & d'ailleurs il ne pouvoit se resoudre à se charger d'un sujet qui ne lui paroissoit pas de service. Le biais qu'il prit, fut de dire qu'il avoit déja le nombre de Novices qu'il lui falloit, & que si Martin persistoit, on le pourroit recevoir après qu'il

auroit fini son cours de Philosophie. Ce qui lui faisoit peine dans cet enfant, étoit un commencement de surdité dont il craignoit les suites ; outre qu'il ne lui croyoit qu'un esprit mediocre. Aussi lors qu'après sa Philosophie il se presenta de nouveau, on lui dit nettement qu'on ne croyoit pas que Dieu le voulût Jesuite. Il y a de l'apparence qu'en effet Dieu le vouloit ailleurs : mais il est certain que le Pere Binet fut trompé dans le jugement qu'il porta de lui. Il ne lui parut jamais depuis aucune atteinte de surdité, & il a donné des preuves qu'il avoit l'esprit fort bon. Il entra quelque tems après dans la Congregation de S. Maur, y a été élevé aux premiers emplois, & s'y est extremement distingué par son merite & par sa sainteté, comme on le peut voir dans l'histoire de sa vie qui est imprimée.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, elle partit avec sa compagnie au commencement d'Avril, après avoir laissé à un trés-grand nombre de personnes de tout état, avec qui elle eut occasion de s'entretenir, une haute opinion de sa sainteté & des excellentes

qualitez dont le ciel l'avoit enrichie. Cette reputation, qui se soutint & crût même de jour en jour, ne fut pas inutile à son Monastére, & l'on peut dire que sa meilleure ressource dans la suite fut l'estime que l'on avoit conçuë d'elle. En arrivant à Roüen, elle trouva le Pere Lallemant, qui lui assura que tout étoit prêt à Dieppe pour l'embarquement. Toute la troupe s'y rendit, & le Pere Lallemant les y accompagna. La Mere de l'Incarnation & la Mere de S. Joseph logerent chez les Ursulines, où elles trouverent dans la Mere Cecile de sainte-Croix, dequoi se dedommager de la perte qu'elles avoient faite à Paris. Mais à peine la Mere de l'Incarnation avoit-elle commencé à remercier Dieu de lui avoir enfin donné une nouvelle Compagne, qu'elle se vit dans l'obligation de lui faire des vœux pour la conservation de celle qu'elle avoit si heureusement amenée jusqu'au port. M. & Madame de la Troche n'avoient pas été longtems à se repentir du consentement qu'ils avoient donné à leur fille pour le voyage de Canada. Toute leur famille, & sur tout M. l'Evêque de la Rochelle,

qui étoit frere de Madame de la Troche, avoit trouvé fort mauvais qu'ils se fussent rendus si aisément. On leur manda qu'on n'envoyoit en Amerique que des filles de mauvaise vie, & que d'y laisser aller la leur, c'étoit faire à leur famille une tache que rien ne laveroit jamais.

Quelque peu fondé que fût ce reproche, M. & Madame de la Troche y furent si sensibles, que sans perdre un moment de tems, ils écrivirent à leur fille, qu'ils revoquoient la permission qu'ils lui avoient donnée, & envoyerent après elle un homme de confiance, avec ordre de l'arrêter en quelque endroit qu'il la trouvât. On peut juger quelle fut la douleur & l'inquietude de la jeune Religieuse à cette nouvelle. Elle ne s'y laissa pourtant point abatre : & tandis que la Mere de l'Incarnation songeoit à fléchir le ciel par toutes sortes de moyens, & traittoit de cette affaire avec Dieu seul ; Marie de S. Joseph fit tant par ses lettres, que son pere fut encore une fois obligé de lui donner son consentement. Mais afin que sa famille n'eut rien a lui reprocher, il écrivit au

Provincial des Feuillans à Paris, qu'il le prioit de s'informer de tout ce qui regardoit le voyage de sa fille ; & qu'il le faisoit le maître de la retenir ou de la laisser partir, selon ce que sa prudence lui feroit juger être le plus convenable. Ce choix rassura nos deux ferventes Religieuses. Dom Raymond de S. Bernard connoissoit de longue main la Mere de S. Joseph ; il l'avoit vûë à loisir à Paris, & s'étoit pleinement convaincu qu'elle n'alloit que par l'ordre de Dieu. Néanmoins afin de marquer à M. de la Troche qu'il ne vouloit rien negliger pour s'acquiter avec exactitude de la commission dont il l'avoit chargé : il se transporta à Dieppe ; & cette bourasque, dont on avoit tant apprehendé les suites, n'eut point d'autre effet que de procurer aux servantes de Dieu le plaisir de revoir encore une fois, un des hommes du monde qu'elles estimoient le plus, & en qui elles avoient une plus veritable confiance.

Comme il n'y avoit rien qui arrêtât à Dieppe, on n'y demeura pas long-tems. Madame de la Peltrie vouloit monter le petit bâtiment qu'elle avoit fretté ; mais

Messieurs de la Compagnie avoient donné des ordres exprès qu'on ne le souffrît pas, & qu'on la reçût avec tout son monde sur leur meilleur vaisseau, qui se nommoit le S. Joseph; ce qui fut executé. M. de Bernieres eût bien souhaité d'accompagner jusqu'à Quebek Madame de la Peltrie, & ses Religieuses; mais il jugea lui-même qu'il leur rendroit plus de service en restant en France, pour prendre soin du bien de la Fondatrice, & travailler aux affaires de la fondation. Effectivement on peut dire que sans les soins extraordinaires qu'il se donna, les Religieuses eussent apparemment été contraintes de repasser en France. D'ailleurs ce que ce grand serviteur de Dieu ne put pas faire par lui-même dans la nouvelle France, il eut la consolation de le faire depuis par un de ses neveux, qui passa quelques années aprés dans cette Mission, & qu'on peut compter parmi les plus saints Ecclesiastiques qui ayent jamais été dans cette nouvelle Eglise.

Enfin le 4. May 1639. le vent étant bon, on appareilla de grand matin. Les trois Ursulines furent menées de leur

Monaſtére, à celui des Hoſpitalieres, pour y prendre trois Religieuſes de cette maiſon, qui alloient auſſi faire un établiſſement à Quebek, par les ſoins & les liberalitez de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon. Il tardoit bien à la Mere de l'Incarnation que le moment fut arrivé de riſquer ſa vie pour ſon Dieu. » Je voyois, dit-elle, que ma vie n'étoit » rien; mais c'étoit tout ce que je pou» vois ſacrifier, & j'y joignois encore » mon cœur & mon amour. Voyant » donc que j'étois prête d'en venir aux » effets, en m'embarquant ſur Mer, & » tout moi-même étant dans cette diſ» poſition & dans un ſentiment qui » m'emportoit, je me proſternai devant » le S. Sacrement dans le chœur des » Meres Hoſpitalieres, & je m'offris à la » Majeſté de Dieu, en holocauſte per» petuel. Alors j'experimentai que le » S. Eſprit poſſedoit mon ame, & lui » donnoit des mouvemens conformes à » l'action que j'allois faire. O Dieu! qui » pourroit dire ce qui ſe paſſa en cette » donation & en cet abandonnement de » tout moi-même? De mon côté, je » voyois que l'eſprit qui me conduiſoit, rendoit

rendoit temoignage à ma conſcience, « que je n'avois jamais rien fait de ſi bon « cœur : & d'ailleurs j'avois un ſentiment « que le ſacré Verbe incarné, Roy & « Monarque de toutes les nations, aimoit « & agréoit mon ſacrifice. Lorſque j'é- « tois en cet entretien, Madame la Gou- « vernante nous fit remonter en ſon car- « roſſe pour nous mener au bord de la « Mer. Nous étions entourées de monde ; « & cependant mon eſprit étoit ſi forte- « ment occupé, qu'à grand peine pou- « voit-il ſe divertir de ſon attention. On « n'eut pas jugé cela de moi, tant je « paroiſſois à l'exterieur libre & dégagée. « Lorſque je mis le pied dans la chalou- « pe, il me ſembla entrer en paradis ; « puiſque je commençois à riſquer ma « vie pour l'amour de celui qui me l'a « donnée. Je chantois en moi-même les « miſericordes de Dieu, qui me condui- « ſoit avec tant d'amour. Cependant on « étend les voiles ; le vent nous empor- « te, & je quitte la France pour n'y re- « tourner jamais ; & dans une ferme re- « ſolution de conſacrer ma vie au ſervi- « ce des nations ſauvages pour les aſſu- «

» jettir à leur Roi legitime, mon celeſte
» & divin Epoux.

Outre les ſix Religieuſes dont nous avons parlé, Madame de la Peltrie & ſa Demoiſelle; le Pere Vimond, qui venoit d'être nommé Superieur general des Miſſions du Canada, s'embarqua ſur le S. Joſeph. Le recit que fait la Mere de l'Incarnation des circonſtances de ſon voyage, eſt ſi naturel, & elle lie ſi bien tout ce qui ſe paſſa dans la route & ſon arrivée au terme, avec les diſpoſitions interieures de ſon ame; que je ne croi pas pouvoir mieux faire que de la laiſſer parler. Voici donc ce que j'en trouve dans ſes memoires.

» Il y avoit long-tems que mon eſprit
» avoit pris la route de Canada, & qu'il
» voyageoit dans les vaſtes forêts de ce
» nouveau monde, pour chercher les
» moyens de travailler à la gloire de
» Dieu: mon corps qui ſe voyoit dans
» l'impuiſſance de le ſuivre, étoit dans
» une violence qui le faiſoit gemir, &
» qui m'eût fait bien de la peine, ſi la
» volonté de Dieu ne ſe fût renduë la
» maîtreſſe de la mienne. Mais dès que je

me vis separée de la France & que je « sentis que mon corps suivoit mon es- « prit sans que rien lui fît obstacle ; je « commençai à respirer. J'étois comblée « de joye d'être continuellement expo- « sée pour l'amour de mon celeste époux, « à cet élément infidéle ; & tout le tems « de la traversée me fut l'occasion d'un « continuel sacrifice. Nuit & jour je « m'offrois à Dieu dans les perils qui se « presentoient ; & sur tout dans un acci- « dent que ceux qui n'ont pas frequen- « té ces mers, auront de la peine à croi- « re. Ce fut une glace detachée de la « mer du Nord, si haute & si grosse, que « du haut des hunes du vaisseau, on « n'en découvroit point la cime, laquelle « se perdoit dans la brume. On y voyoit, « ou l'on croyoit y voir, des donjons avec « leurs creneaux. On eut dit une Ville « flottante, & il y a des Villes qui n'ont « pas l'étenduë qu'avoit cette glace. Nos « marins même, accoutumez à ces sor- « tes d'écueils, avoüoient qu'ils n'en « avoient jamais rencontré qui en ap- « prochât. Cependant cette monstrueu- « se glace, que la brume nous avoit ca- « chée, venoit fondre sur nous avec im- «

» petuosité : & comme nous n'avions pas
» assez de vent pour la parer, le nau-
» frage paroissoit inévitable. Tout le
» monde crioit misericorde, & le Pere
» Vimond avoit déja donné l'absolution
» generale. Durant ce desordre mon
» esprit & mon cœur étoient dans la
» plus grande tranquillité dont il soit
» possible de jouïr, & je n'eus pas un
» mouvement de frayeur. Ainsi je me
» trouvois dans un état tout propre à
» faire un holocauste parfait de moi-
» même. J'avois en vûë toutes les fa-
» veurs que Nôtre-Seigneur m'avoit fai-
» tes au sujet du Canada : son comman-
» dement, ses promesses, sa conduite ;
» & avec tout cela j'étois indifferente
» pour vivre ou mourir ; & toute ma
» pente étoit dans l'accomplissement des
» volontez de Dieu. Madame nôtre Fon-
» datrice se tenoit comme collée à moi,
» afin que nous pussions mourir ensem-
» ble. Je disposois mes habits pour n'ê-
» tre point dans un état indecent lorsque
» le vaisseau se fracasseroit. Enfin le Pe-
» re Vimond fit un vœu à la Mere de
» Dieu au nom de tout l'équipage ; &
» aussi-tôt ma Sœur de S. Joseph com-

mença les Litanies de la Vierge, auſ- «
quelles tout le monde répondit. A «
peine cela étoit fini, que le Timonier «
ayant reçu ordre de mettre le gouver- «
nail d'un côté, le tourna ſans y penſer, «
de l'autre, & nous ſauva par megar- «
de; car par là il mit de côté la glace «
que nous avions devant nous, & qui «
n'étoit plus éloignée que de la longueur «
d'une pique. Ce danger fut le plus «
grand que nous courûmes. «

Nôtre voyage dura trois mois, pen- «
dant leſquels nous gardâmes exacte- «
ment nos régles. Nous avions une «
très-belle chambre, où nous diſions «
nôtre office à deux chœurs; les Meres «
Hoſpitalieres d'un côté, & nous de - «
l'autre. Nôtre-Seigneur nous fit auſſi «
la grace d'entendre tous les jours la «
Meſſe, & d'y communier, excepté «
treize jours, que l'agitation du vaiſ- «
ſeau ne le permit pas. Nous fûmes en- «
core en danger deux autres fois; l'une «
en deſcendant à la premiere terre pour «
nous acquiter de nôtre vœu. On ſe «
jetta dans la chaloupe avec tant de «
precipitation, que nous fûmes ſur le «
point de tourner ſous le navire; & l'au- «

» tre, parce que les brumes nous ayant
» fait perdre nôtre route, nous nous
» égarâmes environ soixante lieuës sur
» des rochers cachez sous l'eau. Dès
» que nous fûmes sortis de ce danger,
» nous commençâmes à voir des Sauva-
» ges, ce qui nous causa bien de la joye.
» Ces pauvres gens, qui n'avoient ja-
» mais vû de personnes faites comme
» nous, paroissoient dans une grande
» surprise. Le Pere Vimond leur dit
» dans le style de leur pays, que nous
» étions des filles de Capitaines; que
» pour l'amour d'eux, pour instruire
» leurs filles, afin qu'elles ne fussent pas
» brûlées dans les feux, & qu'elles sçus-
» sent ce qu'il falloit faire pour être
» éternellement heureuses; nous avions
» tout quitté. Ils ne le pouvoient com-
» prendre; & comme il nous conduisi-
» rent par terre jusqu'à Quebek; l'é-
» tonnement que nous leur avions cau-
» sé, leur faisoit continuellement jetter
» les yeux sur nôtre vaisseau. Il faut
» avouer qu'il y a du plaisir à être dans
» la souffrance, quand on a le cœur
» gagné à Dieu. Quoique nous fussions
» traitées & logées aussi-bien qu'on le

peut être sur mer, & dans un très-beau « Navire, accommodé de tout ; il y a « néanmoins tant à souffrir pour les per- « sonnes de nôtre sexe & de nôtre con- « dition, qu'il faut l'avoir éprouvé pour « le croire. En mon particulier, je pen- « sai mourir de soif ; parce que les eaux « douces s'étoient gâtées dès la rade, & « que mon estomach ne pouvoit suppor- « ter les boissons fortes. Je passai aussi « presque tout le voyage sans dormir, « & cette insomnie étoit accompagnée « d'une douleur de tête si violente, qu'- « elle ne peut l'être davantage sans cau- « ser la mort. Avec cela, je possedois « une paix très-grande dans l'union de « mon souverain & unique bien, & je « n'en faisois pas moins tout ce que je « croyois utile pour le service du pro- « chain. «

Enfin nous arrivâmes à Quebek le « premier jour d'Août 1639. où le pe- « tit Navire de Madame de la Peltrie, « qui avoit fait plus de diligence que « nous, avoit déja donné avis que nous « approchions. L'allegresse fut grande « dans la Ville : car outre le plaisir que « causoit nôtre venuë, celle de cinq «

» Missionnaires, n'apportoit pas une
» moindre joye à toute la Colonie. M.
» de Montmagny, Gouverneur de Que-
» bek, qui avoit eu la bonté d'envoyer
» au-devant de nous un Canot chargé
» de rafraichissemens; nous reçut sur
» la gréve avec tout l'accueil possible;
» & dès que nous parûmes, les ouvra-
» ges cesserent, & on ferma les bouti-
» ques. La premiere chose que nous fi-
» mes au sortir du vaisseau, fut de baiser
» cette terre en laquelle nous étions ve-
» nuës pour y consommer nos vies au
» service de Dieu & de nos pauvres Sau-
» vages. On nous conduisit à l'Eglise où
» le *Te Deum* fut chanté: ensuite M.
» le Gouverneur nous mena au Fort, où
» il nous regala splendidement. Après
» le repas, lui-même, accompagné de
» tous les Jesuites qui étoient pour lors
» à Quebek, nous conduisit aux lieux
» destinez pour nôtre demeure.

» Le lendemain, le nouveau Superieur
» des Missions, & le Pere le Jeune, qui
» sortoit de charge, nous menerent aux
» plus proches cabanes pour visiter les
» Sauvages nos très-chers freres. Nous
» y reçûmes des consolations bien gran-

des, en les entendant chanter en leur « langue les loüanges de Dieu. Le pre- « mier Chrêtien nous donna sa fille, & « en peu de jours nous en eûmes un as- « sez grand nombre, outre toutes les « filles Françoises qui étoient capables « d'instruction. En attendant qu'on nous « eût bâti un Monastére, on nous logea « dans une maison où il n'y avoit que « deux petites chambres. Bien-tôt ce fut « un Hôpital, la petite verole s'étant mi- « se parmi nos petites Sauvages, dont « trois ou quatre moururent. Comme « nous n'avions pas encore de meubles, « les lits étoient sur le plancher, & tout « étoit si plein, qu'il nous falloit passer « par dessus les lits. Dans cette extrême « indigence, Dieu inspira un si grand « courage à mes Sœurs, qu'elles n'eu- « rent aucun dégoût de la saleté des « Sauvages. Madame nôtre Fondatrice « voulut tenir le premier rang dans les « pratiques de charité dont nous avions « de si belles occasions à chaque inst- « tant: & quoi qu'elle fût d'une com- « plexion fort delicate; elle s'employoit « avec un zéle merveilleux dans les of- « fices les plus humbles & les plus re- «

» butans. O que c'eſt une choſe pré-
» cieuſe que d'avoir les prémices de l'eſ-
» prit, ſur tout lorſqu'il inſpire le zéle
» du ſalut des ames!
» Cependant pour ſatisfaire au deſſein
» qui nous avoit fait venir en ce pays,
» il nous fallut apprendre les langues des
» Sauvages, & le Pere le Jeune, qui
» avoit été nommé nôtre confeſſeur, fut
» encore chargé de nous aider dans cet-
» te étude. C'étoit quelque choſe de
» bien nouveau pour nous; & quant à
» moi, l'application à une langue ſi dif-
» ferente de la nôtre, me cauſa bien de
» la douleur de tête. Il me ſembloit
» qu'apprenant par cœur des mots & des
» verbes; car nous étudions par régle
» & par methode, c'étoit autant de pier-
» res qui me rouloient dans la tête.
» Cette douleur, jointe aux reflexions
» que je faiſois ſur la rudeſſe & ſur la
» difficulté d'une langue barbare, me
» faiſoit croire qu'humainement je n'y
» pouvois réüſſir, & j'en traittois amou-
» reuſement avec Nôtre-Seigneur qui
» m'aida de telle ſorte, qu'en très-peu
» de tems je fus en état d'entendre & de
» parler avec aſſez de facilité. Mon étu-

de m'étoit une oraiſon qui faiſoit éva- «
nouir toute la barbarie de cette langue. «
La ſervante de Dieu ajoute, qu'à ſon arrivée dans le pays, & après qu'elle eut bien examiné toutes choſes ; elle connut clairement que c'étoit celui que Nôtre-Seigneur lui avoit fait voir ſix ans auparavant. Que ces hautes montagnes, ces vaſtes forêts, ces pays immenſes, la ſituation & la forme des lieux qui ſe preſentoient à ſa vûë, étoient les mêmes qui lui avoient été montrez, & qui étoient encore auſſi preſents à ſon eſprit, qu'à l'heure même de ſon ſonge. Que cela lui donna une nouvelle ferveur & une pente à s'abandonner ſans reſerve pour tout ſouffrir, & pour faire tout ce que Nôtre-Seigneur voudroit d'elle dans ce nouvel établiſſement.

Il faut pourtant avouer que quelque ferveur qui ſoutint le zéle des ſervantes de Dieu, leur petit nombre, l'incommodité du logement, la ſaleté & la mauvaiſe odeur des Sauvages, qui paſſent tout ce qu'on en peut dire, & le peu de moyens qu'elles avoient de ſe garentir de tant d'incommoditez, les auroient bientôt fait ſuccomber ſi on n'eût tra-

vaillé en diligence à les mettre plus au large, & si il ne leur fût venu du secours de France. Les lettres de la Mere de l'Incarnation exciterent dans les maisons de Paris & de Tours, une si grande ardeur pour partager des croix qu'on leur faisoit voir si aimables ; qu'en assez peu de tems, il y eut à Quebek une Communauté formée, dont la Mere de l'Incarnation fut éluë Superieure : ce ne fut pas au reste, en deguisant ce qu'il y avoit à souffrir dans ce nouveau genre de vie, que la servante de Dieu persuada à tant de saintes filles de venir partager ses travaux. Elle ne dissimula rien. » Pour gouter la vocation du Canada, » mandoit-elle à la Superieure du mo» nastére de Tours, il faut de necessité » mourir à tout, & si l'ame ne s'efforce » de le faire, Dieu le fait lui-même, & » se rend inexorable à la nature, pour » la reduire à cette mort, qui par une » espece de necessité, l'éleve à une émi» nente sainteté. Je ne puis vous dire ce » qu'il en coûte pour en venir là. Dans une autre lettre, après avoir parlé d'une grande perte qu'avoient fait toutes les Communautez de Quebek, elle

ajoute ; ce ne sont pas ces choses-là « qui font souffrir, mais c'est une cer- « taine conduite de Dieu sur l'ame, qui « est plus penible à la nature que les « tortures & les gênes. Lorsque je vous « dis que les ouvriers de l'Evangile sont « morts, & que leur vie est cachée en « Dieu, c'est qu'ils ont passé par cette « conduite, se joignant à Dieu, & se ren- « dant avec lui inexorable à eux-mêmes « pour faire mourir toute vive cette na- « ture, qui est si nuisible aux parfaits « imitateurs de Jesus-Christ. Il me sem- « ble que je vous vois dans l'impatience « de sçavoir si j'ai tant souffert ; oui, « mon cœur ne vous peut rien celer, & « je ne suis pas encore au bout, aussi « ne suis-je pas encore arrivée à la per- « fection de ceux dont je vous parle. «

Cependant le nouveau renfort qu'on reçut de France, fit retomber ces saintes filles dans le premier inconvenient qu'on avoit évité d'abord : car ce qui avoit suffi pour mettre au large cinq ou six personnes ; devint fort étroit quand le nombre fut accru. On ne pouvoit comprendre comment elles pouvoient vivre ainsi étant les unes sur les autres, pêle-

mêle avec les filles Sauvages, qui les empoisonnoient par leur infection, qu'il falloit décrasser tous les jours, & qui par leur mal propreté, les mettoient souvent dans la necessité, ou de ne prendre presque aucune nourriture, ou de souffrir en se nourrissant des choses presqu'aussi difficiles à supporter que la faim même : mais l'amour divin dont elles étoient embrasées, leur faisoit trouver parmi tant de souffrances des delices, que la vie la plus douce ne fait point goûter. » Et graces à Dieu, dit la Supe-» rieure, la tendresse qu'il m'a donnée » pour les Sauvages, est toujours la mê-» me. Je les porte dans mon cœur d'une » façon pleine de suavité, pour tâcher » par mes chetives prieres & mes petits » travaux, de les gagner au Seigneur; » & je porte en mon ame une dispo-» sition constante de donner ma vie pour » leur salut. C'est ce qui m'a fait faire » un vœu particulier d'obéissance au » Pere Superieur de la Mission, pour me » laisser conduire en tout ce qu'il lui » plairoit exiger de moi.

Un autre inconvenient que causa l'arrivée des nouvelles Religieuses, don-

na lieu à la Mere de l'Incarnation de faire paroître son grand ascendant sur les esprits, & le talent qu'elle avoit pour les affaires. Parmi les filles qui composoient la Communauté naissante de Quebek, il y en avoit qui étoient venuës de Tours, d'autres de Paris. Ces deux maisons ne sont pas de même Congregation; car les Ursulines sont divisées en deux, lesquelles different en des choses assez essentielles. Elles n'ont pas le même habit, & celles de Paris font un quatriéme vœu solemnel d'instruire les filles, que celles de Tours ne font point. Il faut avoir pratiqué les Communautez Religieuses pour sçavoir jusqu'où va l'attachement qu'on y a aux anciennes coûtumes; & combien il est difficile de les faire changer pour en substituer d'autres en leur place. Si c'est une foiblesse, on peut dire qu'il n'en est point de plus generalement répanduë; & l'on doit, ce semble, l'excuser d'autant plus aisément dans des filles qu'on sçait quels differens la seule forme de l'habit a excitez parmi des hommes veritablement respectables par la solidité de leur

esprit, & par l'étenduë de leur érudition.

La Mere de l'Incarnation se trouva donc dans la necessité de faire changer d'usage & de maniere au moins à une partie de ses filles ; car il n'y avoit pas moyen de laisser dans la maison des Religieuses qui eussent des habits differents, & qui ne gardassent pas les mêmes regles ; outre que c'eût été encore une chose impraticable que de laisser aux Novices, qui seroient reçuës dans le pays, la liberté de choisir entre les deux Congregations, celle qui auroit été plus de leur goût. Mais quoique ce fût une necessité de prendre un milieu, il n'en étoit pas plus aisé à trouver. La sage Superieure ne laissa pas de l'entreprendre, & après bien des prieres & des entretiens avec ses filles, elle convint enfin avec elles, 1°. Que toutes feroient les quatre vœux, avec cette clause néanmoins que les Religieuses venuës de Tours, ne feroient le quatriéme vœu que pour le tems qu'elles seroient en Canada : ensorte que si quelque raison les obligeoit à retourner en France, elles

les en seroient déchargées. 2°. Que toutes porteroient l'habit tel qu'on le porte à Tours. Ces deux principaux articles étant reglez, on convint des autres à l'amiable, & on en fit de nouveaux par rapport au pays, qui furent agréez également de tout le monde. Cela fait, la Mere de l'Incarnation envoya son projet à Paris & à Tours; & non seulement on n'y fit aucune difficulté de l'approuver & de le signer; mais il parut si sage & si bien concerté; qu'on proposa de réünir sur ce plan, en n'y changeant que ce qui ne convenoit qu'au Canada, les deux Congregations du Royaume : mais ce dessein n'a pû encore être executé jusqu'à present; & ce beau modéle, qui avoit fait esperer que tout l'Ordre ne feroit qu'une même Congregation, n'a servi qu'à en ajoûter une nouvelle qui reconnoît la Mere Marie de l'Incarnation pour sa Fondatrice.

L'uniformité étant ainsi établie dans le Monastére de Quebek, on peut juger avec quelle ferveur Dieu fut servi par des filles qui avoient tout quitté, entrepris de si grands voyages, &

couru de si grands risques, pour le faire connoître à des Sauvages. Il n'y a que ceux qui sçavent goûter la joye du Seigneur, qui puissent comprendre avec quelle sainte allegresse on vivoit dans cette maison, où l'on faisoit ses delices de tout ce que la nature a le plus en horreur, & où l'on voyoit pratiquer des vertus qui auroient fait honneur aux Solitaires de la Thebaïde. La vie même de ces saintes filles, n'avoit rien dans le fond de moins dur que celle de ces anciens penitens; mais tout leur devenoit facile sous la conduite d'une Superieure, qui ne leur faisoit sentir le droit qu'elle avoit de leur commander, que pour les soulager & prendre sur elle ce qu'il y avoit de plus rebutant & de plus penible. D'ailleurs on respiroit dans tout le pays un air de sainteté qui ne manque jamais d'accompagner les Eglises naissantes. Les Fondateurs de celle-ci vivoient encore; & la Mere de l'Incarnation, qui naturellement n'exageroit point, & qui n'étoit pas capable d'être touchée d'une vertu peu commune; disoit qu'il n'étoit pas possible de n'as-

pirer pas à une éminente perfection, ayant pour conducteurs des Saints qui retraçoient sur la terre la vie des Apôtres. Je vois, dit-elle, dans une de ses « lettres, des ames si épurées de tout, « qu'il semble qu'elles ne soient plus de « la terre ; Dieu les conduisant dans « un denuëment si grand, qu'il semble « qu'elles ne tiennent plus qu'à Dieu. Il « opere en elles ce degagement d'une « maniere si admirable, qu'elles ne con- « noissent plus rien que leur néant dans « cet unique Tout. C'est à qui ira, dit- « elle ailleurs, aux lieux les plus éloi- « gnez & les plus dangereux, & où il « n'y a aucun secours humain. Les sou- « haits qu'on fait ici les uns pour les au- « tres sont : allez, nous sommes ravis « que vous soyez dans un lieu d'aban- « donnement. Plût à Dieu que vous y « donniez vôtre vie pour le Seigneur. « Voilà ce qu'on appelle de vrais imita- « teurs de Jesus-Christ ? Peut-on rester « dans la tiedeur à la vûë d'un zéle si ar- « dent, & le moyen de ne pas vouloir « avancer toujours dans la carriere de la « sainteté quand on a pour guides des « hommes qui y courent à pas de geant ? «

LIVRE CINQUIE'ME.

SOMMAIRE.

Ce que la Mere de l'Incarnation eut à souffrir en Canada soit interieurement, soit exterieurement. Tout le monde se réünit pour lui faire de la peine. Sentimens qu'elle a d'elle-même pendant cette épreuve, & le fruit qu'elle en tire. D'où venoient toutes ces souffrances. Dans un transport de componction elle fait à Dieu un aveu general & detaillé de toutes les fautes qu'elle a jamais commises. Le soin extréme qu'elle prenoit d'éviter les moindres imperfections. Elle renouvelle sa confession generale aux pieds de son confesseur. Par ses prieres & ses souffrances, elle obtient de grandes graces à son fils. Ce cher fils entre en Religion, & sa mere connoît par un redoublement de peines, qu'il court risque de ne pas faire ses vœux. Divers avis qu'elle lui donne. De quelle maniere la revolte des passions qu'elle souffroit, étoit compatible avec l'intime union avec Dieu. Son exactitude à garder toutes les regles de la vie commune, & le soin qu'elle a d'éviter la singularité. Elle sort de charge & change de directeur. Elle fait vœu de chercher en tout la plus grande gloire de Dieu. Son directeur la fait souffrir pour l'éprouver. Effets de son union avec Dieu. Le cas qu'elle fait des épreuves par où elle a passé. La Sainte Ecriture opere en elle des effets divers selon les temps, mais toujours plus parfaits. Sa dévotion au cœur de Jesus. Sa douleur dans la ruine de la chrêtienté des Hurons, elle secourt puissamment ces pauvres sauvages refugiez à Quebek. Incendie general de son Monastére, & ses dispositions interieures à ce sujet. La Colonie françoise est en danger de perir; on la presse en vain de retourner en France. Elle est chargée de rebâtir le Monastére, & la sainte Vierge l'assiste d'une maniere sensible.

A Juger par les apparences, il ne restoit plus rien à desirer à la Mere de l'Incarnation. En possession du trésor qui faisoit depuis tant d'années l'unique objet de ses vœux, au milieu d'un peuple de Sauvages, à qui du matin au soir elle annonçoit le Royaume de son époux; dans le centre de la plus fervente chrêtienté qui fût peut-être alors dans l'Eglise; dans le continuel exercice de ce que la penitence a de plus austére, & la charité de plus éminent; rien ne se presentoit à son esprit & à ses yeux, qui ne fût capable de la ravir dans l'admiration des misericordes de son Dieu. Mais la jouïssance n'est que pour le terme, & le Seigneur doit ce semble à sa gloire, à son Eglise, & à ses élûs, de fournir sans cesse de nouvelles occasions d'agir, & de souffrir pour son amour à ces grandes ames, qui par leur fidelité, leur courage & leur pureté, sont parvenuës à cet heureux état, où tout se convertit pour elles en merite. C'est aussi la conduite qu'il tint alors plus que jamais avec sa servante, qui décrit ainsi la situation où elle se trouvoit, & dont nous avons vû qu'elle avoit

eu un presſentiment ſi vif avant ſon départ de Tours.

» Pour venir plus au particulier de mes » diſpoſitions interieures, & de la con- » duite de Dieu ſur moi, depuis nôtre » embarquement; j'étois entrée dans l'ex- » perience de ce que la divine Majeſté » m'avoit fait connoître me devoir ar- » river. Cela commença par le change- » ment de la paix que je poſſedois aupa- » ravant, en celle qu'elle me donna du- » rant la navigation : paix ſolide & pro- » fonde, mais quoiqu'en moi, éloignée de » moi; dautant que pour ſa ſubtilité, je » ne la voyois que comme dans une re- » gion fort éloignée; ce qui étoit très- » pénible à la nature, & crucifioit fort » l'eſprit; car les puiſſances de l'ame de- » meurerent comme mortes & attachées » à la croix. L'on conçoit dans cet état, » ce que c'eſt que ſervir Dieu à ſes de- » pens. De cette diſpoſition j'entrai dans » une autre bien plus crucifiante encore. » Je me voyois dépouillée, ce me ſem- » bloit, de tous les biens de la grace, & » de tous les talens naturels exterieurs » & interieurs que Dieu avoit mis en moi. » Je perdois la confiance en ceux qui me

conduiſoient & les perſonnes les plus « ſaintes, & celles pour qui j'avois eu plus « d'ouverture, étoient celles de qui je « recevois les plus grands ſujets de mor- « tification, Dieu permettant qu'elles « euſſent des tentations continuelles d'a- « verſion contre moi. «

On apprend par quelques endroits de ſes lettres, mais d'une maniere aſſez confuſe, qu'elle eut beaucoup à ſouffrir de la Mere de ſaint Joſeph, & qu'elle fut quelque tems ſuſpecte à la Communauté de Tours au ſujet de la réünion des deux Congregations de ſon Ordre, dont nous avons parlé; il paroît même que ſon directeur s'indiſpoſa contre-elle. Et pour ſurcroit d'affliction, Madame de la Peltrie, après avoir demeuré un an avec les Religieuſes, alla ſe loger ailleurs. Un gentilhomme & une Demoiſelle étant venus pour établir l'Iſle de Montreal, elle ſe joignit à eux, & reprit tous les meubles qu'elle avoit prêtez aux Urſulines, ce qui les reduiſit à de fâcheuſes extremitez. Le Gouverneur general & le Superieur des Miſſions eurent beau l'avertir qu'elle n'étoit pas en ſûreté à Montreal, elle s'opiniâtra à y reſter; on eut

enſuite quelques avis qu'elle penſoit plûtôt à commencer un ſecond établiſſement pour d'autres Religieuſes, qu'à donner au premier, qui manquoit de tout, les ſecours dont il avoit un extrême beſoin. Mais l'orage ceſſa lorſqu'on l'eſperoit moins. Madame de la Peltrie retourna à Quebek, & s'attacha plus que jamais à la maiſon des Urſulines, d'où elle ne ſortit plus. Je n'ai pû ſçavoir en quoi conſiſtoient & combien durerent les peines que lui cauſa la Mere de ſaint Joſeph. Ce qui eſt conſtant, c'eſt que le cœur de cette ſainte fille n'y eut point de part; que la croix fut commune, & que rien ne contribua peut-être davantage à épurer ces deux grandes ames, qui n'en furent que plus unies dans la ſuite. La Mere de l'Incarnation écrivit alors à ſon ancienne Superieure de Tours, que ſa vie étoit toute tiſſuë de croix, d'humiliations, de mépris, & que Dieu lui faiſoit la grace d'y trouver une manne ſecrette plus delicieuſe que celle du deſert de Sina, & qui lui ſembloit émanée de la main du Sauveur; que ce n'eſt pas peu entreprendre que de faire un établiſſement

dans un autre bout du monde : qu'elle pouvoit dire hardiment, *mon Jesus est crucifié, & je le suis avec lui* : tant les croix lui étoient familieres. Tout cela montre assez qu'elle eut au dehors des choses à souffrir qu'elle ne dit pas ; mais ce qu'elle souffroit au-dedans étoit encore tout autrement sensible que ces contradictions exterieures ; & voici comme elle continuë à parler de la disposition où se trouva son esprit pendant cette rude épreuve.

« Je me voyois infiniment digne de mépris, & la plus vile creature qui fût au monde. Dans ce sentiment, je ne pouvois me lasser d'admirer la bonté & l'humilité de mes sœurs, de vouloir bien me souffrir & dépendre de moi, je n'osois presque lever les yeux, tant étoit pesant le poids de cette humiliation ; & c'est ce qui me portoit à descendre aux actions les plus basses, ne m'estimant pas digne d'en faire d'autres. Aux recreations je n'osois presque parler, & j'évitois pourtant toute singularité, autant qu'il m'étoit possible. J'avois l'esprit libre pour les fonctions de ma charge, & l'étude de

» la langue ; & je n'ai pas sçû que per-
» sonne se fut apperçu de ce que je souf-
» frois, quoiqu'alors je m'imaginasse
» que tout le monde voyoit ma misere
» comme je la voyois. Je m'ouvrois peu au
» Pere le Jeune, me trouvant dans l'im-
» puissance de le faire davantage ; mais
» ce grand serviteur de Dieu en connoiſ-
» soit assez pour me porter compassion,
» & pour craindre les suites. Parmi ces
» tenebres affligeantes, il s'élevoit quel-
» quefois un rayon de lumiere qui éclai-
» roit mon ame & l'embrasoit d'amour.
» J'étois tout-à-coup saisie d'un trans-
» port extraordinaire ; en sorte qu'il me
» sembloit être dans le paradis, & jouïr
» de Dieu qui me carressoit par ses em-
» brassemens. Mais que cela passoit vi-
» te ! Ce n'étoit que comme un de ces
» rayons du Soleil qui percent inopiné-
» ment la nuë, & disparoissant dans l'inſ-
» tant, font paroître le jour encore plus
» obscur qu'il ne paroissoit auparavant.
» Aussi ces grandes caresses ne servoient-
» elles qu'à appesantir de plus en plus
» mes croix, & me rendre mes peines
» plus sensibles ; car je passois d'un abî-
» me de lumiere & d'amour, dans une

abîme de tenebres douloureuſes ; du « séjour de la gloire je me ſentois pre- « cipitée & plongée dans un enfer, où « regnoient des triſteſſes mortelles. Ce qui « me cauſoit les peines les plus ameres, « étoit une tentation de deſeſpoir, née « en moi dans ces tenebres, ſans que « j'en connuſſe la cauſe. Je me fuſſe per- « duë dans cette tentation, ſi la bonté « de Dieu ne m'eût ſoutenuë par une « vertu ſecrete. Car j'étois quelque fois « arrêtée ſubitement, & je me voyois « réellement ſur le bord de l'enfer. Là « il me ſembloit que de la bouche de l'a- « bîme ſortiſſent des flâmes pour m'en- « gloutir. Je ſentois même en moi une « diſpoſition qui me portoit à m'y preci- « piter pour faire déplaiſir à Dieu. Mais « auſſi-tôt la bonté divine, par un écou- « lement de l'Eſprit ſaint, ſembloit ex- « citer la partie ſuperieure à vouloir en « effet être precipitée dans l'enfer, non « pour lui déplaire, mais afin que ſa juſ- « tice fut ſatisfaite dans le châtiment de « mes indignitez. Cet acte étoit une ſim- « ple vuë de foi. Je voyois que je meri- « tois l'enfer, & je voulois bien y être « jettée pour un tems, pourvu que je ne «

» fusse point privée de l'amitié de Dieu.

Tout ce recit est bien instructif, & si les personnes tentées se comportoient toujours de la sorte, elles s'épargneroient bien des peines & en épargneroient aussi beaucoup à leurs conducteurs. Il n'est pas rare de trouver, même dans des ames assez peu avancées, de ces sortes de dispositions. Ce n'est pas toujours Dieu qui agit : il n'a qu'à laisser faire le tentateur, l'humeur même assez souvent y contribuë. Le dessein de Dieu en le permettant, est d'humilier l'ame; ce qu'elle a à faire, est de pratiquer la patience, de garder le silence, d'être humble & soumise. Avec cela on goûtera au milieu du trouble des passions & des sens revoltez, une paix solide qui soutiendra. On ne s'abandonnera point à l'inquietude ni à l'humeur contre soi-même, & contre son directeur. On ne jugera point son Juge; on ne blâmera que soi-même, parce qu'on n'aura les yeux ouverts que sur ses défauts & sur sa misere, qu'on supportera avec douceur.

Dans la verité, ces sortes de situations sont d'admirables moyens de se purifier de plus en plus; car comme la na-

ture, pour fortifier le corps, produit des dérangemens d'humeurs, qui nettoyent les vaisseaux des impuretez qu'ils avoient contractées, & redonne aux esprits & aux humeurs même, un mouvement plus vif & plus reglé : aussi dans l'ordre de la grace, rien n'établit plus solidement une ame dans la vertu, que ce desordre des passions, qui se fait sentir de tems en tems à ceux mêmes qui ont plus travaillé à les reprimer. On connoît alors ce que l'on ne connoissoit pas, qu'il y a dans nos vertus mêmes & dans nos meilleures actions, des imperfections & des impuretez qui nous retardent dans la voye de Dieu. Le mal est que ces crises n'ont pas toujours les suites avantageuses qu'elles pourroient avoir ; parceque pour cela il faut pratiquer des vertus qui sont infiniment rares. La Mere de l'Incarnation exprime bien naïvement la maniere dont elle prit l'épreuve dont nous parlons, & le fruit qu'elle en tira.

Je me souviens, dit-elle, d'une lu- «
miere que Dieu me donna au com- «
mencement de ma conversion, par la- «
quelle il me fit voir que j'avois derrie- «

» re moi toutes les choſes créées, & que
» je courois nuë à ſa divine Majeſté. Ce-
» la ſe fait tous les jours aux dépens de
» mes ſentimens. Je penſois alors que ce
» fut fait, parce que j'avois toutes cho-
» ſes ſous les pieds: mais helas! je ne
» connoiſſois pas encore ce que j'avois
» en moi de ſuperflu: & c'eſt ce que le
» divin Jeſus ôte tous les jours. Plus j'ap-
» proche de lui, plus je reconnois que
» j'ai encore quelque choſe qui me nuit;
» & je crie ſans ceſſe à ce divin époux,
» qu'il retranche tout ſans pitié. Il le
» fait, & c'eſt un martyre continuel, tant
» dans l'interieur que dans l'exterieur.
» Ce que j'aimois le plus, c'eſt ce qui
» me fait ſouffrir davantage. Or bien
» que cet état ſoit crucifiant, je ne le
» voudrois pourtant pas changer pour
» toutes les delices imaginables, puiſ-
» qu'il me conduit à mon celeſte époux,
» que je veux par deſſus toutes choſes.

Si les ames que Dieu éprouve, pouvoient toujours parler ce langage; leurs épreuves leur ſeroient bien plus utiles. Mais pour n'être point abbatu, pour être même fortifié par la voye de la tribulation & de la tentation, il faut avoir

jetté de profondes racines d'une ſincere humilité. Quelquefois, continuë la « ſervante de Dieu, je voyois les diver- « ſes raiſons des changemens d'état où je « me trouvois; & j'avois le pouvoir d'en « parler au ſuradorable Verbe incarné. « Un excès de douleur interieure me « pouſſoit à lui confeſſer toutes les fautes « que j'avois commiſes, & qui avoient « ſouillé ſes dons & fait injure à l'eſprit « de grace, par lequel il m'avoit conduite. Je lui declarois dans l'amertume « de mon cœur, que par mes infidelitez « j'avois donné de la vigueur à l'eſprit « de nature, ce qui avoit fait injure à « ſes adorables deſſeins. Comme je lui « parlois avec des ſoupirs touchans, & des « exclamations preſſantes; toutes les im- « puretez, que j'avois commiſes en la vie « ſpirituelle, ſe rendoient preſentes à « mon eſprit; & ce qui autrefois m'a- « voit paru comme rien, me ſembloit « horrible. Ah! qui pourroit exprimer « les voyes de cette divine pureté, ce « qu'elle exige des ames qui ſont appel- « lées à la vie interieure! combien l'a- « mour divin eſt terrible, penetrant, « inexorable, & irreconciliable ennemi «

» de la nature dont il n'y a que lui qui
» connoisse les voyes détournées, & qui
» les puisse redresser ! Une fois étant de-
» bout proche le saint Sacrement, il me
» parut une grande flâme qui sortoit
» par un soupirail, lequel me sembloit
» être celui de l'abîme. Alors par une
» certaine saillie, je me sentis portée en
» tout moi-même par un mépris de Dieu,
» m'y jetter. Son infinie misericorde me
» retint : cette vûë effroyable cessa, &
» avec elle son operation. Je croi que si je
» n'eusse rencontré à propos un lambris
» auquel je m'attachai, je fusse tombée.
» Je portois seule ma croix ; les creatu-
» res ne servoient qu'à l'appesantir. Il
» n'y avoit que cette vertu secrette de
» Dieu qui me soutenoit. Elle me faisoit
» porter ma croix par acquiescement
» aux ordonnances divines & avec sou-
» mission aux impressions de la divine
» justice que je reconnoissois très-équi-
» table, excepté dans les momens où je
» ressentois ce vuide total que j'ai dit :
» car alors mon ame étoit toute enve-
» loppée de tenebres. Elle ne voyoit que
» ce qu'elle souffroit, à sçavoir qu'elle
» étoit entierement contraire à Dieu.

Mais

Mais ces momens passez, je n'étois pas « plûtôt revenuë à moi, que je consen- « tois à tout sans pouvoir demander ma « délivrance. «

On voit dans quelques memoires particuliers, que la Mere de l'Incarnation regardoit en partie ces souffrances comme une suite de l'offre qu'elle avoit faite à Dieu, de souffrir pour son fils, dans le tems que cet enfant ne donnoit pas lieu d'esperer qu'il suivît jamais les traces de sa sainte mere, & pour une de ses niéces, qu'elle connut être dans un grand danger de se perdre, & qu'on a vûë depuis prendre la place & le nom de sa vertueuse tante dans le Monastére des Ursulines, où elle est morte en grande odeur de vertu. Voici comme la servante de Dieu s'exprime sur cela, en continuant de parler de ses peines.

Outre la qualité de Juge que l'ame « voyoit dans le sacré Verbe incarné; « elle le regardoit encore comme son « époux, qui nonobstant ses défauts, ne « lui avoit point ôté la qualité d'épouse: « mais il la vouloit épurer sans pitié par « le feu de sa divine justice. Avec ce- « la il ne lui donnoit aucune vûë de la «

« durée ni des ſuites de cette épreuve :
« ce qui l'abbatoit & l'humilioit infini-
» ment. Alors piquée d'un amour dou-
» loureux, qui la faiſoit crier comme
» un autre Job ſur ſon fumier ; elle s'a-
» dreſſoit à lui, & lui diſoit : Qui me
» donnera des larmes de ſang pour pleu-
» rer toutes mes impuretez ? ô mon ce-
» leſte époux ! comment avez-vous per-
» mis qu'une ame que vous avez tant
» cherie, vous ait fait tout ce tort ? &
» comment ne l'avez-vous pas jettée ſous
» les pieds des démons ? Recevez donc
» au moins la confeſſion de mes crimes,
» & châtiez-moi ſelon vos adorables ju-
» gemens. Je vous en conjure moi-mê-
» me, tant je voi de juſtice que vôtre
» amour ſoit ſatisfait. O que de châtimens
» je dois ſubir ! car outre ce que meri-
» tent mes propres iniquitez, vous ſça-
» vez, ô mon divin époux ! que pour les
» deux ames que je vous ai demandées,
» je me ſuis offert à ſouffrir la puni-
» tion des fautes qu'elles auroient com-
» miſes contre vôtre divine Majeſté ; &
» qui les auroient pû rendre indignes de
» la faveur que vous leur avez faite en
» les tirant du monde.

Dans l'ardeur de ce transport, l'humble servante de Dieu fit une confession générale de tous les pechez de sa vie, que je ne croi pas devoir omettre ; rien n'étant plus propre à faire connoître jusqu'à quel point elle avoit conservé l'innocence de son Baptême. Elle continuë donc ainsi : Vous sçavez, ô mon " chaste époux ! qu'au commencement " que vôtre divine bonté m'appella ex- " traordinairement, qui fut à l'âge de " dix-neuf ans ; après que vous m'eûtes " fait voir l'erreur où j'étois, me croyant " dans un état bien parfait : après que " par l'excès de vos infinies misericordes " vous m'eûtes lavée dans vôtre sang " précieux : dans une occasion qui se " présenta, je raisonnai, & je deliberai " si je ne retournerois pas dans la route " du siécle, & dans la condition dont " vous m'aviez delivrée. La tentation, " qui sous l'ombre d'une raison specieu- " se & comme necessaire, m'ébranla, " m'eût infailliblement entraînée, si par " vôtre immense bonté vous ne m'eussiez " éclairée & affermie dans vôtre voye. " Vous sçavez aussi qu'en deux autres " occasions, lorsque j'étois encore dans "

„ le siécle, je m'amusai à de certaines
„ complaisances qui tenoient de l'esprit
„ de nature ; que sous ombre de bien,
„ j'y croupis quelque tems ; & que si
„ vôtre misericorde ne m'en eût tirée,
„ j'aurois étouffé l'esprit de grace, par
„ lequel vous me conduisiez si amoureu-
„ sement. Ah ! que j'ai de douleur, &
„ combien je merite d'enfers ! Oui, oui,
„ il est juste, ô mon divin amour ! que
„ vous soyez satisfait.

„ En une occasion, étant Religieuse,
„ je fis, ainsi qu'il me paroît, un acte
„ d'hypocrisie : j'eus de faux sentimens
„ d'humilité, qui me firent aller prier
„ ma Superieure de m'humilier, & je
„ croi qu'elle m'eût bien mortifiée de
„ me prendre au mot ; car mon inten-
„ tion, comme je croi, n'étoit pas pure.
„ J'avois un orgueil secret qui me faisoit
„ agir ; c'est pourquoi je merite toutes
„ sortes d'humiliations. Exterminez-
„ donc, Justice increée, exterminez sans
„ pitié le néant & la poussiere. Il n'y a
„ point de châtiment qui ne soit trop
„ doux pour moi.

„ Une autre fois, sous ombre de justi-
„ ce, je donnai un avis à ma Superieu-

re ; & au fond ce n'étoit qu'une vertu « plâtrée : & vous avez souffert tout cela, ô mon divin Epoux ! il est juste « que maintenant vous en preniez vengeance. Me voilà courbée, châtiez-« moi selon les loix que vôtre amour a « établies. Ah ! je vous demande pardon, anéantie sous les pieds des dé-« mons. Dans des entretiens que j'ai eus « avec des personnes d'esprit, je me suis « laissée aller à des pertes de tems, à des « badineries, à des puerilitez, eu égard « à la gravité, à la sincerité, à la pureté de vôtre divine conduite sur moi. « Je m'abandonnois à la complaisance « de ces entretiens qui m'avoient portée « à me trop épancher & à faire part aux « sens de ce que j'experimentois de spirituel dans l'interieur. Vôtre esprit cẽseur « me fit voir l'importance de cette faute, « sans quoi je serois tombée dans de « grands relâchemens au regard de cette « pureté dégagée que vous voulez de « moi ; vous ne me chatiâtes pas pour « lors ; il est donc juste que maintenant « vous en tiriez raison, & que vous pu-« nissiez ma vanité, qui n'a été autre chose « qu'un desir secret de ma propre excel-«

„ lence. Ah! qu'il eſt vrai que vous ne
„ voulez point qu'on gauchiſſe dans les
„ voyes du pur amour! Je ſuis venuë
„ ſouiller vôtre nouvelle Egliſe; je me
„ ſuis creuſé des citernes pleines de boüe
„ qui m'infectent de telle ſorte, que
„ leurs exhalaiſons ſont capables de me
„ perdre. Il ſemble que vous ayez per-
„ mis au démon d'être de la partie pour
„ émouvoir toutes mes paſſions tour à
„ tour. D'ailleurs je me ſens comme liée
„ & captive, & perſonne ne me ſçau-
„ roit delivrer que vous.

„ C'eſt donc de vous ſeul que j'attends
„ ce ſecours; car mes liens m'empê-
„ chent de faire le bien que je veux,
„ & mes paſſions me veulent faire com-
„ mettre le mal que je ne veux pas, &
„ que je hais; ô Dieu de miſericorde!
„ mettez-y la main, ſans quoi c'eſt fait
„ de moi. Pardon de toutes mes ſaillies,
„ de toutes mes imprudences, de tous
„ les ſentimens imparfaits, dans leſ-
„ quels je me ſuis échapée: Ce qui
„ m'humilie d'avantage, c'eſt qu'avec
„ la baſſeſſe de mon cœur, qui me fait
„ eſtimer digne de tout rebut, lorſqu'on
„ me touche, j'ai le ſentiment tres-vif.

Ce sont aussi mes pechez qui sont cau- "
se que je porte une charge, qui ne me "
permet pas de m'employer selon mon "
desir à l'instruction de nos cheres Neo- "
phytes. Helas ! mon chaste époux, "
vous sçavez les pentes que vous m'a- "
vez données pour cela. Ce qui me res- "
toit de consolation, c'étoit de leur ap- "
prendre à vous connoître & à vous ai- "
mer. "

Voilà les plus grands pechez qu'eut alors commis la Mere de l'Incarnation dans toute sa vie. Faut-il s'étonner que Dieu ait orné de tant de faveurs, & honoré de tant visites une ame toujours si pure & si bien preparée à le recevoir ? Elle ne se relâcha jamais de cette extrême attention à se conserver autant qu'il étoit en elle, exempte des moindres taches. Cependant elle ne se fut pas plûtôt humiliée en presence de son Dieu, que ses peines diminuerent considerablement. Elle devint plus libre, & fut delivrée de ces agonies mortelles, qu'elle souffroit presque continuellement. Il ne lui resta plus qu'une revolte de ses passions & une tentation de haine contre le prochain ; sur tout contre une per-

ſonne qui ne manquoit aucune occaſion de lui faire de la peine. Elle dit qu'ayant plus de liberté, elle étoit plus en danger de pecher, & que ſans un ſecours extraordinaire de Dieu, elle eut fait pluſieurs fautes, & qu'encore qu'il la ſoutint toujours, une diſpoſition qui lui paroiſſoit ſi éloignée de la charité, dont ſon cœur devoit être embraſé, l'humilioit extrémement; enſorte qu'elle avoit beſoin de toute ſa force pour ſe ſupporter elle-même.

Au milieu de tout cela, elle vaquoit à ce qui étoit de ſa charge avec une liberté d'eſprit qui ſurprenoit ſon confeſſeur; & ce fut dans le fort de cette épreuve, qu'elle conclut la grande affaire de l'union des deux Congregations dans ſa Communauté. L'idée de ſes pechez étoit ſans ceſſe retracée à ſon eſprit avec des traits ſi vifs, qu'elle ne pouvoit plus ſe ſouffrir elle-même. Un jour qu'elle en étoit plus frappée qu'à l'ordinaire, & que ſon cœur étoit briſé de contrition; elle s'aviſa de ſe revêtir d'une haire qu'elle porta très-long-tems ſans l'ôter, pas même la nuit pour repoſer. Au bout de quelque tems ſon confeſ-

seur l'alla voir ; & ayant appris ce qu'elle avoit fait, lui en fit de très-grands reproches, & lui ordonna d'aller sur le champ quitter cet instrument de penitence. Avant que d'obéïr, elle se jetta à ses pieds, & le supplia de vouloir bien écouter la declaration qu'elle vouloit lui faire de tous ses pechez & de toutes ses imperfections, afin qu'il conçût jusqu'où alloit sa malice. Le Pere la rebuta d'abord ; mais enfin ses larmes & ses instances le toucherent. Elle lui fit donc une confession generale de toute sa vie, sans examen ; mais avec une si vive lumiere, qu'elle n'eût pas été plus exacte quand elle eût employé plusieurs jours à s'examiner. Elle ajoûte que cette parole de l'Ecriture, s'accomplit en elle, *J'examinerai Hierusalem avec des lanternes*, (Sophon. 1. 12.) tant le pur amour se montroit censeur jaloux, & inexorable.

De si excessives souffrances n'étoient pas seulement l'ouvrage d'un amour purifiant, qui ne pouvoit rien souffrir d'impur dans son épouse ; le fils que nôtre sainte Superieure avoit laissé dans le siécle, & pour qui elle s'étoit en quel-

que ſorte dévouée à la juſtice divine; tenoit une conduite dont le contre-coup retomboit ſur elle. Dès qu'il ſe vit refuſé par les Jeſuites, il ne penſa plus qu'à ſon plaiſir & à ſe pouſſer dans le monde. La ſervante de Dieu en fut inſtruite. » La » crainte que j'avois, lui manda-t-elle » quelque tems après, que vous ne » tombaſſiez dans les precipices où vous » couriez, me fit faire un accord avec » Dieu pour porter la peine dûë à vos » pechez, & qu'il ne vous chatiât point » par la privation du bien qu'il m'avoit » fait eſperer pour vous. Enſuite de cette » convention vous ne ſçauriez croire » combien j'ai ſouffert à ce ſujet. Le jeune homme retiré de cet abîme par la vertu des prieres & des ſouffrances de ſa mere, ſe fit Benedictin dans la Congregation de ſaint Maur, ainſi que nous avons déja vû. Il dit lui-même qu'il paſſa ſon noviciat dans un entier oubli du ſiécle, & que nourri de la grace, il porta avec joye le joug de l'obéïſſance & des auſteritez de ſa Régle. Son entrée en Religion avoit fort adouci les peines que la Mere de l'Incarnation enduroit à ſon ſujet; mais quelques per-

sonnes s'étant opposées à sa profession à cause de quelques dettes qu'il avoit contractées dans le monde ; la servante de Dieu connut par un redoublement de souffrances, le danger où il étoit de ne pas consommer son sacrifice : jusques-là que dans le fort de cette tempête, dont assurément elle ne pouvoit être instruite par aucune voye naturelle ; elle fut contrainte de sortir de table & de se retirer, pour l'aller offrir à Dieu. On voit par la lecture des memoires qu'elle lui addressa sur la fin de sa vie, combien ses sentimens sur ce qui le regardoit, étoient purs, élevez, & dignes de l'Evangile ; & il n'est personne qui ne s'y convainque parfaitement qu'il lui couta infiniment plus pour l'enfanter à Jesus-Christ, que pour avoir été sa mere selon la chair.

Enfin le jeune novice fut reçu à la profession religieuse, & commença dès-lors à courir sans discontinuer, à pas de Geant, dans la carriere de la perfection. La mere de l'Incarnation en apprit la nouvelle avec la joye que l'on peut concevoir.

Les lettres qu'elle lui écrivit alors

ſont ſi belles, ſi touchantes, ſi remplies de l'eſprit de Dieu, elle y mêle avec une ſi noble ſimplicité les ſages avis qu'elle lui donne, & ſes propres diſpoſitions; qu'on ne ſçauroit les lire ſans en être ému & porté à la pratique de ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. » Je » benis la bonté de Dieu, dit-elle dans » l'une, des deſirs qu'il vous donne; » prenez garde de ne vous point embar- » raſſer l'eſprit dans des raiſonnemens » ſuperflus, qui vous pourroient cauſer » une continuelle perte de tems: & il » arriveroit que vous ne vous en defe- » riez pas facilement, parce que la paſ- » ſion étant émuë par des deſirs trop » impetueux, offuſque la lumiere de » l'eſprit; enſorte qu'il eſt mal-aiſé de » juger d'une vocation: elle ſe fait con- » noître bien plus parfaitement par une » confiance douce & amoureuſe, & par » une longue perſeverance, qui n'ôte » point la paix du cœur que par un » bouillon ardent, & par une agitation » continuelle qui n'eſt que dans les ſens. » Il me paroît que dès mon enfance, » Dieu me diſpoſoit à la grace que je » poſſede à preſent; car j'avois plus l'eſ-

prit dans les terres étrangeres pour y «
conſiderer les genereuſes actions de «
ceux qui y travailloient & enduroient «
pour Jeſus-Chriſt, qu'au lieu où j'ha- «
bitois, Il me prenoit quelque fois des «
ſaillies ſi fortes, que ſi les reſpects hu- «
mains ne m'euſſent retenuë, j'aurois «
couru après ceux que je voyois porter «
avec zéle au ſalut des ames. Je ne ſça- «
vois pas alors pourquoi j'avois tous ces «
mouvemens, auſſi n'étoit-il pas tems; «
car celui qui diſpoſe les choſes ſuave- «
ment, vouloit que je paſſaſſe par di- «
vers états, avant que de manifeſter «
ſa volonté à la plus indigne de ſes «
creatures. Il s'eſt paſſé bien des cho- «
ſes dans les diſtances des tems : vous «
les ſçaurez un jour, mon très-cher «
fils, je vous ai ſeulement dit ici en «
abregé pour vôtre conſolation & pour «
vôtre inſtruction, ce qui ſe paſſoit en «
moi dans mon enfance. «

Quant aux penſées que vous me «
propoſez, croyez-moi, ne vous portez «
à rien qu'à ſuivre Dieu; je veux dire, «
que vous vous abandonniez à ſa con- «
duite avec une douce confiance, & «
que vous attendiez dans la paix du «

» cœur, ce qu'il aura projetté pour vous.
» Après cela ne vous mettez point en
» peine, il vous conduira par la main;
» c'eſt ainſi qu'il ſe comporte envers les
» ames qui cherchent à le contenter, &
» non à ſe ſatisfaire elles-mêmes. O qu'il
» eſt doux de ſuivre Dieu ! je ne vous
» dis pas ceci afin que vous étouffiez ſon
» eſprit; mais afin que vous le ſerviez
» dans une plus grande pureté, & que
» vous ne reſpiriez que dans l'accompliſ-
» ſement des deſſeins qu'il a ſur vous
» pour ſa gloire & pour la ſanctifica-
» tion de vôtre ame. L'obéïſſance exaç-
» te à tous vos ſuperieurs ſera la pier-
» re de touche, qui vous fera connoître,
» ſi vous êtes dans cette diſpoſition.
» Ah ! mon cher fils, que cette depen-
» dance des deſſeins de Dieu ſur vous,
» eſt importante ! c'eſt le grand ſecret
» pour vous ſanctifier, & pour vous
» rendre capable d'être utile aux autres.
» Je ſuis ravie de voir ici des ſaints,
» (c'eſt ainſi que j'appelle les ouvriers
» de l'Evangile,) dans un dénuement
» épouventable: & veritablement cette
» parole de l'Apôtre leur peut bien être
» appliquée, *vous êtes morts, & vôtre*

vie eſt cachée avec Jeſus-Chriſt en Dieu. « (Coloſ. 3. 3.) Je n'ai point de termes « pour dire ce que j'en connois. Medi- « tez cette ſentence, & penſez qu'il y a « bien du chemin à faire avant que d'ê- « tre ſemblable à nôtre divin maître. « Ce que la creature ne peut d'elle-mê- « me, Dieu le fait ici d'une façon qu'on « n'auroit jamais penſé. Ne croyez pas « que je vous parle de la diſette des cho- « ſes temporelles, de la pauvreté du vi- « vre, de la privation de toutes les cho- « ſes qui peuvent conſoler les ſens, des « peines qui les peuvent affliger, des con- « tradictions, des adverſitez, & des cho- « ſes ſemblables. Non, tout cela eſt « doux, & l'on n'y penſe pas quoiqu'il « ſoit ſans fin, ce ſont des roſes, & je « vous aſſure que la joye que j'y reſſens « m'a ſouvent miſe en ſcrupule. «

Si vous avez eu de la joye, lui dit- « elle dans une autre, en recevant mes « lettres, ne doutez pas que je n'en aye « eu une ſemblable à la lecture des vô- « tres. J'y ai vû les providences, les « amours, les miſericordes de Dieu ſur « vous, pour leſquelles je le loüerai éter- « nellement. Oui, mon fils, Dieu veut «

» que vous l'aimiez : commencez donc,
» & croyez qu'hier vous ne l'aimiez pas
» veritablement : les degrez du ſaint
» amour ſont de cette qualité, qu'on ne
» voit de parfait que ce qui eſt devant
» ſoi, & qu'on eſtime defectueux tout
» ce qui eſt paſſé. Prenez-y bien garde,
» & vous remarquerez que cela eſt vrai,
» & que c'eſt une des plus importantes
» veritez de la vie ſpirituelle. Vous
» marchez ſur les veſtiges des Saints qui
» vous ont devancé, & vous habitez les
» cellules qu'ils ont ſanctifiées par leur
» vertu ; courez ſans relâche après eux.
» Les Saints ne ſont ſaints que par cette
» inclination, & s'il faut ainſi parler, par
» cette ſainte opiniâtreté qui leur a fait
» oublier toutes choſes par un mépris
» volontaire, afin de s'attacher à ce di-
» vin Prototype, & vraye cauſe exem-
» plaire de ſes enfans. J'ai eu quelque-
» fois le deſir de ſçavoir ſi vôtre cœur
» eſt touché de cette douce émotion &
» en quel degré Dieu vous met ; car il
» vous faut quitter tout autre mouve-
» ment volontaire, & ſuivre uniquement
» les pentes de la grace pour arriver à
» ce commerce avec nôtre ſouverain
bien

bien. Je demeure pourtant volontiers « dans mon ignorance, & me contente « de lui demander pour vous cette fa- « veur. «

Vous voulez sçavoir comment il « est possible d'avoir le corps si près de « Dieu, & l'esprit si éloigné de lui; cette « misere est grande, & c'est pour l'ordi- « naire un effet de nos infidelitez. Le « vrai moyen de nous en retirer, est « cette douce & volontaire servitude de « cœur avec une attache sans retour aux « volontez de nôtre maître. Cette ser- « vitude attire après soi tout l'esprit, « par une douce & amoureuse violence « qui captive bien les sens, mais qui ne « les tuë pas, & qui le nourrit même « quelquefois de ses biens. Vous ajou- « tez : comment se peut-il faire, que « l'esprit étant une fois uni à Dieu, qui « le remplit de tant de douceur, s'en « retire si facilement ? cela n'est que trop « facile à ce miserable amour que nous « avons pour nous-mêmes. On dit que « depuis qu'un cœur est navré il aime « par tout : cela est vrai, quand il con- « serve ses playes, & qu'il demeure sen- «

» sible aux coups des inſpirations divi-
» nes ; mais quand il les referme par ſes
» miſerables medicamens ; (c'eſt ainſi
» que j'appelle les raiſons de l'amour
» propre,) il change de vie, & n'a plus
» de mouvemens que pour lui-même.
» C'eſt cette miſerable vie de nôtre
» amour propre, qui emporte après ſoi
» tout l'eſprit, & qui le retire de l'u-
» nion avec Dieu. Et de là naiſſent les
» violences qu'il nous faut faire, lorſque
» par la ſyndereſe qui nous picque,
» nous ſommes preſſez de retourner à
» celui de qui nous nous ſommes ſepa-
» rez ; car comme nous avons repris
» la vie de la nature, il faut encore une
» fois mourir à la nature pour y arriver.
» Vous voulez que je demande pour
» vous à Nôtre-Seigneur le don d'orai-
» ſon, je lui demande celui de l'humi-
» lité & de la vraye abnegation de vous-
» même, ſans laquelle il n'y a point de
» vraye oraiſon, ni d'eſprit interieur.
» L'oraiſon & l'abnegation doivent aller
» de pair, autrement toutes nos devo-
» tions ſont ſuſpectes ; mais vous avez
» d'excellens maîtres, capables d'éclair-

cir tous vos doutes ; & ce me seroit « une presomption de vous en dire da- « vantage. «

Les avis certains que la sainte mere recevoit de toutes parts des progrès que son fils faisoit dans la sainteté, & que par son merite il se rendoit une des plus vives lumieres de son Ordre, sa promotion au sacerdoce, & ensuite aux premieres charges de sa Congregation, la conversion de sa niéce, & la maniere ardente & sincere dont cette fille se donna toute à Dieu : tout cela remplit son ame d'une allegresse qui n'aida pas peu à la soutenir au milieu de ses croix, elle les voyoit même diminuer de jour en jour, & elle finit le recit qu'elle en fait par des reflexions si solides, & qui marquent si bien le caractére de son esprit, que je ne croi pas devoir les ometre. On pourroit, dit-elle, me demander « ce que j'entends par la revolte des pas- « sions dont j'ai parlé, & qui après mes « grandes peines interieures de trois an- « nées, m'ont encore duré plus de qua- « tre ans, avec une aigreur dans le sang « contre quelques personnes saintes, & « si cela peut compatir avec l'union in- «

» time. J'ai déja dit que cela se peut,
» & voici comment.
» Il est à remarquer que les passions
» émuës par une revolte semblable à
» celle dont il s'agit, ne sont pas com-
» me celles qui viennent d'un naturel
» facile à s'émouvoir, ni comme celles
» dont les mouvemens sont fondez dans
» les mauvaises habitudes. Ceux qui
» travaillent à reprimer celles-cy, ont
» pour l'ordinaire de grandes peines à
» surmonter. Il leur faut de la medita-
» tion, des motifs, de l'examen, de l'é-
» tude, des resolutions, de la fidelité :
» & il leur reste encore après tout cela
» des attachemens à bien des choses, &
» sur tout à eux-mêmes, qui durent
» long-tems : mais dans la revolte dont
» il est ici question, bien loin qu'on soit
» arrêté à tenir ou à poursuivre ce que
» desire la passion émuë ; on porte le
» tout comme une mortification très-
» sensible. Ce qui arrive de mal, n'est
» pas volontaire, c'est seulement un ali-
» ment propre à nourrir l'humilité &
» l'abnegation de la personne, & un
» poids qui fait que l'on a un grand mé-
» pris de soi-même. S'il échappe quel-

que parole ou quelque pensée, c'est « par égarement : si l'on est contrarié, « & persecuté pour la justice, on sent « bien un mouvement de colere ou d'a- « version ; mais il n'en sort aucun mau- « vais effet ; car on porte dans le fond « de l'ame une crainte de Dieu, qui fait « qu'on hait la vengeance, & qui pré- « vaut sur la passion. On ne laisse pas « de broncher quelque fois par foiblesse, « lorsque rencontrant quelque person- « ne de confiance, on dit quelque pa- « role de plainte ; mais au même mo- « ment, l'ame reçoit tant de confusion « de sa lâcheté, que ce lui est le motif « d'une très-grande humiliation. Elle « se croit une inconstante, qui n'a ni « vertu, ni solidité. Néanmoins tout ce- « la compatit avec l'union intime dont « jouït le centre de l'ame en une region « de paix, qui semble separée de l'ame « même. «

Je laisse à penser si cette ame est « dans la crainte, voyant en soi tant de « foiblesses. Elle apprehende d'être trom- « pée : elle est convaincuë que ses pas- « sions n'ont été qu'endormies, & que le « peu qu'elle croyoit avoir eu d'inte- «

» rieur, n'a pas été de Dieu. Elle a dans
» la penſée que toute ſa paix & tous ſes
» dons ont été faux ; ou que ſi c'étoit des
» faveurs du ciel & de veritables gra-
» ces, elle les a perduës par ſa faute.
» J'avois d'autres croix, dont je ne pou-
» vois demander à Dieu d'être délivrée ;
» mais l'Eſprit qui me conduiſoit, me
» pouſſoit à demander de l'être de celle-
» ci, & cela en vuë de la veritable pu-
» reté ſi peu cherchée, ſi peu trouvée,
» ſi peu poſſedée dans la vie ſpirituelle.
» Après toutes mes demandes, il me
» ſembloit que j'étois encore plus capti-
» ve, & que le ſacré Verbe incarné ſe
» plaiſoit à mes chaînes. Alors je m'a-
» bandonnois à ſes voyes, & je m'of-
» frois à ſouffrir tant qu'il l'auroit pour
» agreable.

Il eſt aſſez ordinaire de voir les perſonnes que Dieu méne par des voyes ſingulieres pecher contre les loix communes de la regularité, & même faire des fautes que ne font pas ceux qui n'ont pas été prévenuës de tant de graces. Les foibles en ſont mal édifiez ; les plus ſages ne ſçavent ſouvent pas ce qu'ils en doivent juger ; parce que leur expe-

rience leur a bien appris en general qu'une ame peinée n'eſt pas toûjours aſſez à elle pour faire toutes les attentions que demande une exacte regularité, & que Dieu permet même quelque fois que ſes élûs tombent dans des fautes, préciſement pour les humilier; mais ils n'ont pas toujours aſſez de lumiere pour diſcerner dans de certaines occaſions ce qui vient de la peine d'avec ce qui n'a point d'autre principe que la corruption du cœur & l'illuſion de l'eſprit. La Mere de l'Incarnation n'expoſa jamais ſes Sœurs au danger de ſe ſcandaliſer. Sa conduite fut toujours uniforme, & un modéle vivant de la Régle. Elle étoit la premiere à tout, & elle ſe ſeroit volontiers chargée de tout, ſi elle n'eût été perſuadée qu'il n'étoit pas moins de ſon devoir de faire pratiquer le bien, que de le pratiquer elle-même. Mais ſon humilité & ſa charité lui faiſoient tous les jours inventer de nouveaux moyens de tromper la ferveur de ſes filles, & de ſe charger d'une partie de la peine attachée à leurs emplois, ſans rien diminuer de leur merite. On la voyoit preſque en même tems avec

des enfans, les nettoyant, les careſſant, les inſtruiſant ; avec des ouvriers, les animant, les conſolant ; dans les offices les plus bas, ſe faiſant la ſervante des autres ; & avec cela ne manquant à rien des ſoins plus relevez & plus difficiles qu'exigeoit ſon emploi. Quelque fatiguée, & même quelque incommodée qu'elle fût, jamais elle ne manqua d'être la derniere couchée, & la premiere levée ; toujours ou en prieres, ou en action, elle commandoit plus par exemple, que par paroles. N'ayant pû obtenir, ou pour éviter la ſingularité, plus blâmable encore dans les Superieurs, qui doivent être comme le centre de la vie commune, que dans les particuliers, n'ayant pas jugé à propos de demander la permiſſion de retrancher pour prier, du tems qu'elle devoit être au lit, elle prioit ſur ſa couche, & ſatisfaiſoit à ſa devotion en gardant ſa Regle. Ce fut ce même motif qui la porta à ſe priver de la communion journaliere, convaincuë que Dieu témoin & auteur de ſes bonnes intentions, ne manqueroit pas de la dedommager de ce qu'elle ſacrifioit au bien de la Regle. Elle fut même

toujours si ferme à ne se distinguer jamais en rien ; que sur la fin de sa vie, sa Superieure, pour l'obliger à faire ses oraisons dans un lieu où elle ne fût point exposée à toute la rigueur d'un froid excessif ; fut contrainte d'assembler pour ce saint exercice, toute la Communauté, dans une chambre où il y avoit un poële ; & il fallut interposer l'obéïssance, pour lui faire prendre quelque chose de particulier, lorsque ce qu'on servoit au refectoir se trouvoit fort préjudiciable à sa santé.

Dans une lettre qu'elle écrivit environ ce tems-là à son fils, & où elle continuë à lui marquer la route qu'il devoit tenir pour arriver à une éminente sainteté, elle dit des choses touchant la situation où elle se trouvoit alors, dont j'ai cru devoir ici rapporter les propres termes : les voici, » Benissons cette douce & aimable providence, qui par des « voix si cachées à nos foibles lumieres, « nous a choisis pour son service, & « pour y consumer tous les momens de « nôtre vie. Ah ! qu'il est bon de ne sou- « haiter que cette sainte consommation, « & de n'avoir de pente que pour la «

» gloire de celui qui seul merite d'être
» glorifié ! mon fils, quand on a cette
» inclination, on ne tient à rien dans
» cette vie. Il y a seulement deux cho-
» ses où l'ame trouve son compte, en
» attendant qu'elle ait le bonheur de se
» voir detachée de cette vie mortelle.
» La premiere est la pratique des maxi-
» mes de l'Evangile, ou du moins un
» effort continuel pour le pratiquer ;
» l'autre est la douce familiarité avec
» Dieu, qui par ses divines touches per-
» met à l'ame de s'entretenir, & s'il faut
» ainsi parler, de s'égayer avec lui,
» quoiqu'elle ne se voye que poudre &
» & cendre en la presence de sa Majes-
» té suprême. Sans ces deux secours je
» ne puis comprendre qu'on puisse vivre
» en ce monde parmi les épines & les
» tracas, qui sont si capables d'étouffer
» l'esprit interieur : la nature y trou-
» vant toujours son interêt, & ne s'y
» attachant que trop. C'est pour cela
» que plusieurs retournent en arriere,
» & que si peu perseverent dans la pre-
» miere ferveur de leur vocation : car
» pour y demeurer, il est besoin d'une
» continuelle mort de soi-même, qui est

cet aneantiſſement, cette conſomma- «
tion dont je vous parle, pour laquelle «
il faut un grand courage & une gene- «
roſité qui ne ſe relâche jamais. Mais «
auſſi agiſſant de la ſorte avec le ſecours «
de nôtre divin Jeſus, l'ame ſe trouve «
enfin degagée de ſes liens, court & «
vole au-deſſus des ſens & de l'amour «
propre. Ce n'eſt pas qu'elle ne reſſen- «
te encore quelquefois des attaques de «
la nature corrompuë; mais la force «
que Dieu lui donne, ſurmonte tout: «
elle opere avec facilité & même avec «
plaiſir, en ſorte qu'elle experimente «
la verité de ces paroles: *Mon joug eſt* «
doux & mon fardeau leger: cette force «
même s'augmente dans l'exercice des «
deux points que je vous viens de mar- «
quer: mais ne penſez pas qu'il faille «
regarder les maximes de l'Evangile, & «
ce qui eſt de plus grande perfection «
dans une ſpeculation de vertus, qui ne «
ſoient pas conformes à nôtre condition, «
ni à nôtre vocation interieure; mais «
en de certains points où il faut s'atta- «
cher fortement ſelon nôtre état pre- «
ſent. Or voici les maximes où je m'e- «
xerce à preſent, & auſquelles je me «

» suis même engagée par vœu.

I. Etant accusé d'avoir fait quelques fautes, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocent, & n'accuser point ceux qui les auroient faites pour se décharger; si ce n'est qu'au jugement d'un sage directeur il y aille de la gloire de Dieu.

II. Veiller sur son esprit & sur son cœur pour ne point se laisser surprendre à dire des paroles de plainte & d'exagération, lorsqu'on pense être, ou qu'on est en effet offensé, choqué, rebuté, humilié, soit de paroles, soit par des actions.

III. Ne rien dire à sa loüange, ne rabaisser qui que ce soit tacitement ou de parole, lorsqu'il est loüé de quelqu'un ou qu'il est question, selon l'ordre de charité, de le loüer, & de lui dire des choses obligeantes.

IV. S'exercer à une pieuse & charitable affection envers ceux pour qui l'on a une antipathie naturelle; prendre en bonne part leurs actions, & juger bien de leurs intentions.

V. Fuïr l'émulation & la jalousie des biens & des satisfactions d'autrui, soit

interieures soit exterieures ; mais plûtôt s'en réjoüir & s'estimer indigne d'en posseder autant.

VI. S'exercer à un esprit de patience envers le prochain selon les maximes prescrites dans l'Evangile.

VII. Travailler au retranchement des tendresses sur soi-même, & des reflexions superfluës sur ce qui pourroit donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la douceur interieure & exterieure, à la mansuetude & humilité de cœur conformément à l'Evangile.

IX. Ne prendre pas volontairement de l'ombrage, ni de la defiance pour de petites apparences & ne point s'en laisser aller à l'inquietude.

X. Souffrir avec amour & douceur les douleurs du corps & les affections de l'esprit ; les humiliations & les mortifications de la part de Dieu & du prochain.

XI. Mortifier certains petits apetits, inclinations, & pentes naturelles en tout ce qui se pourra, sans faire tort au spirituel ni au corporel.

XII. Obéïr avec fidelité aux mouve-

mens & inſpirations de Dieu, & en tout ce qui vient d'être propoſé ; ſuivre l'obéïſſance & la direction du Pere ſpirituel.

» Quand je vous dis qu'il ne faut pas » s'attacher à une ſuite de vertus ſpeculatives, c'eſt que comme il y a divers » degrez & états dans la vie ſpirituelle, » il y en a un entre les autres où l'entendement à plus de part que la volonté ; » & ſi l'ame n'eſt fidéle & genereuſe, » elle ne ſe peine guere à faire des reflexions ſur la pratique des vertus ſolides ; ce qui fait qu'elle bronche ſouvent, & qu'elle donne ſujet de croire » qu'elle n'a pas de mortification. Au » lieu que dans l'état où l'entendement » & la volonté agiſſent de concert, l'ame travaille & avance beaucoup, ſans » ſe peiner toutefois, dans la pureté de » cœur, dans la pratique des vertus, & » dans la droiture en toutes ſes actions. » Mais enſuite il y a encore un autre » état qui la met dans une eſpece de neceſſité de la pratique fidéle de l'imitation de Jeſus-Chriſt, & cette neceſſité » eſt dans une paix interieure qui ne ſe » peut exprimer. Il n'eſt plus ici queſ-

tion ni de cette forte application qu'on «
a lorſqu'on commence, ni d'une cer- «
taine ferveur qu'on experimente dans «
les ſens, & qui fait qu'on s'examine «
par des actes reglez & comptez. L'a- «
me dans ſa paix voit tout d'un coup en «
ſon Jeſus, les vertus divines qu'il a pra- «
tiquées : elle les voit dans un attrait «
fort doux, qui la porte à ſuivre dans «
ſes actes ſon divin modéle ; & enfin «
elle ne peut & ne veut être qu'un con- «
tinuel holocauſte à la gloire de Dieu, «
en l'honneur de celui de Jeſus, depuis «
le moment de ſon incarnation juſqu'à «
ſa mort ſur la croix. «

Elle a donc deux choſes en cette «
imitation ; la pratique exterieure des «
maximes de l'Evangile, & la familia- «
rité intime avec Jeſus, par rapport à «
ſa vie interieure. Je n'aurois jamais «
cru, mon très-cher fils, que la vie la «
plus ſublime conſiſte en cela, ſi je «
n'en étois aſſurée par une voye que je «
ne puis marquer ſur le papier ; car il «
y a des temps d'extaſes & de raviſſe- «
mens, qui ſembleroient être quelque «
choſe de plus ſublime : mais non, nô- «
tre Jeſus, ſa ſainte Mere, & les ſaints «

» Apôtres, nous ſont des témoins fidé-
» les du contraire. Quoique toutes ces
» choſes là ſoient bonnes & ſalutaires,
» quand elles proviennent de l'Eſprit de
» Dieu, ce n'eſt rien en comparaiſon
» des vertus, ni des diſpoſitions interieu-
» res des graces dont je viens de parler,
» & qui ſont toute ma vie, ma force,
» & mon ſoutien. Je ſuis de vôtre avis
» que nos entretiens doivent tendre à la
» fin où nous aſpirons, & je vous avouë
» que je n'ai point de conſolation ſolide
» en cette vie, que dans la pente qui
» me fait ſoupirer après cette bienheu-
» reuſe fin. Obtenez-moi de Dieu que
» je prenne les vrais moyens qui y con-
» duiſent, que je ne m'y égare point, &
» que je ne me cherche point moi-même,
» au lieu de chercher celui, dont l'imita-
» tion eſt nôtre veritable regle. Il n'y a
» rien que nous devions tant apprehen-
» der que les devotions écartées, & qui
» ne ſont pas fondées ſur les maximes &
» ſur la vie de Jeſus-Chriſt; pour l'or-
» dinaire la fin en eſt funeſte.

Une ame ſi élevée, une femme d'une vertu ſi heroïque, d'une capacité, & d'une experience dans les voyes de Dieu qui

qui la mettoient au premier rang parmi les maîtres de la vie spirituelle, & dont la reputation se répandoit de tout côté, avoit tout ce qui faut pour donner du lustre & du credit à un parti, & on ne manqua point de travailler à l'engager dans celui des nouveaux Augustiniens, qui faisoit alors tant de bruit dans l'Eglise; mais on trouva une personne trop solidement établie sur les fondemens inébranlables de l'humilité, de la simplicité, & de la veritable abnegation de soi-même; on voit dans ses écrits, que pour couper court aux instances qu'on lui fit sur cela, elle ne fit point de réponse aux lettres qu'on lui en écrivit, & la chose n'alla pas plus loin.

Cependant les six années de sa superiorité étant écoulées, elle sortit de charge, & elle commença à gouter le plaisir que les Saints trouvent dans la dépendance. Vers le même tems, le Pere Jerôme Lallemant fut nommé Superieur général des Missions, & la servante de Dieu connut par une très-forte inspiration, que ce Pere, qui joignoit à une éminente vertu, un merite rare, & une experience consommée dans les voyes

du ciel, étoit celui que Dieu lui avoit donné pour l'aider à consommer le grand ouvrage de sa sanctification, & pour achever d'établir dans sa Congregation naissante, une forme de vie reglée & durable : car jusques-là on n'avoit pû encore faire que des reglemens provisionnels & generaux, parce qu'il falloit du tems pour prévoir tous les inconveniens, entrer dans tous les détails, & regler tout.

Ce fut en effet par là que le nouveau Superieur commença l'exercice de sa charge, qui outre le soin des Missions, le mettoit encore à la tête de cette nouvelle Eglise. Il agit donc en même-tems, & comme Superieur, par autorité, afin qu'on ne pût plus revenir de ce qui auroit été une fois arrêté ; & comme ami, par voye de mediation ; afin que tout étant reglé du consentement des parties interessées ; on eût moins de peine à se soumettre. Effectivement, dès qu'il avoit mis quelque article par écrit, en quoi il ne fit guere que suivre le plan de la Mere de l'Incarnation ; il vouloit que chaque Religieuse lui en dit en toute liberté son sentiment, & qu'en-

suite on en fit la lecture à la Communauté pour être reçu par suffrages secrets ; & ce n'étoit qu'après toutes ces précautions, qu'il y appoſoit le ſceau de ſon autorité. Auſſi faut-il avouër qu'il ne ſe peut rien de plus ſage, rien de mieux concerté, ni plus propre au deſſein que ces ſaintes filles s'étoient propoſé, en allant s'établir dans le Canada.

Pour revenir à la Mere de l'Incarnation, voici ce qu'elle dit elle-même des diſpoſitions où elle ſe trouvoit, lorſque le nouveau Superieur prit ſoin de ſa conſcience. Je me trouvai à l'arrivée « du Pere Lallemant dans une très- « grande liberté d'eſprit, & dans une « entiere ouverture de cœur pour lui « communiquer l'état de mon ame ; & « lui de ſon côté ſe ſentit porté à m'ai- « der de tout ſon pouvoir. Il eſt vrai « qu'il m'éprouva en diverſes manieres. « Dans l'Octave de Noël il me vint une « forte penſée, que ſi je m'engageois « par vœu à chercher la plus grande « gloire de Dieu & tout ce qui ſeroit de « plus grande perfection, ſa divine Ma- « jeſté m'aſſiſteroit ; je me ſentis preſſée « interieurement de le dire à mon direc- «

» teur ; lequel après avoir recommandé l'affaire à Dieu, me permit de » voüer à Dieu, de faire, souffrir, penser, » dire tout ce que je connoîtrois être de » plus parfait, & qui me paroîtroit être » de sa plus grande gloire. Aussi-tôt je » me sentis extrêmement fortifiée, & » Nôtre-Seigneur me fit de grandes graces par cet engagement. Dans ce vœu » étoit compris le vœu d'obéïssance à » mon directeur.

Le Pere Lallemant de son côté crut devoir éprouver sa penitente à proportion du progrès qu'elle avoit fait, & de l'engagement qu'elle venoit de prendre. La premiere chose sur quoi il l'attaqua, fut la maniere libre & familiere dont elle traittoit avec Nôtre-Seigneur. » Pour profiter de ses avis, dit la Servante de Dieu, je me faisois de grandes violences ; mais il ne m'étoit pas » possible d'y réüssir. Je demandois à ce » chaste Epoux de mon ame, qu'il lui » plût me faire la grace d'obéïr à celui » qui me tenoit sa place ; & lors même » que je lui faisois cette demande, je » me trouvois sans reflexion dans un » doux & intime commerce avec lui.

Alors je lui disois ; ô mon chaste A- «
mour ! il faut que j'obéïsse, souffrez «
que je me retire de vous. Je faisois «
donc effort pour sortir de cette pri- «
vauté ; mais insensiblement je me re- «
trouvois comme auparavant. Je pas- «
sai quelque tems en cet état, & bien «
que j'experimentasse que le sacré Ver- «
be incarné se plaisoit à mon obéïssan- «
ce, lorsqu'il me laissoit le pouvoir d'o- «
béïr, hors de là néanmoins je me trou- «
vois en un doux commerce avec lui ; «
ce qui fit qu'enfin on me permit de «
suivre l'attrait. «

Dans cet état d'union avec Dieu, il «
est impossible de subsister en aucun «
dessein qui puisse mettre de l'oppos- «
tion à son operation ; comme dans «
l'usage actuel de certaines pratiques, «
où il faut que l'entendement travaille «
& reflechisse : ni de s'arrêter sur des «
objets corporels & materiels, & mê- «
me sur des choses fort spirituelles ; «
les ; mais qui ne sont pas au même «
degré d'élevation que celles dont Dieu «
prend soin d'occuper l'ame. J'en ex- «
cepte les sacrez mystéres de nôtre foi : «
car encore que l'ame ne puisse medi- «

» ter, elle a néanmoins une façon de les
» contempler & d'en parler avec Dieu,
» lorſqu'il l'y attire, laquelle eſt d'une
» très-grande douceur: & même com-
» me ces divins myſtéres appartiennent
» au ſuradorable Verbe incarné, la
» moindre penſée qui en frappe l'eſprit,
» embraſe l'ame, qui y voit tant de cer-
» titude & de ſainteté, qu'elle n'a pas
» beſoin de raiſonnement ni de reflexion
» pour en connoître davantage. En effet
» étant unie à la ſacrée perſonne du
» Verbe, elle eſt dans la ſource qui lui
» imprime toutes veritez, & qui la fait
» vivre de ſes influences. C'eſt cette
» nourriture celeſte dont parloit ce di-
» vin Sauveur, lorſqu'il diſoit: *Si quel-*
» *qu'un entre par moi, qui ſuis la porte:*
» *il entrera & ſortira, & trouvera des*
» *pâturages.* (Joan. 10. 9.) Ainſi l'a-
» me a vie en lui & de lui, d'une façon
» raviſſante & qui ſe peut mieux expe-
» rimenter que dire.

Voilà de quelle maniere Dieu recompenſa l'engagement heroïque, que ſon humble ſervante avoit pris à ſon ſervice. Mais ſi ce Maître liberal ne ſe laiſſe jamais vaincre en liberalité; les ames

qu'il a percées du trait de son amour, ne demeurent jamais, ou bien rarement en arriere. Il n'y avoit rien dont la Mere de l'Incarnation ne s'avisât pour marquer son amour & sa reconnoissance envers son bien-aimé; & tout lui paroissoit aisé. Il n'y avoit que cette revolte des passions qu'elle sentoit toujours, qui l'empêchât de joüir d'une paix bien pure. Enfin elle fut fortement inspirée de s'addresser à la sainte Vierge. Elle le fit, & à l'instant elle se sentit soulagée : il lui sembla qu'on lui ôtoit de dessus les épaules un vêtement extremement pesant; & il se fit dans la partie sensitive de l'ame comme un écoulement de paix, qui changea toute son aversion en un amour très-cordial. Elle apprit quelque tems après, par l'arrivée des vaisseaux, qu'au même moment qu'elle avoit été si parfaitement déchargée de toutes ses peines; sa niéce dont nous avons déja parlé, & qui avoit tant de part à ses souffrances, avoit pris le voile au Monastére des Ursulines de Tours.

Tout se ressentit dans la servante de Dieu de cet heureux changement. « Il

„ ne me seroit pas possible, dit-elle, de
„ décrire le deluge de paix où mon ame
„ se trouva plongée, dès qu'elle se vit en-
„ tierement libre de ses liens, & réta-
„ blie dans tout ce qu'elle croyoit avoir
„ perdu. Non-seulement elle voyoit
„ qu'elle n'avoit fait aucune perte ;
„ mais elle connoissoit par experience,
„ qu'elle avoit fait un très-grand amas
„ de trésors. Elle sentoit que ce qui lui
„ avoit ôté la vûë du bien qu'elle pos-
„ sedoit dans l'intime union avec l'E-
„ poux, n'avoit été qu'une cendre qui
„ cachoit son feu, & qui couvroit ses
„ lumieres pour son bien, & son pro-
„ grès dans les vertus solides.

„ Envisageant cet état, je ne me pou-
„ vois lasser de benir Dieu, de m'avoir
„ fait passer par tant d'épines. Je lui de-
„ mandois pardon de ne lui avoir pas
„ été assez fidéle dans mes tenebres, &
„ j'entrois dans une confusion, qui
„ m'humilioit en sa divine presence au-
„ dessous de toutes choses. Je loüois, & be-
„ nissois ce divin Sauveur, en lui disant
„ avec le Prophête : *Il m'est avantageux*
„ *que vous m'ayez humiliée* (Psal. 118.)
„ Et certes pour tous les trésors de la

terre, je ne voudrois pas n'avoir point « passé par cet état d'humiliation qui me « paroît d'un prix infini. Il me semble « que j'ai été dans ces cavernes de « Lions & de Leopards, dont parle l'é- « pouse au Cantique; & que pour n'ê- « tre pas endommagée par leurs mor- « sures, je me suis sauvée dans les re- « traites de mon celeste époux, c'est-à- « dire dans les saintes & sacrées maxi- « mes de l'Evangile, qui comme des tor- « rens de richesses, ont coulé de sa divi- « ne bouche. S'il a dit, faites du bien à « ceux qui vous font du mal; c'est une « loi qu'il me semble avoir écrite dans « mon cœur, avec une force & une im- « pression toute d'amour. Je l'experi- « mente dans les occasions, non en me « mortifiant; mais par une pente & une « inclination qui me porte là. Comme « j'ai eu des affaires très-épineuses de- « puis que je suis en Canada, & que « j'ai été obligée de traiter avec toutes « sortes de personnes, ces divines ma- « ximes ont été ma force & mon sou- « tien. «

Rien ne rassuroit cette ame fidéle, que l'amour qu'elle avoit pour les humi-

liations, & les graces qu'elle avoit reçuës du ciel ne lui donnoient point d'autre inquietude, que la crainte de n'être pas assez humble, ce qui est la preuve la plus marquée du progrès qu'on a fait dans l'humilité. Ce redoublement de faveurs du ciel en étoit encore une preuve bien évidente; il se rendoit sensible d'un jour à l'autre. Voici ce qu'elle en dit dans son memoire. „ Avant que je „ fusse Religieuse, & même avant que la „ divine Majesté m'eût éclairée sur la „ sainte Trinité : les lumieres que Dieu „ m'avoit données sur l'Ecriture Sainte, „ produisoient en moi une foi si vive, qu'il „ me sembloit que j'eusse volontiers „ passé par les flâmes pour soutenir ces „ veritez. C'étoit des clartez qui portoient tout ensemble leur certitude, & „ leur efficacité. Elles me donnoient une „ esperance ferme que je jouïrois des „ biens qui m'étoient manifestez; & cette esperance me faisoit m'oublier moi-„ même pour plaire à ce divin Epoux, „ me faisant faire des actions, & exposer à des perils qui surpassoient ce que „ peut une personne de mon sexe. Les „ passages de saint Paul, qui traittent

des operations & des effets que ces divines lumieres produiſent dans les ames, me conſumoient d'amour. Au tems de ma vocation à la Religion, les paſſages qui traittent des conſeils de l'Evangile, m'étoient comme autant de ſoleils qui faiſoient voir à mon eſprit leur éminente ſainteté, & qui en même tems enflammoient toute mon ame en l'amour de leur poſſeſſion & operoient efficacement ce que Dieu vouloit de moi dans la pratique des divines maximes du ſuradorable Verbe incarné. Toutes ces vûës & toutes ces graces m'étoient données ſans aucune étude de ma part; mais à la façon des éclairs que l'on voit, avant que d'entendre le tonnerre. J'avois une certaine experience que tout cela procedoit de celui qui avoit pris poſſeſſion du centre de mon ame qui la conſumoit de ſon feu, & qui en faiſoit rejaillir les étincelles & l'éclat pour me conduire & me diriger. Au tems de mon attrait pour le Canada, toutes les maximes & les paſſages qui traittent du domaine & de l'amplification du Royaume de Jeſus-Chriſt & de

„ l'importance du salut des ames pour
„ lesquelles il a répandu son sang, é-
„ toient comme autant de fleches qui
„ me perçoient le cœur, & me don-
„ noient une angoisse amoureuse pour
„ presser le Pere Eternel de faire justi-
„ ce à ce Fils bien-aimé, du Prince des
„ tenebres lequel lui raviſſoit ce qui lui
„ avoit tant coûté.

„ Dans la paix profonde que la bonté
„ de Dieu fit succeder à mes tentations,
„ l'union de mon divin Epoux operoit
„ en moi par ses impressions saintes, les
„ vertus *foncieres* de ses divines maxi-
„ mes, d'une façon très-spirituelle. Cet-
„ te année-là j'eus de grandes croix à
„ cause de la persecution des Iroquois ;
„ car comme j'entrois dans les interêts
„ de mon divin Epoux, la ruïne de son
„ Egliſe me crucifioit interieurement,
„ quoique mon ame fut exterieurement
„ soumise à ses ordres. Ce fut alors que
„ les Peres de Brebeuf & Lallemant,
„ (c'étoit le neveu de son directeur) fu-
„ rent brûlez ; les Peres Garnier & Da-
„ niel massacrez, & tous les Missionnai-
„ res des Hurons, avec le reste de ces
„ pauvres Chrêtiens, contraints de se

refugier à Quebek. Oh ! que ce coup « me fut ſenſible ! c'étoit la choſe la « plus pitoyable qui fût encore arrivée. « Les Peres qui avoient échappé au fer, « ou au feu des Iroquois, avoient plus « ſouffert que ceux qui étoient morts. « Dans l'affliction que je portois en mon « ame, la ſeule conſolation qui me reſ- « toit, étoit d'être proche de ces pau- « vres fugitifs, & d'eſperer que nous « aurions leurs filles. Dans cette vuë, « j'étudiai la langue Huronne ; car juſ- « que-là je ne m'étois appliquée qu'à « celle des Algonkins, & des Monta- « gnais. «

Les ſecours ſpirituels ne furent pas les ſeuls que la Mere de l'Incarnation procura à ces pauvres Sauvages chaſſez de leur pays. Ce fut quelque choſe de merveilleux, que la tendreſſe & l'ardeur qu'elle fit paroître à les ſoulager en tous leurs beſoins. Dieu ne tarda pas à reconnoître ſa charité, & celle de toutes ſes filles ; mais il les recompenſa en Dieu qui connoît le fond des cœurs, & le veritable prix des choſes, c'eſt-à-dire, que ſçachant que dans cette ſainte maiſon on regardoit les croix & les

souffrances comme ce qu'il y a de plus précieux au monde ; il la reduisit en un moment à la plus extrême indigence. Le feu prit la nuit au Monastére ; & comme il n'est presque pas possible en ce pays-là, d'arrêter les incendies à cause de la nature du bois dont on se sert pour les bâtimens ; on n'avoit pas encore eu le tems de venir au secours, que Madame de la Peltrie, toutes les Religieuses & les Pensionnaires, parurent sur la neige la plûpart nuds-pieds ; toutes très-mal vétuës, exposées à un froid excessif. Quoique le feu sortît en même tems par tous les endroits de la maison, la Mere de l'Incarnation ne laissa pas d'en faire plusieurs fois le tour avant que d'en sortir, accompagnée seulement d'une bonne Sœur qui eut le courage de ne la point quitter. Leur dessein étoit de sauver bien des choses, mais ce fut en vain : tout étoit embrasé, le feu les suivoit par tout, & sembloit n'oser les toucher. C'étoit d'un autre côté un spectacle bien étonnant que la vûë de ces saintes filles, qui paroissoient de beaucoup plus tranquilles que ceux qui les voyoient. Madame de la Peltrie,

qu'on sçavoit être fort sensible au froid & qui n'avoit presque rien sur son corps, & la Mere de saint Joseph qui étoit malade, attiroient sur tout les yeux de tout le monde. Un petit combat de charité qui s'éleva entre les Religieuses, toutes se voulant ceder les unes aux autres, le peu qu'on avoit pû emporter de hardes & de chaussures, & leur tranquillité, ou plûtôt leur indifference sur un accident qui leur ôtoit absolument tout ce qu'elles possedoient au monde, fut ce qui occupa le plus les spectateurs. Presque tous fondoient en larmes; les uns de devotion, les autres de compassion; quelques-uns même s'en impatienterent; & il y eut un homme qui se mit à crier: *Voilà de grandes folles ou de grandes saintes!* Dès qu'on vid le mal sans remede, le Superieur des Jesuites mena toute la troupe dans une sale de sa maison, où il leur fit allumer un grand feu, & où il leur donna des étoffes pour se couvrir. Ensuite il les conduisit chez les Religieuses Hospitalieres qui les reçurent & les traitterent pendant un mois avec une joye & une attention dont

il n'y a que les Saints qui ſoient capables.

A l'exemple de ces charitables filles, & des Peres Jeſuites, qui donnerent tout ce dont ils purent abſolument ſe paſſer ; il y eut entre les François une émulation charmante à ſoulager cette Communauté affligée. Les pauvres mêmes voulurent y avoir part ; l'un venoit apporter une ſerviette, l'autre une chemiſe ; d'autres une poule, des œufs, des legumes. Juſqu'aux mendians s'arrachoient le pain de la bouche, & uſoient en quelque façon de violence pour faire accepter leurs petits preſens. Cependant on n'étoit encore qu'au mois de Decembre ; & pour comble de diſgrace, les vaiſſeaux l'année ſuivante, ne vinrent que fort tard. Ainſi malgré la charité des fidéles, les pauvres Religieuſes eurent bien à ſouffrir dans un pays qui ne produiſoit preſque rien alors, & où les plus aiſez étoient reduits au pur neceſſaire. C'eût été bien pis encore ſi la providence n'eût pourvû à leurs plus preſſans beſoins, en leur donnant une reſſource du côté qu'elles l'attendoient

le

le moins. Elles avoient une petite metairie qu'elles laiſſoient en friche, parce que le rapport ne valoit pas ce qu'il en coutoit pour la cultiver. Leur confeſſeur, touché de la miſere où il les voyoit, entreprit de mettre ce petit bien en valeur ; & ſa charité lui donnant des forces, il s'en fit lui-même le laboureur. Dieu benit ſon travail, & il recueillit aſſez de bled, d'orge & de pois, pour nourrir toute la Communauté.

Le recit que la Mere de l'Incarnation fait dans ſes lettres du détail de l'incendie dont je viens de parler, n'eſt pas de cette hiſtoire ; mais ſes diſpoſitions dans une ſi triſte conjoncture en ſont ; & je ne dois pas les omettre. J'eus une « ſi forte conviction, dit-elle, que cet « accident étoit une ſuite de mes pe- « chez, qu'on n'eût jamais pû me per- « ſuader le contraire ; c'eſt pourquoi « mon ame accepta ce châtiment avec « une très-grande tranquillité en criant « miſericorde à Dieu, de ce que toutes « mes Sœurs en pâtiſſoient. Je voyois ce « coup comme le châtiment d'un bon « pere & d'un fidéle époux, qui nous « viſitant de la ſorte dans l'octave de ſa «

» sainte Nativité, nous vouloit mettre
» dans un état conforme à celui de sa
» crêche. Mon ame n'eut jamais une
» plus grande paix qu'en cette occasion
». Je ne me sentis pas un moment de
» peine, de tristesse, ni d'inquietude ;
» mais une grande union avec celui qui
» faisoit en nous cette circoncision. Je
» disois sans cesse, & par une impres-
» sion dont je n'étois pas la maîtresse :
» Vous avez fait cela, mon chaste é-
» poux ; soyez en beni. Ah que ce que
» vous avez fait, est bien ! mon conten-
» tement est que vous soyez content en
» ce que vous avez fait. Les benedic-
» tions que mon ame donnoit à Dieu en
» ce desastre, étoient aussi frequentes
» que mes respirs ; & il n'étoit pas en
» mon pouvoir de sortir de cette amou-
» reuse activité. Mon ame, par une
» union de toute elle-même à la divine
» volonté, nageoit avec un amour de
» complaisance dans l'accomplissement
» de cette sainte & adorable volonté,
» sans rien examiner ; & je n'aurois pû
» faire autrement quand je l'aurois vou-
» lu. J'avois fait bâtir cette maison &
» souffert de grands travaux & de gran-

des contradictions pour la mettre en « l'état où elle étoit : & comme j'étois « convaincuë que j'y avois commis de « grandes imperfections, je me mettois « du côté de la divine juſtice, & lui té- « moignois mes complaiſances, de ce « que par cet évenement, elle avoit tout « anéanti. Ainſi mon activité interieure « ne pouvoit mettre fin à ſes loüanges, « qui bien qu'elles fuſſent dans une très- « intime familiarité avec Dieu, proce- « doient néanmoins d'un cœur amou- « reuſement humilié. «

Il falloit des ſentimens auſſi élevez que ceux-là, pour ſoutenir la ſervante de Dieu dans la triſte ſituation où elle ſe trouvoit. Ce n'étoit pas ſeulement l'incendie de ſon Monaſtére qui pouvoit mettre ſon grand cœur à l'épreuve ; c'étoit les dangers auſquels toute la Colonie Françoiſe du Canada étoit alors expoſée. Les Anglois d'un côté, & les Iroquois de l'autre, la tenant dans de continuelles allarmes. Mais il s'en falloit bien que tout le monde fût auſſi aſſuré qu'elle ſur ce qui regardoit ſa Communauté, & pluſieurs de ceux qui s'y intereſſoient davantage, étoient d'avis

que toutes les Religieuſes repaſſaſſent en France. On eut beau faire, aucune n'y voulut entendre ; & Dieu beniſſant leur courage, les craintes que l'on avoit des Anglois & des Iroquois, ſe diſſiperent, & on parla de rebâtir le Monaſtére. Le Pere Paul Ragueneau Superieur général des Miſſions, avança ſix mille francs ; M. d'Aillebout, Gouverneur du Canada, employa tout ſon credit pour leur procurer le reſte. La Mere de l'Incarnation fut chargée de la conduite des bâtimens, & on lui donna pour adjoint le Pere François le Mercier, qui fut depuis Superieur général, & qui eſt mort en odeur de ſainteté aux Iſles de l'Amerique, où il a long-temps exercé la même charge.

La confiance en Dieu, & l'abandon à ſa providence, viennent à bout de ce que la plus extrême temerité n'oſeroit ſouvent hazarder. Les affaires des Urſulines de Quebek étoient alors dans une ſituation où toute la prudence humaine ne voyoit aucune reſſource ; car outre la perte qu'elles avoient faite dans leur incendie ; la fondation du Monaſtére ſe trouva reduite à la moitié, par la ne-

gligence de quelques uns de ceux à qui Madame de la Peltrie avoit commis ſes affaires. Preſque dans le même tems Dieu retira de ce monde quelques perſonnes de qualité qui aidoient fort les Religieuſes à ſubſiſter. Enfin le vaiſſeau qui leur apportoit toutes leur proviſions de France, ou fit naufrage, ou tomba entre les mains des Pirates. Tant de contre-tems n'arrêterent pas un moment la Mere de l'Incarnation. Si-tôt qu'elle eut reçu l'ordre de bâtir, elle commença; & quoique tout lui manquât, l'ouvrage avançoit avec tant de vîteſſe, qu'il n'y avoit pas juſqu'aux ouvriers qui n'y reconnuſſent quelque choſe de miraculeux. La ſervante de Dieu attribuoit cette benediction du ciel à la protection de la ſainte Vierge, que la Superieure, par une eſpece d'inſpiration, peu avant la ruine du Monaſtére, en avoit fait reconnoître pour la Mere & la Superieure perpetuelle. Cette protection de la Reine du ciel, avoit quelque choſe de fort ſenſible pour la Mere de l'Incarnation. Je l'avois, dit-elle, continuellement préſente en tout ce que je faiſois, & par tout où j'allois.

» Je ne la voyois pas des yeux du corps ;
» mais en la maniere dont le ſuradora-
» ble Verbe incarné ſe communique à
» moi, par amour, & par union actuel-
» le & perpetuelle. Outre cette union,
» que j'avois en mon interieur avec la
» Mere de Dieu, qui me faiſoit lui par-
» ler avec une activité très-ſimple & très-
» forte, je la ſentois auprès de moi. Elle
» m'accompagnoit par tout, & chemin
» faiſant je m'entretenois avec elle. De-
» puis ce tems-là, j'ai ſçu d'une perſon-
» ne fort cherie de Dieu, & qui reçoit
» de ſa bonté des graces particulieres,
» que quelque tems après nôtre incen-
» die, la ſainte Vierge, dans une viſion
» intellectuelle, lui revela que ce ſeroit
» elle qui repareroit nôtre maiſon, &
» qu'elle auroit ſoin de nous. Cette per-
» ſonne ne ſçavoit rien alors de l'amou-
» reux commerce dont il a plû à cette
» Mere de bonté de m'honorer.

Ce ne fut pas ſeulement dans la bâ-
tiſſe du Monaſtére qu'il parut du mira-
» cle. Nous avions tout perdu, dit en-
» core la ſervante de Dieu, cependant
» nous avons fait rebâtir nôtre maiſon :
» nous ſommes vêtuës, nous ſommes

meublées. Cela nous a couté plus de « trente mille livres. On nous en a prêté seulement six mille. Nous avons « eu assez peu d'aumônes ; & néanmoins « il ne nous reste que quatre mille livres à payer. Enfin il y a plus de vingt-« quatre mille livres qui viennent de « la providence ; car il me seroit impossible de dire d'où cela est venu. » Mais tandis que la sainte Mere, sur ce fond inépuisable rébâtissoit son Monastére : le saint Esprit, dont son cœur étoit depuis si long-tems le sanctuaire, sembloit prendre plaisir à l'orner de plus en plus de ses dons précieux, & à en faire une demeure digne de lui. C'est ce qui nous reste à faire voir dans le dernier livre de cette Histoire.

LIVRE SIXIE'ME.

SOMMAIRE.

La Mere de l'Incarnation entre dans un état plus sublime, quoique plus simple en apparence. Divers degrez de la pauvreté spirituelle, par où elle a passé. Elle décrit en abregé & par maniere de recapitulation toute la suite de sa vie mystique. Ce qu'elle pensoit de la necessité de l'action de l'entendement dans la contemplation. Ce que c'est que la vraye & substancielle pauvreté d'esprit. Sa disposition pendant les dernieres années de sa vie. Les effets qu'elle produisoit pour la pratique des vertus. Elle tombe dans une grande maladie, dont elle avoit été avertie dans un songe mysterieux. Elle demande en vain à être déchargée de la superiorité. Arrivée d'un Evêque & de plusieurs Ecclesiastiques dans le Canada. La servante de Dieu est saisie d'une grande frayeur des jugemens de Dieu. Comment elle se comporte dans cet état. Mort de Madame de la Peltrie, & son éloge. La Mere de l'Incarnation retombe malade. Sa patience dans les plus vives douleurs on lui ordonne de demander à Dieu sa guerison, & elle l'obtient. Sa convalescence cause une grande joye dans le pays. Elle retombe pour la troisiéme fois. Elle meurt victime de son zéle pour le salut des Sauvages. Ses obseques. Ses qualitez naturelles : ses vertus, sa soumission & sa docilité : sa patience & son humilité. Sa charité & la recompense que Dieu y avoit attachée : sa mortification, son obéissance, sa simplicité. Dieu revele la gloire dont elle jouit, & par quelles vertus elle l'avoit meritée.

Bien des gens s'imaginent que l'état mystique consiste dans les extases, dans les visions, & dans les revelations; que plus on a part à ces faveurs celestes, plus on est avancé dans cette voye & dans le chemin de la sainteté; & que quiconque n'experimente rien de semblable, n'a qu'une vertu fort commune. C'est une erreur grossiere. Il en est une plus delicate; c'est celle de ceux qui persuadez qu'on peut veritablement être privé de ces dons si précieux, & néanmoins s'élever à une très-haute perfection; ne laissent pas de regarder ces choses extraordinaires, comme la plus grande marque d'une sainteté consommée. Sans doute qu'ils ne font pas assez de reflexion sur les miracles qu'operoient les Apôtres dans le tems même, que grossiers & charnels & avec une foi imparfaite, ils n'avoient pas même l'idée de la perfection évangelique. Il ne faut être que mediocrement instruit de ce qui regarde la vie spirituelle, pour sçavoir que le ravissement est un effet presque purement naturel d'une grace extraordinaire, & ne vient que de ce que les sens ne sont point faits aux ope-

rations du ciel. D'où il arrive qu'après un certain tems on n'y eſt plus ſi ſujet, & qu'on ne les remarque point dans quelques Saints qu'on ne peut douter qu'ils n'ayent été plus ſpecialement ſanctifiez que les autres. Il y a donc un état plus relevé que celui des extaſes, quoique plus ſimple, & en apparence plus commun, où Dieu répand ſes lumieres & ſes ardeurs, ſans aucun ſecours & ſans aucune contradiction de la partie animale & ſenſitive. Tel a été l'état où a vêcu la Mere de Dieu, & avec quelque proportion pluſieurs autres Saints. C'eſt où aſpirent & où parviennent quelquefois les ames qui ont été le plus favoriſées des graces ſenſibles. C'eſt dans un état ſi ſublime que nous allons voir la Mere de l'Incarnation juſqu'à ſa mort.

» Je vais maintenant parler, dit-elle, de l'état dans lequel Nôtre-Seigneur m'a conduite, depuis que je ſuis rentrée dans la charge de Superieure pour la ſeconde fois. C'eſt un état de victime continuelle; mais plus ſpirituel & plus parfait qu'auparavant. Quoiqu'il ſoit aſſez difficile de s'ex-

primer ſur ce qui s'y paſſe, j'en dirai « néanmoins, puiſque l'obéiſſance me « l'ordonne, tout ce que je pourrai, aidée du divin Eſprit, qui ſans ceſſe me « comble de ſes miſericordes. «

Pour commencer, j'oſe dire que la « bonté & la magnificence de mon divin Epoux me fait la grace de me communiquer les effets des divines paroles « qui compoſent le ſermon de la montagne. C'eſt une choſe digne de grande « admiration, qu'un Dieu qui a des millions d'ames dont il eſt purement aimé, veuille jetter les yeux ſur la derniere de ſes creatures, & lui donner « une ſi grande part à ſon amour. J'ai « donc experimenté qu'il y a divers degrez en la vraye pauvreté d'eſprit, « lorſque Nôtre-Seigneur m'inſpira la « vocation à la vie religieuſe. Je ne puis « dire la nudité où j'étois déja. Il me « ſembloit que tout n'étoit rien, & « qu'en Dieu je poſſedois plus que tout « ce qui a l'Etre. Par ma vocation à la « Religion, toute mon ame eut une pente à cette éminente pauvreté d'eſprit « que je ſçavois tenir le premier rang « dans la vie ſublime du Fils de Dieu. «

» Je voyois que ſon but n'étoit que l'a-
» mour le plus épuré ; mais je ne con-
» noiſſois pas encore ce que l'eſprit de
» Dieu vouloit faire en mon ame pour
» lui donner l'experience du ſubſtan-
» ciel de cette vertu, comme il a fait
» depuis, & ſur tout aujourd'hui que
» les differens états, par où il a eu la
» bonté de me conduire, reduits à l'u-
» nité, font un veritable état de victime
» & de conſommation épouventable à
» la nature.

Après cette eſpece de prélude, la ſainte Mere commence un diſcours qui eſt comme un abregé de la vie myſtique, & une expoſition de tous les états interieurs, par où elle s'étoit élevée à la plus intime union avec Dieu. Le voici tel que je le trouve dans ſes memoires.

» Je dirai donc que Dieu ayant créé
» l'ame raiſonnable avec la liberté, & lui
» ayant donné des puiſſances pour ope-
» rer ſon ſalut avec ſa grace, & les au-
» tres ſecours établis dans ſon Egliſe ;
» dès qu'elle vient à connoître ſa di-
» gnité, & que par la lumiere de la gra-
» ce elle découvre efficacement la per-
» fection à laquelle elle eſt appellée, &

la sainteté dont elle est capable : si « elle est fidélle à cette premiere lumie- « re ; si elle y correspond par un mou- « vement continuel vers son souverain « bien, la divine bonté, qui seule con- « noît sa creature & qui penetre les « plus intimes secrets de son esprit, fait « fondre en elle des torrens de lumie- « res & de saintes ardeurs ; enfin lui don- « ne la clef de la science, & la met en « possession de ses trésors & de ses ri- « chesses. «

Cette ame se voyant enrichie de la « sorte, se promene dans les pâturages « gras, dans les parterres odoriferans, « & dans les cabinets de lumieres qui lui « ont été ouverts ; où ses puissances se « delectent dans un goût de sagesse qui « lui fait ressentir des plaisirs tout di- « vins & une paix profonde. Les yvres- « ses saintes qu'elle y *pâtit*, lui font « chanter un Epithalame ou Cantique « d'amour, qui ne peut finir que lors- « que par de certaines pamoisons Dieu « l'arrête, pour faire expirer l'ame en « lui & pour l'abîmer de nouveau dans « le torrent des voluptez divines. Re- « venuë de cette extase, elle recommen- «

» ce ſon Cantique, diſant en celui &
» par celui qui l'agite ſi puiſſament. :
» *Nous nous réjouirons, & nous ſauterons*
» *d'aiſe, nous reſſouvenant de vos mam-*
» *melles, qui ſont plus douces & plus de-*
» *licieuſes que le vin. Les juſtes & ceux*
» *qui ont le cœur droit, n'ont de l'amour*
» *que pour vous.* (Cant. 1. 3.) Tout
» cela ſe paſſe ſans aucune operation
» reflechie ; mais par une abondance
» d'eſprit, qui forme dans l'entende-
» ment un ſens & une intelligence qui
» fait fondre d'amour l'ame, & ne lui
» laiſſe aucune action. De là naiſſent les
» joyes & les larmes, qui font en elle
» un paradis, où elle jouït de Dieu dans
» une privauté très-intime. Cela rejaillit
» juſques dans les ſens ; de ſorte que
» l'ame peut dire avec le Prophete :
» *Mon eſprit & ma chair treſſaillent de*
» *joye dans le Dieu vivant.* (Pſeau. 33.
» 3.)

» Juſqu'ici il n'y a point eu de circon-
» ciſion. Il ſemble à l'ame qu'il n'y ait
» rien au-deſſus de la jouïſſance, & qu'-
» elle ſoit établie pour toujours dans cet
» état, où elle poſſede les myſtéres de
» la foi comme par une ſcience infuſe ;

mais avec tant de certitude & si peu «
d'obscurité, qu'elle s'écrie qu'elle n'a «
point la foi, & que les voiles sont le- «
vez. Elle est appuyée sur son bien- «
aimé, toute regorgeante de délices. «
Elle ne voit, ne goûte, & ne veut que «
lui. Mais tandis qu'elle est ainsi abî- «
mée, elle ne voit pas ce qui va lui ar- «
river. «

L'esprit qui la conduit infiniment «
jaloux, & en matiere de pureté inte- «
rieure toujours inexorable, veut seul «
posseder une ame qu'il a marquée pour «
lui appartenir uniquement. Il com- «
mence à attaquer la partie sensi- «
tive & inferieure de l'ame, & à lui «
faire souffrir en diverses manieres «
des privations très-rudes & très-cru- «
cifiantes. La nature cependant veut «
être satisfaite, & a de la peine à per- «
dre la part qu'elle a dans les biens spi- «
rituels de l'ame qui lui ont rendu insi- «
pides & desagreables les contentemens «
qu'elle avoit eus autrefois parmi les «
creatures. Ainsi ne pouvant plus par- «
ticiper aux delices des sens, elle ne «
sçait à quoi se prendre. Elle fait des «
efforts qui ne lui réüssissent pas, & «

» elle ſent que ſon partage eſt la priva-
» tion. Elle retourneroit bien-tôt vers
» les creatures, ſi par une vertu ſecre-
» te, elle n'étoit retenuë ſous les loix de
» l'eſprit, qui la mortifie extremement;
» afin de la reduire à laiſſer la partie ſu-
» perieure jouïr en paix des biens qu'-
» elle poſſede.

» En cette privation que j'appelle une
» veritable mort, il y a pluſieurs de-
» grez; parce qu'il y a bien des coins &
» des recoins, des tours & des detours,
» des ruſes & des fineſſes dans la nature
» corrompuë, qui à tous momens tra-
» vaille à faire entrer les ſens dans le
» commerce de l'eſprit. Mais l'eſprit de
» Dieu tranche & agit de telle ſorte,
» qu'il prive ſans pitié toutes les puiſ-
» ſances baſſes des mets de ſa table roya-
» le. Ce n'eſt là néanmoins que le pre-
» mier pas pour entrer dans l'état de
» victime & dans la poſſeſſion de la ve-
» ritable pauvreté d'eſprit.

» La nature étant donc ainſi anéan-
» tie, premierement par la penitence;
» en ſecond lieu par la privation des de-
» lices ſpirituelles, qui la faiſoient ſub-
» ſiſter; elle eſt humiliée à un point qui

ne

ne se peut dire ; pendant que la partie superieure est dans un grand contentement de se voir délivrée de ce qui empêchoit la parfaite pureté dans la jouïssance de son souverain bien. Car alors l'entendement possede des lumieres, & la volonté des amours d'une maniere, dont on ne peut parler qu'en begayant.

Mais l'esprit de Dieu qui veut tout pour lui, & qui voit que l'entendement, quelque épuré qu'il soit, mêle encore quelque chose du sien & de son action propre parmi les operations divines, l'arrête tout d'un coup ; enforte qu'il est suspendu & rendu incapable de ses operations propres, qu'il n'estimoit pas être de lui, tant elles étoient simples & imperceptibles. Alors la volonté n'a plus besoin que l'entendement lui fourniſſe dequoi fomenter son feu : au contraire il lui seroit nuisible, à cause de sa trop grande fécondité, & le voyant sans action, elle est comme une Reine qui jouït de son divin Epoux dans des privautez, dont les Seraphins pourroient

» mieux parler qu'une creature mortel-
» le. Cependant le divin Esprit, qui est
» la source inépuisable de toute pureté,
» veut encore triompher de la volonté:
» & bien que ce fut lui qui operoit ces
» divines motions, & qui lui faisoit chan-
» ter son Epithalame; cette volonté
» néanmoins avoit son action, & il ne le
» peut souffrir; de sorte que jaloux de
» la beauté de cette ame, il en veut être
» le maître absolu. Il la purifie donc
» de ce reste, & comme il est l'amour,
» *il est fort comme la mort, & jaloux comme l'enfer. Il ne pardonne rien. Ses lampes sont des feux, & des flâmes, qui consument tout sans remission.* (Cant. 8.6.)

» Cette amoureuse activité, quoique
» très-delicate, qui dans les embrasse-
» mens de l'époux surpassoit toute dou-
» ceur, & qui comme une chaîne sans
» bout, lioit & concentroit la volonté
» dans son souverain bien, est donc ar-
» rêtée. Voilà l'état où le saint Esprit
» veut l'ame, pour prendre en elle ses
» delices. Je n'ai rien dit de la memoi-
» re, parce que cette puissance, en ce
» qui est du spirituel, est unie de sorte

avec l'entendement, que ce qui se dit « de l'une doit aussi s'entendre de l'autre. «

La Mere de l'Incarnation, dans un supplément qu'elle a fait à ses memoires, donne une explication de ce qu'elle vient de dire, où elle fait paroître combien elle étoit éclairée dans les voyes de Dieu. Elle distingue avec tous les maîtres de la vie spirituelle deux contemplations. L'une naturelle, active & acquise; l'autre surnaturelle, passive & infuse. Sur ce que quelques contemplatifs ont assuré que la volonté peut se passer de l'entendement; elle prend ainsi son parti. Elle ne retranche pas absolument la lumiere de l'entendement, mais seulement son abondance, comme préjudiciable aux operations de l'amour. Elle dit bien que sa volonté n'avoit plus besoin de l'entendement pour lui servir dequoi fomenter son feu; mais elle ne nie point qu'elle n'en eût besoin pour lui representer son objet. La volonté, selon elle, peut aimer & jouïr sans ces grands raisonnemens & ces grandes découvertes que fait l'entendement dans la ferveur de l'esprit; mais elle ne le peut

ſans une lumiere ſimple. Il faut qu'elle voye l'objet, & elle ne le voit que par l'entendement, qui eſt ſon œil : mais parce que cette lumiere eſt d'une ſimplicité qui la rend comme imperceptible au tems de la jouïſſance, & que l'activité de l'amour ôte à l'entendement en quelque façon la connoiſſance de lui-même : il ſemble qu'on aime, & qu'on jouït ſans ſa participation. C'eſt ainſi que quand on s'applique à une lecture qui plaît, on ne penſe point du tout à la lumiere, ſans laquelle néanmoins on ne pourroit pas lire. Après cette petite explication, la ſervante de Dieu continuë ainſi : » Enſuite de cette ope-
» ration très-crucifiante pour des puiſ-
» ſances ſi nobles, qu'arrive-t-il ? pour-
» roit-on croire qu'elles puſſent ainſi
» demeurer comme mortes ? il n'eſt pas
» croyable combien ce retranchement
» leur eſt penible ; ſur tout dans les gran-
» des ſolemnitez de l'Egliſe, où l'on re-
» repreſente les myſtéres adorables de
» nôtre redemption. Ces auguſtes cere-
» monies, qui autrefois leur avoient été
» des mets très-delicieux, à cauſe des
» lumieres que le ſaint Eſprit leur com-

muniquoit sur chaque circonstance, " l'ame ne pouvant plus s'y arrêter, & " considerant que c'est pourtant ce qu'il " y a de plus saint & de plus auguste " dans l'Église, elle à de la peine à se " persuader qu'elle soit dans le vrai che- " min, & entre dans de grandes frayeurs. " Elle fait bien des efforts pour retirer " l'entendement de la paresse où elle " pense qu'il est tombé, mais en vain: " elle s'apperçoit même qu'insensi- " blement son inclination naturelle " pour agir par des puissances si nobles, " meurt aussi bien que le reste. Aussi- " tôt l'ame dans sa simplicité demeure " par un amour actuel dans les embras- " semens du suradorable Verbe incar- " né, son divin époux. Cet état est un " doux & amoureux respir, qui ne fi- " nit point. C'est un commerce d'esprit " à esprit, & d'esprit en esprit, qui fait " dans l'ame ce que saint Paul éprou- " voit en lui-même, lorsqu'il disoit: *Je-* " *sus-Christ est ma vie, & ma vie est J. C.* " *Ce n'est pas moi qui vit, c'est Jesus-Christ* " *qui vit en moi.* (Galat. 2. 23.) Je ne " puis m'expliquer autrement. "

L'amour divin ne s'en tient pas là: "

„ il veut encore consumer quelque cho-
„ se dans ce respir, où il trouve un
„ reste de matiere que fournit la puis-
„ sance d'aimer. Il le consume donc, &
„ voilà le vrai sacrifice, & la vraye &
„ substantielle pauvreté d'esprit. Il est
„ à remarquer qu'à proportion de ce
„ qui se passe dans l'esprit pour le re-
„ tranchement de ce qui s'y trouve d'im-
„ pur ; Dieu permet qu'il vienne plu-
„ sieurs croix du dedans & du dehors,
„ afin que ce que dit saint Paul soit en-
„ tierement accompli : *Il les a rendu*
„ *conformes à l'image de son fils.* (Rom.
„ 29.) Je le repete, il faut passer par de
„ grands travaux interieurs & exte-
„ rieurs qui épouvanteroient une ame,
„ si on les lui faisoit voir avant qu'elle
„ les experimentât, & qui lui feroient
„ même peut-être quitter le dessein de
„ passer plus avant, lorsqu'elle les ex-
„ perimente, si une vertu secrete &
„ *fonciere* ne la soutenoit. En effet,
„ elle ne sçait où elle en est. Il s'est
„ formé un nuage, qui par une manie-
„ d'obombration spirituelle, si on peut
„ s'exprimer ainsi, lui a ôté la vûë, &
„ à ce qu'il lui semble, la possession de

son souverain bien. Mais enfin ce divin Epoux la regarde en pitié, fait dissiper le nuage, & lui fait experimenter ce que porte ce passage: *Voici que ma tranchée est devenue un ruisseau abondant, & que mon fleuve s'est approché de la Mer.* (Eccli. 24. 43.) car elle est mieux fondée que jamais dans la possession des biens du suradorable Verbe incarné, qui l'abîme en lui-même d'une façon digne de sa magnificence.

On peut remarquer ici que la sçavante Religieuse ne fait qu'un même état de celui de victime, de celui de la parfaite pureté, & de celui de la pauvreté spirituelle. Effectivement pour être parfaitement pur, il faut être totalement pauvre; & on ne parvient à cette sublime pauvreté, que par un sacrifice continuel de ce que la nature a d'impur: mais ce qui suit merite encore d'être remarqué.

L'état où la bonté divine me tient aujourd'hui, est une charité extraordinaire dans les voyes de l'esprit du suradorable Verbe incarné. J'experimente dans une grande pureté, &

„ dans une grande certitude qu'il eſt
„ l'amour objectif uniſſant mon eſprit
„ au ſien. Je reſſens que tout ce qu'il a
„ dit, *a eſprit & vie en moi*, & que cet-
„ te union que j'ai avec lui, m'unit de
„ même avec le Pere & le ſaint Eſprit.
„ Cette experience eſt fondée ſur la ve-
„ rité de ces paroles: *Celui qui me voit,*
„ *voit auſſi mon Pere. Comment dites-vous,*
„ *montrez-nous vôtre Pere! Ne croyez-*
„ *vous pas que je ſuis en mon Pere, &*
„ *que mon Pere eſt en moi!* (Joan. 16.
„ 8.) Cette union eſt très-haute, & tout
„ s'y paſſe dans une très-grande pureté
„ ſpirituelle & ſimplicité. Mon ame ex-
„ perimente en quelque façon que le
„ Pere & le Verbe incarné, ne ſont
„ qu'une même choſe avec l'eſprit ado-
„ rable, ſans que cette union confonde
„ leurs perſonalitez; & là elle porte les
„ operations divines. Ces operations
„ font que le même eſprit me fait par-
„ ler tantôt au Pere, tantôt au Fils,
„ tantôt à lui-même; ſans que j'y faſſe
„ reflexion. Je me trouve parlant au
„ Pere au nom de ſon très-aimé Fils,
„ & j'ai une experience comme certai-
„ ne, que c'eſt le ſaint-Eſprit qui me

lie de la ſorte au Pere & au Fils ; & " ſouvent je lui dis ſans aucune reflexion : Divin Eſprit, dirigez-moi dans " les voyes de mon celeſte Epoux. Je ſuis " ſans ceſſe dans ces entretiens d'une maniere ſimple & raviſſante. Ce n'eſt pas " un acte, ce n'eſt pas un reſpir ; c'eſt " un air ſi doux dans le centre de l'ame, " où eſt la demeure de Dieu, que je ne " ſçai comment me faire entendre. J'ai " eu rarement des impreſſions imaginaires, & lorſque j'en ai eu quelques-unes, incontinent elles ont été changées en intellectuelles, ou plûtôt " aneanties par une abſtraction d'eſprit, " qui eſt demeuré *pâtiſſant* & jouïſſant. " C'eſt ainſi qu'il en arrive quand il me " vient à l'eſprit quelque parole du ſuradorable Verbe incarné. Je ne penſe " qu'à me laiſſer conduire par l'eſprit, " à ſuivre ſa pente, à *pâtir* ſon operation ; & en cela, il n'eſt pas beſoin " d'eſpeces, parce que l'ame eſt ſi éclairée, qu'elle diſtingue ſans heſiter, laquelle des trois Perſonnes divines opere en elle. Je n'examine point ſi je dis " bien. J'y ai même de l'averſion, de " crainte de curioſité, & je laiſſe le "

» tout au jugement de celui qui me tient
» la place de Dieu.
» Je me trouve encore dans une autre
» disposition, sur tout quand je suis
» seule en ma chambre au retour de la
» communion Je sens une impression
» dans l'ame. (Ce terme n'est pas pro-
» pre, mais je n'en trouve pas de plus
» approchant de ce que je souffre.)
» C'est une chose si haute, si simple, si
» pure & si élevée au-dessus de ce qui
» peut tomber sous les sens, qu'il n'y a
» point de parole qui la puisse exprimer:
» sinon que je suis en Dieu, possedée de
» Dieu, & que Dieu m'auroit bien-tôt
» consumée par sa subtilité, & par son
» efficacité amoureuse; si je n'étois sou-
» tenuë par une autre impression objec-
» tive qui ne détruit pas celle-là; mais
» qui modere sa grandeur & son excès,
» par le rapport qu'elle a au suradora-
» ble Verbe incarné.
» Les effets que produit cet état dans
» mon ame, sont un anéantissement
» profond, une connoissance *fonciere*,
» qu'elle est le neant & l'impuissance
» même: une basse estime d'elle-même;
» une crainte sans inquietude qui sert

pour l'esprit d'abnegation & de com- «
ponction ; une paix qui vient de l'ac- «
quiescement aux peines & aux croix ; «
une grande patience dans les adversi- «
tez ; une pente à la charité envers le «
prochain ; un doux empressement de «
bienveillance pour ceux de qui j'ai été «
offensée ; une aversion entiere à l'es- «
prit d'indignation & de ressentiment : «
un grand amour pour ma vocation ; «
une disposition à tout faire, à tout «
souffrir, & à tout entreprendre pour la «
gloire de Dieu ; un amour toujours «
plus grand pour tout ce qui se fait & «
se pratique dans l'Eglise, où elle ne «
voit que pureté & sainteté ; enfin une «
forte inclination à me laisser conduire «
aux jugemens de ceux qui sont mes «
guides, & aux maximes de l'Evangile. «

Tandis que l'esprit saint regloit ainsi l'interieur de cette fidéle épouse du Verbe incarné, il prenoit plaisir à la rendre à l'exterieur un modéle de la plus heroïque patience. J'ai déja dit qu'on ne nous a pas instruit du détail des contradictions qu'elle eut à essuyer dans la nouvelle France ; mais on voit par plusieurs endroits de ses écrits, qu'elles

furent très-grandes & très-sensibles : & si Dieu les proportionna aux faveurs celestes dont il la combla, ce qu'il ne manque jamais de faire à ces ames choisies ; on peut juger de leur excès par la sublimité des dons de la grace dont elle fut prevenuë & remplie. Mais quoiqu'elle eût à souffrir, elle marcha toujours d'un pas égal, rien ne fut capable de troubler la serenité de son ame. Sa charité n'en devenoit que plus empressée, & sa douceur plus affectueuse à l'égard des personnes dont Dieu se servoit pour l'exercer. Nous en rapporterons quelques traits à la fin de cette histoire. Mais où sa patience parut avoir quelque chose de miraculeux à ceux qui en furent les témoins, ce fut dans les maladies dont elle fut attaquée les huit dernieres années de sa vie. Voici ce qu'elle en dit elle-même.

» En l'année 1664. il plut à la divi-
» ne bonté de me visiter d'une grande
» maladie, & de m'y disposer d'une ma-
» niere toute singuliere & toute aima-
» ble. Je vis en songe Nôtre-Seigneur
» attaché à la croix, & tout couvert de
» playes. Il sembloit gemir d'une ma-

niere très-pitoyable, & j'eus une « forte impreſſion qu'il cherchoit quel- « qu'un qui le ſoulageât dans les dou- « leurs extrêmes qu'il ſentoit. Une Da- « me ſe préſenta pour lui rendre ce bon « office ; mais peu après elle lui tourna « le dos & l'abandonna. Je ne le perdois « point de vûë, & je le ſuivois ; car deux « jeunes hommes le portoient. Je n'en « vis pas davantage, mais ma maladie « commença ſur ces entrefaites, & l'i- « mage du Sauveur crucifié me demeu- « ra très-fortement imprimée dans l'eſ- « prit. Le mal commença par un flux « hepatique, accompagné d'un épan- « chement de bile par tous les membres « & juſques dans le fond des os. J'avois « encore une fiévre continuë & une co- « lique qui ne me quittoit ni le jour ni « la nuit. On me donna les derniers « Sacremens, & on penſa les réïterer « quelque tems après à cauſe d'une re- « chute qui commença par un mal de « côté avec une colique nephretique, « de grands vomiſſemens, & une retrac- « tion de nerfs generale. Enfin pour « faire un aſſemblage de tous les maux, « comme je ne pouvois durer qu'en une «

» posture dans le lit ; il se forma des
» pierres dans les reins, qui me causè-
» rent d'étranges douleurs. On ne s'en
» apperçut pas d'abord, mais une reten-
» tion d'urine le découvrit. La resolu-
» tion fut prise aussi-tôt de me tirer ces
» pierres ; mais la seule pensée qu'on
» vouloit mettre la main sur moi, me
» fit fremir. J'eus recours à la Sainte
» Vierge ; je lui fis la priere de saint
» Bernard, & dans le moment il me
» tomba une pierre grosse comme un
» œuf de pigeon, qui fut suivie de plu-
» sieurs autres plus petites. Cette longue
» maladie ne m'a point du tout ennuyée,
» & par la misericorde de Dieu, je n'y
» ai ressenti aucun mouvement d'impa-
» tience. Je dois une grace si speciale à
» l'aimable compagnie de mon Jesus cru-
» cifié, dont le divin Esprit ne me per-
» mit pas de souhaiter un moment de
» relâche, & m'établit dans une dou-
» ceur qui me tenoit dans la disposition
» de souffrir ainsi jusqu'au jour du ju-
» gement. Les remedes ne faisoient qu'-
» aigrir le mal & accroître les douleurs,
» ce qui fit resoudre le Medecin de me
» laisser entre les mains de Dieu, qui

paroiſſoit vouloir que je ſouffriſſe. On « faiſoit cependant par tout des prieres « pour ma gueriſon ; pluſieurs perſon- « nes me preſſoient de la demander moi- « même à Dieu ; mais j'étois comme dans « l'impuiſſance de le faire. Quand une « ame ſe rend fidéle aux deſſeins de Dieu, « il la conduit quelquefois dans un état « où rien ne la peut diſtraire, où tout « lui eſt égal, & où, ſoit qu'il faille ſouf- « frir, ſoit qu'il faille agir, elle le fait « avec une parfaite liberté des ſens & de « l'eſprit. «

Cependant la ſervante de Dieu, que ſes maladies avoient entierement affoiblie, demandoit à être déchargée du gouvernement de la maiſon ; car elle étoit pour la troiſiéme fois rentrée en charge ; mais on étoit bien éloigné de l'écouter. Le Pere Lallemant étoit toujours ſon directeur, & n'étoit plus que cela à ſon égard. La nouvelle France avoit enfin obtenu un Evêque. Le choix étoit tombé ſur François de Laval, un des premiers, & par bien des raiſons, dont la haute naiſſance étoit la moindre, le plus illuſtre membre du Seminaire des Miſſions étrangeres. Comme ce Seminaire

étoit alors sous la conduite des Jesuites, qui l'avoient formé dans cette même Congregation de leur College de Paris; laquelle avoit déja donné à l'Eglise S. François de Sales, le nouveau Prélat, & son petit Clergé, presque tout tiré de la même maison que lui, n'avoient rien changé au gouvernement qu'ils avoient trouvé établi dans l'Eglise du Canada. M. de Bernieres étoit de cette troupe, & fut donné pour Pasteur à la ville de Quebek, & pour Superieur aux Ursulines. La Mere de l'Incarnation reconnut bien-tôt en lui le caractére de son oncle, & entra d'autant plus volontiers dans ses vûës & dans celle de l'Evêque, qu'elle voyoit une parfaite conformité entre leur esprit & celui des premiers Missionnaires. Nous l'avons vû ce saint Prélat, dans ses dernieres années conservant encore cette simplicité évangelique, qui rendoit si respectable les premiers successeurs des Apôtres; & nous avons eu la consolation, en recueillant ses derniers soupirs, de voir terminer par une sainte mort, une vie toute consacrée aux plus penibles travaux de l'Apostolat.

Des

Des Superieurs ainſi diſpoſez, & qui eurent bientôt connu par eux-mêmes ce que valoit la Mere de l'Incarnation, n'avoient garde de l'écouter dans la demande qu'elle faiſoit d'être delivrée de ſa charge. Elle ſe ſoumit donc, & ne ſongea plus qu'à profiter des ſouffrances que le ciel lui envoyoit. Ma diſpoſition preſente eſt toute aimable, manda-t-« elle alors à ſon fils, puiſque la croix « eſt le plaiſir, & fait les delices de Je-« ſus, je ne puis me remettre de ma lon-« gue maladie qui a de ſuites très-dou-« loureuſes & très-penibles. Mais la na-« ture s'apprivoiſe aux ſouffrances, & « ſe familiariſe avec les douleurs. J'y « reſſens même de l'attachement; & j'ai « peur que mes lâchetez n'obligent la « divine bonté de me les ôter, ou du « moins de les moderer. Tout ce que je « prends m'eſt comme de l'abſynthe, « qui me donne une continuelle memoi-« re du fiel de la Paſſion de Nôtre-Sei-« gneur. C'eſt ce qui me fait cherir cet « état. «

Ce que la ſervante de Dieu dit ici de ſes ſentimens par rapport aux ſouffrances, paroiſſoit dans toute ſa conduite ex-

terieure. A la voir on étoit surpris d'abord qu'elle pût vivre. Cependant elle ne manquoit à aucune observance reguliere. Elle faisoit toutes les affaires de son Convent ; écrivoit un nombre prodigieux de lettres, transcrivoit de gros Dictionnaires en langue sauvage, pour faciliter à ses filles l'étude de ces langues. En un mot, à l'âge de près de soixante-dix ans, & dans un corps tout cassé, elle faisoit ce qui paroissoit au-dessus des forces de la meilleure santé. Sa maniere de traiter avec Dieu, devenoit tous les jours plus simple. » Je n'ai plus, dit-» elle, de paroles aux pieds de la divine » Majesté. Mes oraisons ne sont autres » que ces aspirations, *Mon Dieu ! mon » Dieu ! soyez beni, ô mon Dieu !* les jours » & les nuits se passent ainsi, & j'espere » de la bonté divine, qu'elle me fera » expirer en ces mots ; je dirois mieux » en ces *respirs*.

Ces delices spirituelles furent un peu interrompuës par une de ces épreuves, dont Dieu se sert assez souvent pour achever de purifier ses plus fidéles serviteurs. Ce fut une très-grande frayeur des jugemens de Dieu. Elle se compor-

ta dans cette épreuve comme elle avoit fait dans toutes les autres ; n'oppoſant aux penſées accablantes, dont elle étoit tourmentée, qu'une profonde humilité & beaucoup de confiance. Ce temperamment de crainte & d'amour, qui favoriſe d'autant plus le progrès de l'ame, qu'il la tient plus à l'abri de la preſomption, fut une des graces du ciel dont la Mere de l'Incarnation témoigne une plus vive reconnoiſſance. C'eſt par les fruits qu'elle en tira, qu'elle finit le recit de ſes diſpoſitions. Je me voi, dit-elle, remplie de tant d'infidelitez : j'en ſuis ſi ſouvent accablée devant Dieu, que je ne ſçai comment y apporter le remede. Effectivement je voi mes diſpoſitions dans une obſcurité qui n'a point d'entrée ni d'iſſuë. Me voilà à la fin de ma vie : je ne fais rien qui ſoit digne d'une ame, que le ſouverain Juge doit bien-tôt faire comparoître à ſon Tribunal. Toute imparfaite néanmoins que je ſuis, & quelque anéantie que je ſois en ſa preſence ; je me voi par tout perduë dans ſa divine Majeſté. C'eſt une eſpece de pauvreté d'eſprit, qui ne me permet pas même

» de m'entretenir avec les Anges, ni des
» delices des Bienheureux, ni des myſ-
» teres de nôtre foi. Je veux quelque-
» fois me diſtraire pour m'arrêter à ces
» choſes & m'égayer dans leur beauté,
» dont je ſuis épriſe ; mais auſſi-tôt je
» les oublie, & l'eſprit qui me conduit,
» me remet plus intimement dans mon
» fond. Là je me perds dans celui qui
» me plaît plus que toute autre choſe.
» J'y voi ſes amabilitez, ſa Majeſté, ſes
» grandeurs, ſa puiſſance, ſans aucun
» acte de raiſonnement & de recherche;
» mais en un moment qui dure toujours.
» Je ne ſçaurois dire autrement. Il n'y
» a ici rien de materiel, mais une foi
» toute nuë, qui dit des choſes infinies.
» L'imagination, qui n'y a aucune part,
» cherche à ſe repaître, & voltige ç'a &
» là, & ſon operation ſe diſſipant, ſes
» inquietudes ne laiſſent pas d'être im-
» portunes, & des ſujets de patience &
» d'humiliation.

Dans la derniere lettre qu'elle écrivit à ſon fils, elle parle ainſi. » Quelque
» ſujet d'oraiſon que je puiſſe prendre,
» je l'oublie auſſi-tôt. Ce n'eſt pas qu'au
» commencement de l'oraiſon, je ne

puisse l'envisager & que je n'envisage « en effet le mystére ; mais d'une vuë « très-simple ; & dans le moment, sans « que j'y fasse reflexion, je me trouve « dans mon fond ordinaire, où mon ame « contemple Dieu, dans lequel elle est. « Je lui parle selon le mouvement qu'il « me donne ; & cette grande privauté « ne me permet pas de le contempler, « sans lui parler. Si l'attrait me porte « dans la vûë de sa grandeur, & tout « ensemble dans mon neant ; mon ame « lui parle conformément à cela. Je ne « sçai si ce sont ces sortes d'actes qu'on « nomme Anagogiques ; car je ne m'ar- « rête point à ces distinctions. Mes pa- « roles sont comme à l'époux. L'amour « n'est j'amais oisif, & mon cœur ne « peut respirer que cela. Ces *respirs* qui « me font vivre, sont de mon époux, & « me consument de telle sorte par inter- « valles, que si la misericorde n'accom- « modoit sa grace à la nature, j'y suc- « comberois. Je m'apperçois quelquefois « que marchant par la maison, je vais « chancelant ; c'est que mon esprit *pâtit* « un transport qui me consume. Mais « quelque privauté que me permette «

» mon époux, je n'oublie point mon
» néant ; & c'eſt un abîme dans un au-
» tre abîme. En ces rencontres je ne
» puis me tenir à genoux ſans être ap-
» puyée ; car bien que mes ſens ſoient
» libres, je ſuis foible, & ſi je me veux
» forcer, le corps qui ſouffre, me cau-
» ſe des diſtractions. En d'autres occa-
» ſions mon ame porte un état crucifiant.
» Elle contemple Dieu, qui ſemble ſe
» plaire à me rendre captive. Je vou-
» drois l'embraſſer & traiter avec lui,
» à mon ordinaire ; mais il me tient com-
» me liée, & dans mes liens je crois qu'il
» m'aime. Ah ! que c'eſt un grand tour-
» ment ! Mon ame y acquieſce nean-
» moins ; parce qu'il ne m'eſt pas per-
» mis de vouloir un autre état que ce-
» lui où ſa divine Majeſté me veut. Je
» regarde celui-cy comme un état de
» purgation. Il paſſe, & je me trouve à
» mon ordinaire.

Il n'y avoit pas long-tems que cette lettre étoit écrite lorſque Dieu, qui avoit reſolu d'appeller à lui ſa ſervante ; la fit paſſer par une nouvelle épreuve, qui ne pouvoit pas manquer d'être bien rude à un auſſi bon cœur que le ſien.

Le 18. de Novembre 1671. Madame de la Peltrie tomba malade d'une pleuresie qui l'emporta le septiéme jour. Depuis que cette illustre femme étoit en Canada, elle avoit mené une vie très-cachée, & sembloit n'avoir eu d'autre attention qu'à s'anéantir & à se faire oublier des hommes. Pauvre & austére jusqu'à l'excès, & se chargeant toujours de ce qu'il y avoit de plus rebutant dans l'éducation des filles sauvages, ausquelles elle avoit consacré ses biens & sa personne : elle étoit sous un habit seculier, l'exemple d'une des plus saintes Communautez qui fût alors dans le monde. Mais la personne qui l'admiroit le plus, parce qu'elle la connoissoit mieux qu'aucune autre, étoit la Mere de l'Incarnation. Ces deux grandes ames avoient bien des rapports qui avoient formé entre elles une union très-intime. Pour le dehors, Madame de la Peltrie sembloit être fort peu connuë ; mais il parut bien quand on l'eut perduë, que sa reputation n'avoit pas laissé de se répandre fort loin. Outre qu'on n'ignoroit point que le Canada lui étoit redevable de l'établissement d'une maison,

qui étoit d'une ſi grande utilité pour la Colonie. Effectivement ſa mort jetta une grande conſternation dans tout le pays ; & il n'y eut perſonne qui par ſes larmes & ſa douleur, ne fît ſon éloge. La Mere de l'Incarnation lui fit faire des obſeques magnifiques dans l'Egliſe du Monaſtére. Les Jeſuites en firent autant dans la leur, où elle avoit ſouhaité que ſon cœur fût enterré ſous le marchepied du grand Autel. Son Oraiſon funebre y fut prononcée ; & l'on eut ſoin enſuite de donner au public un recueil des vertus heroïques dont elle avoit donné juſqu'à ſa mort de continuels exemples.

Cette perte fit ſur la Mere de l'Incarnation les mêmes effets qu'avoient accoutumé d'y produire les croix. Mais cette fermeté d'ame, qui la rendoit alors ſi admirable, n'empêchoit point qu'on n'apperçût dans les occaſions ſemblables à celle-ci, toute la bonté & la tendreſſe de ſon cœur. On l'avoit déja remarqué ſur tout à la mort de ſa chere diſciple & de ſa compagne inſeparable, le Mere Marie de ſaint Joſeph, dont elle nous a laiſſé un éloge hiſtorique,

qu'on a imprimé parmi ſes lettres, & qui eſt en même tems une preuve de la beauté de ſon eſprit & de la bonté de ſon cœur. L'amitié tendre & la force de l'eſprit n'ont jamais été deux choſes oppoſées ; il eſt même certain que leur alliance leur communique un degré de perfection, & leur donne un luſtre qu'elles n'ont point l'une ſans l'autre.

Cependant il n'y avoit guére que trois mois que Madame de la Peltrie étoit morte quand la Mere de l'Incarnation ſe trouva tout d'un coup dans un état qui fit juger d'abord qu'elle n'avoit pas long-tems à vivre. Quelque bien retablie qu'elle eût paru depuis ſa derniere maladie, il lui en étoit reſté une très-grande amertume dans la bouche & beaucoup de foibleſſe dans les côtez. C'étoit une bile fort acre, dont une partie s'étoit attachée aux reins, & l'autre lui infectoit la bouche & lui rendoit très-amer tout ce qu'elle mangeoit. Enfin la nuit du quinze au ſeize de Janvier, il lui prit un debordement de cerveau qui ſe jetta ſur ſa poitrine & penſa l'étouffer. Cette premiere attaque fut ſuivie d'un vomiſſement extraordi-

naire qui dura vingt-quatre heures. Dès qu'il eut ceſſé, l'étouffement recommença & devint extrême. Il fut accompagné d'une douleur de tête continuelle & d'une inſomnie, qui furent augmentées par la bile, laquelle ſe répandant par tout le corps, y mit le feu, & le rendit ſi peſant, qu'à peine trois perſonnes des plus robuſtes, pouvoient le remuer. Au même tems il parut aux côtez deux tumeurs qui furent jugez deux dépots d'une bile recuite; & la fiévre devint ſi ardente, qu'on ne crut pas que la malade pût vivre encore quelques jours.

La ſervante de Dieu ainſi couchée ſur le lit de douleur, y devint un ſpectacle ſi raviſſant, que quantité de perſonnes, à qui on ne pût refuſer la permiſſion de la voir; demeuroient preſque tout le jour dans ſa chambre. On voyoit dans ſes paroles, dans ſes regards, & dans tout ſon maintien, une douceur & une reſignation qui donnoient tout enſemble de la devotion & de l'étonnement. Elle ſe réjouïſſoit avec J. C. de ſe voir crucifiée avec lui, & n'avoit guére à la bouche que ces paroles de l'Apôtre:

Christo confixa sum cruci. (Ad Gal. 2. 19.) Dès le cinquiéme jour les Medecins declarerent qu'il n'y avoit point de gueriſon à eſperer. Auſſi-tôt on ſongea à donner les derniers Sacremens à la malade. Elle les reçut de la main de M. de Bernieres, en preſence de toute la Communauté qui fondoit en pleurs. Elle fit paroître pendant toute la ceremonie une fort grande preſence d'eſprit : demanda pardon à M. de Bernieres ſon Superieur, & au Pere Lallemant ſon directeur, de toutes les fautes qu'elle croyoit avoir faites contre eux. Elle remercia ſes Sœurs de tous leurs bons ſoins, & leur fit bien des excuſes des peines qu'elle leur donnoit. Quelques momens après on vint lui dire qu'un Capitaine Algonquin venoit d'envoyer ſa fille au Seminaire : elle voulut voir cette enfant; lui fit mille careſſes ; & prit cette occaſion de dire à ſes Religieuſes des choſes admirables touchant leur vocation & la ſainteté du miniſtére qu'elles exerçoient: mais ces bonnes filles n'étoient guére en état de faire attention à ce qu'elle leur diſoit ; & tout l'effet que produiſoient ſes paroles, étoit d'augmenter leur dou-

leur. Alors toutes de concert entreprirent de faire violence au ciel pour la conservation d'une vie qu'elles étoient prêtes de racheter au prix de la leur. Le Pere Lallemant voyant cette ferveur, se tourna du côté de la malade, à qui un si grand empressement pour la prolongation de sa vie causoit bien de la confusion, & lui ordonna de se joindre à ses filles, pour demander à Dieu le recouvrement de sa santé.

Cet ordre embarrassa l'humble Religieuse. Elle fut quelque tems comme interdite : puis levant les yeux & les mains vers le ciel : „ Je croi, dit-elle, „ que j'en mourrai ; toutefois si c'est la „ volonté de Dieu que je vive encore, „ j'en suis contente. Cela est bon, ma Mere, reprit le Pere Lallemant, mais ce n'est pas assez : il faut vous mettre de nôtre côté, & faire tout vôtre possible pour vous conserver à vôtre Communauté, qui croit encore avoir besoin de vous. Il fallut obéir : la malade ferma les yeux à ses propres interêts, & dit „ d'une voix distincte : Mon Seigneur, „ & mon Dieu, si vous jugez que je „ sois encore utile à cette petite Com-

„ munauté, je ne refuſe point la peine ; „ que vôtre volonté ſoit faite. Preſque dans le moment on s'apperçut qu'elle étoit mieux, & peu de tems après, les Medecins la declarerent hors de danger. On courut à l'Egliſe chanter le *Te Deum* ; la malade y aſſiſta, & ſes forces revinrent ſi bien, qu'elle alloit aiſément par la maiſon à l'aide de deux bâtons.

La joye d'une ſi prompte convaleſcence ne fut pas renfermée dans les bornes du Monaſtére : tout le pays y prit part, & ce fut à qui contribueroit le plus au parfait retabliſſement d'une ſanté ſi précieuſe. Les uns lui envoyoient les meilleurs plats de leur table ; les autres faiſoient chaſſer leurs gens pour avoir du gibier. Tout cela redoubloit la confuſion de la Mere ; mais il n'y avoit pas moyen de l'empêcher. Tout le Carême elle ſe porta aſſez bien, & aſſiſta même à tout l'Office de la Semaine ſainte. Mais le ſoir du Vendredy ſaint elle fut obligée de declarer à ſa Superieure, (car elle étoit ſortie de charge quelque tems avant ſa maladie) que les deux enflures qu'elle avoit aux côtez, lui cauſoient des douleurs extraordinaires.

On appella sur le champ le Chirurgien qui trouva deux abscès formez, & dit qu'il falloit y faire des ouvertures. Elles furent faites le lendemain à cinq heures du matin, de quatre doigts de long, & jusqu'à l'os. Le soir il fallut encore les accroître de beaucoup : & quoique l'operation fut très-sensible, on n'apperçut point sur le visage de la malade, d'autre changement qu'une plus grande serenité. Un jour néanmoins qu'on mettoit dans ses playes le fer, le feu, & les eaux caustiques, elle parut fremir un peu ; & cette sensibilité lui causa tant de confusion, qu'elle en fit une satisfaction publique comme d'un scandale.

Le Chirurgien disoit toujours que les playes étoient belles ; mais au huitiéme jour, il s'apperçut que la malade s'affoiblissoit, & dit nettement qu'il n'y avoit plus d'esperance de guerison. On lui annonça sur le champ cette nouvelle qui lui fut bien agreable. Dès ce moment elle parut prendre possession du ciel. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une douce contemplation entre les bras de son Epoux. Sa Superieure la fit ressouvenir de son fils ; elle s'attendrit, &

dit que dans le ciel, où elle espéroit aller, elle l'auroit toujours dans le cœur, & ne cesseroit de solliciter sa sanctification. La Superieure lui fit encore un amoureux reproche de ce qu'elle étoit reduite en cet état, pour avoir mangé d'une viande qui lui étoit contraire, & qu'on lui avoit servi par mégarde & contre l'ordre. Elle répondit qu'elle avoit toujours cru devoir éviter la singularité en tout, & que Dieu le lui avoit recommandé lorsqu'elle partit pour le Canada. Il n'y a peut-être point de vertu moins éclatante que cet amour de la vie commune ; mais il n'y en a point de plus solide & de moins équivoque.

La malade tirant à sa fin, on lui administra les Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extrême-Onction. Elle les reçut avec une parfaite presence d'esprit ; mais non pas avec les mêmes empressemens pour s'aller unir à Dieu, qu'elle avoit fait paroître trois mois auparavant. Elle ne vouloit plus que l'accomplissement de sa volonté, & elle demeura jusqu'à la fin dans la disposition d'une victime, qui attend le moment de son sacrifice. Peut-être que Dieu en lui pro-

longeant la vie à la priere de ſes filles, avoit eu principalement en vuë de lui donner encore le tems d'acquerir cette perfection.

Comme toute ſa paſſion, depuis le commencement de ſa vocation au Canada, avoit été de procurer aux Sauvages, la connoiſſance & l'amour de ſon divin Epoux : non contente d'avoir conſumé ſa vie à leur ſervice, elle demanda inſtamment à Dieu, qu'il lui donnât pour purgatoire d'aller après ſa mort exciter toutes les nations barbares à embraſſer la foy, & d'y accompagner les Miſſionnaires, pour les engager à n'épargner ni leurs peines ni leur vie pour faire entrer tous les peuples dans le ſein de l'Egliſe : Nôtre Seigneur lui fit connoître qu'il avoit ſa priere pour agreable, mais qu'elle finiroit ſon purgatoire avec ſes jours, & qu'il conſiſteroit dans ſes ſouffrances & dans le ſacrifice de ſa vie, qu'elle lui offriroit pour le ſalut des Sauvages.

Effectivement les quinze derniers jours qu'elle vêcut, elle n'eut point d'autre occupation que ce ſacrifice ; de ſorte que ſes Religieuſes, qui charmées de ſa

ſa douceur dans de ſi vives douleurs, la prierent de leur faire part des merites qu'elle amaſſoit par une ſi heroïque patience; n'en reçurent que cette réponſe: Je n'ai plus rien dont je puiſſe diſ- « poſer; tout eſt pour les Sauvages. Se « ſentant à l'extremité, elle demanda à voir encore une fois les petites Sauvages pour leur dire un dernier adieu, & ſur le midi du ſamedi 30. Avril elle entra dans une douce agonie. Elle ne perdit point la connoiſſance, mais ſeulement l'ouïe, & la parole. Au bout de quelque tems elle baiſa tendrement ſon crucifix, & en le baiſant, jetta trois ou quatre groſſes larmes, ouvrit les yeux, qu'elle tenoit fermez depuis long-tems, regarda amoureuſement ſes Sœurs comme pour prendre congé d'elles, les referma; & jettant deux petits ſoupirs, elle expira. La joye qu'elle avoit euë en mourant, demeura peinte ſur ſon viſage, & fut accompagnée d'un éclat de beauté, & d'un rayon de majeſté ſi vif, qu'il ſembloit que l'ame communiquât au corps la gloire dont elle jouïſſoit. Cette vuë ſi charmante calma en un moment la douleur des Religieuſes; & toutes ne ſon-

gerent qu'à s'assurer en cette illustre morte d'une protectrice dans le ciel. Celles qui l'ensevelirent, furent étrangement surprises de lui trouver tout le corps ulceré & écorché jusqu'aux os. Tout ce qui avoit été à son usage, fut enlevé en un instant; & celles qui ne purent y avoir part, tâcherent de se dedommager en lui faisant toucher leurs livres, leurs chapelets & leurs medailles; en quoi il fallut aussi contenter la devotion des personnes du dehors. Ses obseques se firent avec tout l'appareil possible. Le Gouverneur general, & l'Intendant y assisterent avec tout ce qu'il y avoit dans la Ville de personnes considerables; & le Pere Lallemant prononça l'Oraison funebre.

Le lendemain M. de Bernieres & le Pere Lallemant se transporterent dans le caveau, où le saint corps avoit été dépose : firent ouvrir la bierre; & un peintre qu'ils avoient amené, tira le portrait de la défunte, dont le visage n'avoit encore rien perdu de son premier éclat. La Mere de l'Incarnation étoit d'une taille haute, d'un port grave & majestueux; mais d'une majesté

temperée par une douceur humble & modeſte. Lorſqu'elle étoit encore dans le ſiécle, tout ſon air avoit quelque choſe de ſi grand & de ſi admirable, qu'on s'arrêtoit dans les ruës pour la voir paſſer. Ses traits étoient reguliers, mais c'étoit une beauté mâle, & l'on y voyoit toute la grandeur de ſon courage. Elle étoit forte & bien conſtituée, d'une humeur très-agreable ; & quoique la preſence de Dieu, qu'elle avoit continuelle, lui donnât je ne ſçai quoi de celeſte & qui imprimoit le reſpect, on n'étoit cependant jamais embarraſſé ni gêné avec elle.

On voit par ſes écrit, qu'elle étoit une des plus ſpirituelles femmes de ſon ſiécle. Tout y eſt ſolide, elle penſe juſte ; elle approfondit tout ; donne à ce qu'elle dit un tour ingenieux, & ſon ſtyle a cette ſimplicité noble où peu d'écrivains parviennent. Elle n'entreprenoit rien, qu'elle n'y réüſſit parfaitement, & les plus habiles ouvriers étoient ſurpris de l'entendre parler de leurs arts auſſi bien qu'eux. Nulle ne la ſurpaſſa, & peu l'égalerent en addreſſe dans les ouvrages propres des perſonnes de ſon

ſexe. Ce qu'on admiroit le plus en elle, étoit une penetration & une ſolidité de jugement, qui alloient ſi loin, qu'on ne doutoit pas que ſon union intime avec Dieu, ne lui eût communiqué des lumieres ſurnaturelles. Elle n'eut cependant jamais aucune peine à les ſoumettre au jugement d'autrui. Auſſi, bien éloignée de l'erreur de ceux qui ſe perſuadent qu'il y va de la gloire de Dieu, de ne point ceder en ce qu'ils croyent venir de ſon inſpiration; elle ſe ſeroit jugée indigne des dons celeſtes, & les auroit eus pour ſuſpects, ſi elle eût eu la moindre attache à ſon ſens. Dom Raymond de ſaint Bernard, qui avoit reconnu d'abord que Dieu avoit de grands deſſeins ſur elle, n'avoit rien negligé pour l'établir dans une profonde humilité. Il la traittoit ſouvent très-durement, & avoit le plaiſir de la voir s'humilier encore plus qu'il ne l'humilioit. Il en étoit de même de la Mere Françoiſe de ſaint Bernard, qui fut ſa Superieure une bonne partie du tems qu'elle demeura au Monaſtére de Tours. Cette vertueuſe fille, qui avoit une grande lumiere experimentale des voyes de

Dieu, & qui connoissoit aussi mieux que personne, ce que c'étoit que la Mere de l'Incarnation, la traitta souvent d'une maniere, où il paroissoit de l'excès à ceux, qui ne sçavoient pas les raisons qu'elle avoit d'en user ainsi. L'abjection étoit la chose qui causoit un plaisir plus réel à la servante de Dieu. Un jour qu'elle pensoit aux moyens de s'humilier, Dieu lui dit au fond du cœur ; qu'elle s'abbaissât jusqu'au plus profond anéantissement ; que c'étoit là le centre où elle trouveroit son repos. Aussi-tôt elle se mit à considerer ce qui pouvoit le plus flatter son amour propre, afin d'en faire à Dieu le sacrifice, & elle trouva que c'étoit les exercices de Religieuse de Chœur, sur tout la psalmodie & l'instruction. Sur le champ elle resolut de faire tous ses efforts pour obtenir qu'on la reduisît au rang de Sœur converse. Elle alla trouver sa Superieure, & lui fit les instances les plus fortes pour en obtenir ce qu'elle souhaitoit. La Superieure répondit qu'elle y penseroit. Cette réponse & plus encore l'air dont elle fut faite, lui donna quelque esperance ; elle se laissa aller à la joye d'être sur le

point de servir Dieu dans un état, où tous ses sentimens seroient humiliez. Au bout de quelque tems elle renouvella ses poursuites auprès de sa Superieure, qui lui dit qu'elle consulteroit & en passeroit par tout ce que les personnes à qui elle en parleroit, auroient decidé. La decision ne fut pas favorable aux desirs de l'humble Religieuse, qui voyant par là que la volonté de Dieu n'étoit pas ce qu'elle avoit cru d'abord, chercha d'autres moyens de s'anéantir.

La patience & l'humilité vont toujours de compagnie, & se perfectionnant l'une l'autre, contribuent également à rendre la devotion solide. Il seroit assez difficile de dire dans quel état, de tous ceux par où a passé la Mere de l'Incarnation, elle a eu le plus à souffrir. On ne nous represente son mariage que comme la source d'une infinité de croix des plus pesantes. La maniere dont elle s'y comporta fut si heroïque, que l'admiration qu'elle excitoit, ne laissoit presque point de place à la compassion. Après la mort de son mari, elle se trouva sans bien, sans ressource, & chargée d'un enfant au berceau: on peut juger

de ce que la pauvreté & la dépendance lui attirerent de croix. La constance qu'elle y fit paroître, passe tout ce qu'on en peut dire. Nous avons vû ce qu'elle eut à souffrir chez son frere. La Religion où elle se retira ensuite, est un port, & il semble qu'on n'y ait point à craindre de grandes tempêtes : mais combien de fois a-t-on vu échouer au port, ceux qui avoient resisté à toutes les fureurs de la Mer. On diroit qu'en embrassant une profession plus sainte, on contracte une plus grande sensibilité; un orgueil secret deguisé en zéle, fait qu'on se la justifie à soi-même, & qu'on s'imagine prendre en main les interêts de la vertu & de la religion; lorsque par une delicatesse dont les mondains auroient honte, on ne veut rien souffrir. Le principe qui faisoit agir la Mere de l'Incarnation étoit trop solide, pour donner dans un travers si dangereux. Elle regarda toujours le saint habit de la Religion comme la livrée d'un Dieu homme, dont toute la vie n'a été qu'opprobres & souffrances. Elle eut occasion de le faire paroître dès le Noviciat. Il se trouva parmi les Novices une jeune

fille d'un esprit extrêmement vain & mauvais qui la prit en aversion, & qui ne manquoit guére d'occasion de lui faire de la peine, même jusqu'à l'insulter plus d'une fois sur ce qu'elle ne donnoit à Dieu que les restes d'un cœur qui avoit été engagé, & sur cela elle s'échapoit en des discours où la pudeur n'étoit pas assez menagée. A tout cela l'humble veuve n'opposa jamais que des amitiez & des services : elle prit même plus d'une fois la défense de celle qui la persecutoit si cruellement. Mais Dieu la vangea : l'orgueilleuse Novice fut frappée de peste, & en mourut dans des sentimens bien differens de ceux qu'elle avoit eu jusque-là, pleine de confusion de sa conduite scandaleuse, de reconnoissance pour la bonté de Dieu, qui ne sembloit lui abbreger ses jours que pour lui épargner la honte d'être renvoyée, & les perils ausquels elle alloit être exposée dans le monde, & convaincuë qu'elle devoit cette grace de prédestination, aux prieres de celle qu'elle avoit si fort maltraitée.

Ce ne fut pas là l'unique occasion qu'eut la servante de Dieu de souffrir

dans son Monastére de Tours ; car après avoir parlé en termes fort expressifs de ses peines interieures, elle ajoute : Les mortifications que j'endurois de la « part du prochain, étoient bien plus sen- « sibles. Mais je m'en tais, parce que j'ai « toujours cru que Nôtre-Seigneur les « permettoit pour mon bien. Ainsi j'aimois « d'un amour tendre & sincere ceux « qui me les suscitoient. « Quant aux traverses qu'elle eut en Canada, c'est assez dire que sa patience y donna de l'étonnement à ces saints Fondateurs de l'Eglise de la Nouvelle France, qui n'avoient pas de la vertu une idée commune. Un jour une Religieuse presque autant lassée que charmée de son inalterable douceur au milieu des plus indignes traitemens, lui en témoigna sa surprise d'une maniere où il paroissoit de l'émotion. Toute la réponse que lui fit la genereuse Mere fut, qu'elle ne se souvenoit pas que les personnes dont il s'agissoit, lui eussent causé le moindre déplaisir. Aussi cette grandeur d'ame poussée si loin, l'avoit mise en possession de la recompense attachée à la douceur évangelique. Elle étoit la maîtresse des

cœurs, & il n'étoit pas possible de lui vouloir resister. Pour en venir là, il faut avoir un grand fond de charité, & nous avons vû que ce fut la vertu dominante de nôtre illustre Fondatrice. On l'a vûë au fort de l'hyver, tirer les couvertures de son lit, & se dépouiller même de ses habits pour en couvrir ses Novices, demeurant elle-même exposée au froid le plus piquant, échauffée du seul feu de sa charité. Pendant son Noviciat, la peste se mit parmi les Novices, & emporta d'abord celle dont nous avons parlé. Le danger où toute la Communauté étoit exposée, obligea à faire changer d'air aux Novices. La sœur de la Mere de l'Incarnation leur offrit une fort belle maison de campagne, & on l'accepta. La servante de Dieu y alla avec les autres, & montra bien qu'il n'y a que les Saints qui sçavent accorder à propos les soulagemens que demande la nature, avec ce que le devoir exige. Tout consistoit à recréer ces jeunes filles & à leur ôter l'idée du peril; & c'est ce qu'elle faisoit de la maniere la plus aimable, inventant mille moyens innocens de les divertir, tandis qu'elle se

chargeoit de tout le poids de la regularité, afin que les anciennes Meres n'entrepriſſent pas d'abbreger le tems de ces divertiſſemens, ſous pretexte de ne pas laiſſer cette jeuneſſe dans une plus longue diſſipation.

Mais ce fut dans la ſuperiorité que la Mere de l'Incarnation montra toute l'étenduë de ſa charité. Non ſeulement ce qu'il y avoit de plus penible étoit toujours ſon partage, mais ſes filles étoient tous les jours ſurpriſes de voir que leur beſogne étoit faite, tandis qu'elles étoient au lit, ou à la recreation, ou dans quelque autre occupation plus tranquille; elle en uſoit de même à l'égard des domeſtiques; & pour ce qui eſt des pauvres, tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il falloit que le pain & l'argent ſe multipliaſſent entre ſes mains pour fournir à tout ce qu'elle donnoit; & qu'étant pauvre, chargée d'une Communauté pauvre & accablée de dettes: les indigens trouvoient en elle des reſſources qu'ils ne trouvoient pas ailleurs. Elle avoit encore l'addreſſe d'aller au-devant des beſoins de ceux à qui la honte de demander eſt plus dure que leur

propre indigence, & elle ſçavoit leur cacher à eux-mêmes les ſecours qu'elle leur donnoit. On l'a vûë dans le tems qu'elle étoit chargée de toutes les affaires de ſon frere, avoir en même tems ſur les bras un grand nombre de domeſtiques malades. Elle ne les abandonnoit ni le jour ni la nuit, & ne pouvoit ſouffrir qu'aucune des ſervantes leur rendit le moindre ſervice. Souvent il y avoit des playes ulcerées qui jettoient une infection épouvantable; elle ſembloit en faire ſes délices. Quelquefois ces malades étoient furieux : rien ne l'étonnoit, & une femme ſeule fourniſſoit à ce qui eût donné bien de l'embarras à pluſieurs hommes.

Dans le même tems, un bon Bourgeois de Tours fut accuſé d'un crime dont il étoit innocent, & mis au cachot. Les apparences étoient ſi fortes contre lui, que tous ſes amis l'abandonnerent. On le pouſſoit vivement, lorſque Madame Martin entreprit de le ſauver. La prévention du public contre l'accuſé, étoit à un point, qu'une partie de l'odieux retomba ſur ſa charitable Avocate. Les Juges mêmes lui dirent qu'ils ne

pouvoient comprendre comment une personne de pieté comme elle, se chargeoit d'une si mauvaise cause. Elle, sans se rebuter, alla son chemin; & enfin eut la consolation d'avoir fait toucher au doigt l'innocence du prétendu criminel.

Dieu pour recompenser sa charité, lui avoit donné une grace toute particuliere pour consoler les affligez. Un mot de sa bouche, quelquefois même un de ses regards, dissipoit les plus grands chagrins. Mais c'étoit principalement dans les tentations & dans les peines d'esprit qu'on la trouvoit admirable. On ne la quittoit point qu'on ne fût soulagé. Il sembloit que l'esprit Saint, qui a inspiré les Auteurs sacrez, lui mît dans la bouche ce que ces divines écritures avoient de plus conforme aux dispositions de chacun. Ses lettres qu'elle n'avoit assurément pas le loisir de composer, & où il est aisé de voir que rien n'est étudié, sont remplies d'une doctrine si celeste, de traits si lumineux & si enflammez, qu'il suffit de les lire pour se convaincre que personne n'a peut-être jamais possedé plus parfaitement

qu'elle toutes les parties de la ſcience des Saints, & n'a été plus capable d'en donner des leçons. En effet pour peu qu'on la pratiquât, on remarquoit que l'Eſprit ſanctificateur non-ſeulement repandoit en elle une grande abondance de lumieres ſurnaturelles, & lui communiquoit une lumiere toute divine, mais qu'il donnoit encore à ſes paroles une efficace à laquelle rien ne reſiſtoit. Une Religieuſe qui avoit un grand fond d'amour & de crainte de Dieu, ſe trouva un jour accablée de tentations & de peines interieures, & dans un reſſerrement qui lui ôtoit la liberté de s'ouvrir à qui que ce fût; ce qui rendit bien-tôt ſon mal extrême. Elle avoit tout à craindre d'une ſituation ſi triſte; & elle étoit déja ſur le bord du précipice lorſqu'elle ſe ſentit pouſſée avec une eſpece de violence d'aller declarer ſon tourment à la Mere de l'Incarnation. Elle l'alla donc trouver dans ſa chambre; & n'y eut pas été long-tems, que la Mere qui la vit troublée, ne diſant rien de ſuite, & ne faiſant que ſoupirer, lui dit: Vôtre » peine eſt grande, ma chere Sœur; » mais puiſque vous ne pouvez me l'ap-

prendre, prions Dieu enſemble qu'il « me la faſſe connoître. « En diſant cela elle s'appuya la tête ſur la main & demeura ainſi panchée l'eſpace d'un *Pater* & d'un *Ave*. Puis ſe relevant : He bien! ma Sœur, reprit-elle, deviez-vous « avoir tant de peine à me dire telle & « telle choſe ? Quoi donc, ne me con- « noiſſez-vous pas encore ? ... Allez, mon « enfant, tout cela n'eſt rien. Voici ce « que vous devez faire pour ſortir de cet « état. Dieu vous aime, ma chere Sœur, « ajoûta-t-elle, ſoyez fidéle & prenez « courage : vous n'êtes pas encore au « bout ; mais Dieu ſçaura tirer ſa gloi- « re de tout. Allez de ce pas vous proſ- « terner devant le ſaint Sacrement ; & « abandonnez-vous au bon plaiſir de « Dieu. « A meſure qu'elle parloit, cette ame affligée ſentoit diminuer ſes peines, & elle n'étoit pas ſortie de la chambre, que le calme étoit entierement remis dans ſon cœur. La même choſe arriva pluſieurs fois & à la même perſonne qui en a rendu publiquement témoignage, & à pluſieurs autres.

On a vû la ſervante de Dieu, tandis qu'elle étoit encore dans le ſiécle, non-

ſeulement faire tomber à ſon approche les armes des mains de ceux qui étoient prêts de s'entr'égorger, mais leur tirer du cœur toute leur haine, & les obliger à lui ſacrifier leurs plus vifs reſſentimens. Elle entra un jour dans une maiſon, où une femme venoit de tomber dans une eſpece de fureur, ſur ce qu'on lui avoit appris que ſon fils s'étoit trouvé dans une méchante affaire, & couroit riſque d'être ſaiſi par la juſtice. Elle jettoit des cris épouvantables : ſes yeux étincelans, ſes bras étendus, tout ſon corps en convulſion, donnoient un ſpectacle qui inſpiroit de l'horreur. Mais rien ne cauſoit tant de frayeur, que la maniere dont elle invoquoit le diable qui paroiſſoit la poſſeder. La Ste. veuve voulut d'abord eſſayer de la ramener à ſon bon ſens par des paroles pleines de douceur. Mais voyant qu'elle ne gagnoit rien, elle ſe jetta à ſon cou, & la tint étroitement embraſſée. Dans le moment, la voilà auſſi tranquille que ſi elle ſe fût éveillée d'un doux ſommeil. Elle avoua que tout le tems qu'avoit duré ſon accès, elle avoit eu devant les yeux plus d'un million de flambeaux ardens qui lui avoient cauſé

ces

ces violens transports, & qu'au moment que sa charitable medecine l'avoit embrassée, tout s'étoit évanouï.

Tant de douceur & de charité, ne peuvent être le fruit que d'une grande mortification. Il faut n'avoir point de passions, ou les avoir bien mortifiées, pour être ainsi à tout le monde plus qu'à soi-même, souvent aux dépens de ses propres interêts: & pour tout dire en un mot, il faut se haïr soi-même pour aimer le prochain d'un amour aussi parfait. On a déja assez parlé des austeritez de la Mere de l'Incarnation, & on croit pouvoir assurer que peu de Saints ont été en cela aussi loin qu'elle. C'est assez dire, qu'à force de mortifier son goût, elle en avoit perdu le sentiment; qu'elle ne traitoit pas mieux ses autres sens; que la maniere dont elle prenoit son repos, étoit une vraye penitence; & que sous l'exterieur d'une vie commune dont elle ne se departit jamais, depuis qu'elle fut entrée en Religion; elle trouva le moyen de ne laisser aucune partie de son corps sans son supplice particulier.

La mortification des deux plus nobles

facultez de l'homme qui se fait par l'obéïssance, est sans doute la plus parfaite & la plus difficile. La Mere de l'Incarnation fit toujours voir par sa conduite le cas qu'elle en faisoit, & la préference qu'elle lui donnoit sur toutes les autres vertus. En voici un exemple qu'elle donna en cessant de vivre. Sa Superieure lui ayant envoyé une Religieuse pour la garder, tandis que l'Infirmiere entendroit la Messe: cette bonne fille commença par lui demander comment elle se trouvoit; elle répondit qu'elle avoit la bouche extrêmement séche. La Religieuse lui offrit de la lui raffraichir; elle la refusa, & dit qu'il falloit attendre l'Infirmiere, ou sa permission, afin que tout se fît dans l'ordre de l'obéïssance. Assez peu de tems après, elle entra en l'agonie.

Il lui arriva quelques années après son arrivée en Canada, une chose qui fait bien voir que les Saints ne croyent pas qu'il y ait jamais d'occasion où il leur soit permis de ne se pas soumettre aux lumieres de ceux qui ont droit de leur commander. Nous avons vû qu'en attendant qu'on pût bâtir le Monastére,

on avoit logé les Religieuſes dans une petite maiſon. L'incommodité de ce lieu étroit croiſſant à meſure que le nombre des Religieuſes augmentoit, il fallut enfin les en tirer, & penſer ſerieuſement à les mettre plus au large. On s'aſſembla d'abord pour voir en quel lieu on bâtiroit. Madame de la Peltrie, les anciennes Religieuſes, & le Superieur des Miſſions dirent tous leur avis, qui ſe trouva uniforme. La Mere de l'Incarnation ne crut pas l'endroit qu'on marquoit avantageux; & elle dit ſon ſentiment avec ſa franchiſe ordinaire. Il fut rejetté, & même avec quelque ſorte de mépris. Elle ne dit rien, & la choſe fut concluë comme on l'avoit propoſé; mais on fut bien-tôt contraint de revenir à ſon avis.

Dans une autre occaſion, comme elle faiſoit bâtir une Egliſe, le Pere Lallemant, à qui elle en communiqua le plan, lui dit qu'il n'approuvoit pas une Chapelle de douze pieds en quarré, qui étoit compriſe dans le deſſein. Elle répondit que le marché étoit fait, & qu'il n'en couteroit pas quatre cent livres davantage. Le Superieur tint bon, & ré-

pondit que quatre cent livres étoient quelque chose pour des filles, qui n'avoient rien. La servante de Dieu se soumit, & commença par faire murer l'ouverture qui devoit communiquer de la Chapelle dans l'Eglise. Son obéïssance ne fut pas long-tems sans recompense. Quelques années après Monsieur de Tracy Viceroy de la nouvelle France, étant allé visiter la maison, & quelqu'un par hazard lui ayant parlé de ce que je viens de dire ; il fut touché d'un si bel exemple de soumission, & donna sur l'heure dequoi bâtir la Chapelle beaucoup plus magnifiquement, que ne l'avoit voulu faire la Mere de l'Incarnation.

On étoit si persuadé que l'obéïssance pouvoit tout sur elle, que dans ses maladies, qui furent longues & frequentes en Canada, on n'employoit point d'autre motif pour la resoudre à tout ce qu'on souhaitoit d'elle : car dans le tems même qu'elle étoit Superieure, elle vouloit être soumise aux moindres ordres de ses Infirmieres. C'est ainsi qu'en commandant, elle ne desaprenoit point à obeïr ; parce que c'étoit en obeïssant,

qu'elle avoit apris à commander.

De l'assemblage de tant de vertus, il se forma cette admirable simplicité qui rend la pieté si aimable, & qui est un des plus precieux dons que le ciel puisse communiquer à la terre. Mais tous ne sont pas en état d'en connoître le prix. Elle consiste particulierement à se dépouiller de son propre esprit, & elle est la perfection de cette pauvreté d'esprit, qui tient le premier rang parmi les Beatitudes évangeliques. La Mere de l'Incarnation n'avoit en entrant en Religion, que des inclinations saintes à sacrifier: elle assure qu'elle s'en depoüilla de sorte, qu'elle n'avoit plus de pouvoir ni de vouloir sur elle-même, & qu'elle n'auroit eu aucune peine à obéïr à des enfans. En effet une des Novices la voyant un jour travailler à quelque ouvrage, prit la liberté de lui dire qu'elle ne faisoit pas bien. Montrez-moi donc, mon « enfant, reprit doucement la Mere. « La jeune fille dit son sentiment, & quoiqu'elle se trompât, l'humble Superieure aima mieux faire moins bien, en donnant un grand exemple de simplicité, que de faire mieux en suivant ses pro-

pres lumieres. Ces choſes paroîtront petites, mais dans les ames élevées, tout eſt grand, & les plus petites choſes ſont les marques les plus certaines de la ſolidité de leur vertu.

Un Pere Jeſuite qui a éprouvé la ſervante de Dieu autant qu'une ame le peut être, dit un jour à quelques Religieuſes, que toutes ſes vertus étoient grandes; mais qu'elle étoit incomparable en pureté & en humilité; & que s'il lui étoit permis de parler, il diroit des choſes qui étonneroient. Elle n'avoit en vûë que la gloire du Fils de Dieu; & c'eſt ce qui lui faiſoit prendre un ſi grand ſoin pour donner de bonne heure aux enfans qu'elle élevoit, de l'horreur pour les moindres imperfections. Le moyen le plus efficace dont elle ſe ſervoit pour cela, étoit de leur inſpirer une devotion tendre envers le ſacré Verbe. Elle uſoit en cela de manieres ſi engageantes, qu'on voyoit les plus petites penſionnaires ſe porter au bien par inclination, & avec attrait. Quelquefois elle les aſſembloit pour leur apprendre à prier. D'abord elle leur mettoit devant les yeux quelques-unes des vertus ou quelque

circonſtance de la vie & de la mort du Sauveur ; elle les exerçoit à s'en entretenir, & finiſſoit par un diſcours amoureux & affectif en forme de colloque. Enfin elle marquoit la reſolution qu'il falloit tirer de cette meditation. Cela ſe faiſoit avec tant de pieté, que ces enfans ſortoient de ces exercices toutes embraſées du feu celeſte qui conſumoit le cœur de leur ſainte maîtreſſe. On leur a ſouvent ouy dire qu'elles n'avoient qu'à jetter les yeux ſur elle pour être touchées de devotion, & l'opinion qu'elles avoient de ſa ſainteté étoit ſi grande, que quand elles la voyoient en oraiſon, elles alloient par reſpect lui baiſer les pieds & les habits ; & quoiqu'elles ne priſſent pas toujours garde à ne point faire de bruit : jamais elle ne furent apperçuës. La Mere de ſainte Croix qui ne l'avoit point quittée depuis Dieppe, a declaré qu'en trente-trois ans qu'elle avoit eu le bonheur de vivre avec elle, jamais elle ne lui avoit vû faire une faute contre la douceur, la patience, l'humilité, la charité, la modeſtie, la pauvreté, & l'obéïſſance ; & qu'il ne s'étoit preſenté aucune occaſion

de pratiquer ces vertus, qu'elle n'en eût profité. Avec cela elle fut ferme dans le gouvernement ; mais il est vrai que n'ayant guere à gouverner que des saintes, elle eut peu de sujets de faire éclater cette fermeté.

Ainsi vêcut, ainsi mourut l'illustre Marie de l'Incarnation. L'histoire nous presente peu de femmes qu'on puisse lui comparer ; & je croi que personne de ceux qui se donneront la peine d'examiner attentivement ses actions & ses écrits, ne fera difficulté d'en convenir. Tout ce que nous avons eu dans ce siécle de plus distingué par la sainteté & par le merite, en a ainsi jugé ; & les plus grands éloges qu'on lui ait donnez, sont venus de ceux qui l'ont connuë plus parfaitement. Le Pere Jerôme Lallemant qui a été plus long-tems que personne son directeur, & entre les bras duquel elle expira ; qui outre les affaires de sa conscience, en a eu à traiter avec elle de toutes les sortes, & dont elle rend elle-même ce temoignage dans une lettre à son fils, que c'étoit le saint homme & le plus éclairé dans les voyes de Dieu, qu'elle eût connu en toute sa vie, ne

parloit de ſes vertus & de ſes éminentes qualitez qu'avec admiration. Enfin on peut dire qu'au moment qu'elle ceſſa de vivre, la voix publique la canoniſa dans tous les lieux où elle étoit connuë.

Dès la nuit même qui ſuivit ſa mort, ſa niéce qui étoit Religieuſe au Monaſtére de Tours, la vit étenduë ſous un drap mortuaire, & entendit une voix qui lui dit : elle eſt morte. La voix étoit ſi proche, qu'elle ſentit comme l'haleine de la perſonne qui lui parloit, & qu'elle en fut éveillée. Il ſe repandit en même tems dans ſon ame une très-ſenſible conſolation. Elle raconta le lendemain ce qui lui étoit arrivé. On fitce qu'on pût pour l'empêcher d'ajouter foi à ce ſonge, mais on n'y réuſſit pas ; & l'arrivée des premiers vaiſſeaux ne le verifia que trop. Une autre perſonne Religieuſe d'une éminente pieté, & qui n'a jamais voulu être nommée, eut de grandes aſſurances de la gloire dont jouïſſoit la ſervante de Dieu. Comme elle ſe preparoit à communier pour le repos de ſon ame, elle entra dans une douce extaſe où Dieu lui fit voir que cette ſainte ame n'avoit point paſſé par

le feu du Purgatoire. Il lui découvrit enſuite la beauté raviſſante dont il l'avoit ornée, & tout enſemble les principaux fondemens de ſa vie interieure & cachée; ſon aneantiſſement parfait, ſon union avec Dieu, ſi intime & jamais interrompuë; ſon état perpetuel de victime; ſes abandonnemens par le moyen deſquels Dieu la rendoit une image du Sauveur abandonné ſur la croix; la perte entiere d'elle-même en Dieu, en vertu de laquelle il ſembloit qu'elle ne ſubſiſtoit plus que par l'Etre de Dieu; ſon zéle infatigable pour le ſalut des ames, qui lui faiſoit au ſens de Moïſe & de S. Paul, oublier le ſien propre, pour n'agir & ne ſouffrir que pour celui des Sauvages: & beaucoup d'autres particularitez dont cette bonne Religieuſe n'avoit eu juſque-là aucune connoiſſance. Dieu lui fit voir enſuite comment elle pourroit imiter tant de vertus, & lui ordonna d'écrire ce qui venoit de lui être revelé. Elle le fit, & porta ſon écrit à ſa Superieure, qui le communiqua à Dom Claude Martin. Il porte en ſubſtance que la Mere de l'Incarnation s'étoit tellement aneantie & écoulée en Dieu, qu'-

elle n'avoit plus de reflexion apperçuë ſur elle-même ; que Jeſus-Chriſt l'avoit ſi intimement & ſi parfaitement poſſedée, qu'il avoit par elle glorifié ſon Pere, comme par une victime très-pure ; que la partie inferieure de ſon ame avoit été dans le dernier abandon ; qu'elle ne penſoit pas même à s'appliquer le merite de ſes peines, ſoit pour ſa propre purification, ſoit pour une plus grande ou plus prompte jouïſſance de la gloire : ne penſant alors ni au Paradis ni à l'enfer ; mais s'oubliant de telle ſorte par le zele de la gloire de Dieu, qu'elle ne vouloit que ſe laiſſer conduire par l'amour du ſalut des ames : que cet état de la ſainte Mere lui avoit été manifeſté avec tant de clarté, & une ſi forte impreſſion, qu'elle avoit ſenti toute la nature en fremir, & qu'elle en avoit été penetrée d'une très-vive douleur accompagnée d'une fort grande angoiſſe de cœur ; en ſorte que pendant trois jours elle ne reſpiroit qu'avec peine : qu'après la communion N. S. lui dit ces paroles : Ceux qui s'oublient eux-mê- « mes & leurs interêts propres pour mon « amour & pour ma gloire, je ne les «

» oublierai jamais, & je ne me laisserai » point surmonter par ma creature. Si » cette ame qui a tant souffert, s'est » abandonnée à moi, tu vois que j'en ai » pris le soin, & qu'elle me glorifiera » éternellement. Elle ajoûte qu'ensuite elle reçut de fortes impressions des choses qui regardoient sa propre perfection.

FIN.

FAUTES A CORRIGER.

PAge xxv. dans la Preface, *lig.* 19. maîtrise; *lisez* martyrise.
p. 32. *l.* 24. perte du tems, *lis.* perte de tems.
p. 45. *l.* 19 sa servante, *lis.* la servante.
p. 77. *l.* 15. les affaires, *lis.* ses affaires.
p. 83. *l.* 3. personne, *lis.* une personne.
p. 92. *l.* 16. pour s'y disposer, *lis.* pour l'y disposer.
p. 95. *l.* 26. il me regarde : *lis.* il regarde.
p. 121. *l.* 5. ses affaires, *lis.* les affaires.
p. 122. *l.* 25. qu'il le peut, *lis.* qu'il se peut.
p. 132. *l.* 12. entra, *lis.* resta.
p. 152. *l.* derniere, la liberré, *lis.* de liberté.
p. 154. *l.* 19. qui y reçoivent, *lis.* qu'y reçoivent.
p. 164. *l.* 8. à faire, *lis.* affaire.
p. 264. *l.* 27. monter le petit bâtiment, *lisez* monter sur le petit bâtiment.
p. 347. *l.* 16. j'ai donc experimenté &c. *ponctuez ainsi* : j'ai donc experimenté qu'il y a divers degrez en la vraye pauvreté d'esprit. Lorsque N. S. m'inspira la vocation à la vie religieuse, je ne puis dire, &c.
p. 355. *l.* 21. servir, *lis.* fournir.
p. 398. *l.* 8. une lumiere, *lis.* une force.

APPROBATION.

J'Ai lû avec attention par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre, *La Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, &c.* L'Auteur a ſçû trouver le moyen d'employer les propres paroles de cette ſainte Religieuſe, en nous donnant l'hiſtoire de ſa vie également admirable & édifiante, y joignant ſeulement de lui-même, outre ſa belle Préface, ce qui étoit neceſſaire pour l'arrangement & la ſuite, par des reflexions inſtructives & ſolides. La voye qui la conduiſit à Dieu, fut ſublime & extraordinaire. Elle verifie ce que dit Gerſon après ſaint Auguſtin & ſaint Bernard, *qu'une ame en cet état eſt plus dans ſon Dieu qu'elle aime, que dans ſon corps qu'elle anime.* Elle peut toutefois ſervir cette voye ſi relevée à des ames chaſtes, que le Seigneur appelle à lui par une route ſemblable; & du moins animer les autres à marcher fidelement dans celle qu'il leur marque, quoiqu'inferieure & moins parfaite. Tous les Lecteurs trouveront dans cette vie dequoi s'édifier, & beaucoup d'évenemens auſſi ſinguliers que touchans, qui les engageront à lui donner volontiers toute l'attention qu'elle merite, non ſeulement par tant de choſes merveilleuſes qu'elle contient, mais encore par la beauté, & les ornemens du ſtile dont elle eſt écrite, d'une maniere, à mon jugement, qui ne laiſſe rien à deſirer par rapport à la Foy & aux bonnes mœurs. Donné en Sorbonne ce 14. Novembre 1723.

A. LEMOINE, *Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne, & Chanoine de S. Benoiſt.*

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé le Pere DE CHARLEVOIX, de la Compagnie de JESUS, Nous a fait exposer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Vie de la Mere Marie de l'Incarnation, Institutrice & premiere Superieure des Ursulines de la Nouvelle France ;* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission sur ce nécessaires ; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Pere de Charlevoix, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desd. Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera mis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre trés-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de

notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sr Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le premier jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens vingt-quatre, & de notre Regne le neuviéme. Par le Roy en son Conseil.

FOUBERT.

Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N° 861. fol. 546 conformément au Reglement de 1723. qui fait défense, art. IV. *à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement : Et à la charge de fournir les Exemplaires prescrits par l'article* CVIII. *du même Reglement. A Paris le 12 Juin 1724.*

BRUNET, Syndic.

Le très-Reverend Pere Charlevoix a cedé le present Privilege au sieur Antoine-Claude Briasson, Libraire à Paris.

0 =

très rare. qe